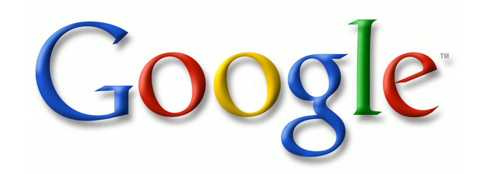
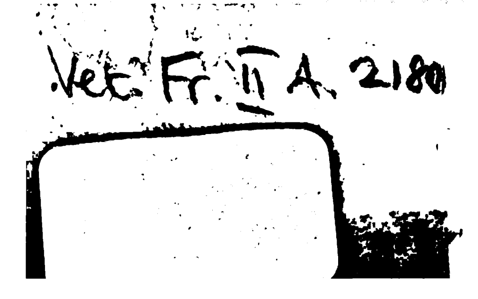





Vet. Fr. II A. 2180

MAGASIN
NOUVEAU
DES
JEUNES DEMOISELLES,
OU
CONVERSATIONS

ENTRE LA JEUNE EMILIE ET SA MERE,

QUI par forme de délassement insinue dans son esprit des notions claires & des principes intéressants pour leur âge.

POUR servir de suite au Magasin des Enfans; par mad. LE PRINCE DE BEAUMONT.

NOUVELLE ÉDITION.



A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXIII.

.ETTRE

E L'AUTEUR

L'ÉDITEUR.

n'aviez désolée, monsieur, en
'autre jour que mes dialogues
s au point où je les croyois.
rassurée en m'apprenant que
erceviez ni un plan d'éduca-
ême beaucoup de liaison entre
est que je n'ai pas eu la pré-
roposer un nouveau plan d'é-
i la hardiesse de m'écarter de
s parens sages suivent commu-
l'éducation des filles. Je n'ai
qu'un traité de remplissage, si
mettez de parler ainsi, & mon-
t les heures perdues, les mo-
lassement peuvent être employés
ère vigilante, à former l'esprit
t, & à lui inspirer des senti-
ètes & vertueux. Il ne s'agit
de plan ni de systême.
, sous ce point de vue même,
oit être divisée, comme dans
bien conçu & bien lié, en
ues, & il faudroit faire un

LETTRE

DE L'AUTEUR

A L'ÉDITEUR.

Vous m'aviez désolée, monsieur, en me disant l'autre jour que mes dialogues n'étoient pas au point où je les croyois. Vous m'avez rassurée en m'apprenant que vous n'y apperceviez ni un plan d'éducation, ni même beaucoup de liaison entre les idées. C'est que je n'ai pas eu la prétention de proposer un nouveau plan d'éducation, ni la hardiesse de m'écarter de celui que des parens sages suivent communément dans l'éducation des filles. Je n'ai voulu faire qu'un traité de remplissage, si vous me permettez de parler ainsi, & montrer comment les heures perdues, les momens de délassement peuvent être employés par une mere vigilante, à former l'esprit d'un enfant, & à lui inspirer des sentimens honnêtes & vertueux. Il ne s'agit donc ici ni de plan ni de systême.

Cependant, sous ce point de vue même, l'éducation doit être divisée, comme dans un systême bien conçu & bien lié, en plusieurs époques, & il faudroit faire un

travail différent pour chacune. On peut en marquer trois principales. La premiere finit à l'âge de dix ans ; la seconde à quatorze ou quinze ans ; la troisieme doit durer jusqu'à l'établissement de l'enfant.

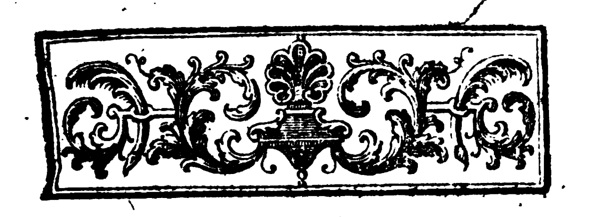
Suivant ce plan, je n'aurois encore essayé à travailler que pour la premiere époque où il s'agit de présenter à l'esprit des idées simples, de lui enseigner & de l'aider à les développer & de profiter souvent d'une niaiserie, pour le conduire à des réflexions solides & sensées. Le travail pour les deux autres époques seroit infiniment plus sérieux, & je ne sais si j'aurai la force de le tenter, lorsque l'âge de ma fille pourra l'exiger.

Cette confession faite, je vous abandonne, monsieur, ces dialogues. Faites-en l'usage qu'il vous plaira, puisque vous pensez qu'ils pourront être utiles à d'autres enfans.

A Paris, ce premier Janvier 1774.



CONVER.



CONVERSATIONS

ENTRE

UNE MERE ET SA FILLE.

PREMIERE CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, j'ai bien étudié mon catéchisme, trouvez-vous bon que je travaille auprès de vous ?... Ah ! Maman, venez, venez, j'entends le tambour. Ce sont les singes qui passent.

LA MERE.

Mettez-vous à la fenêtre avec votre bonne, mon enfant, quand ils seront passés, vous viendrez travailler.

(*Emilie va à la fenêtre, ensuite elle revient.*)

EMILIE.

Maman, je les ai vus ; pourquoi n'é-

tes-vous pas venue les voir ? Est-ce que vous ne les aimez pas ?

LA MERE.

Pas beaucoup. Tenez, voilà votre ouvrage ; vous broderez jusqu'à cette fleur.

EMILIE.

Oui Maman ; mais pourquoi n'aimez-vous pas les singes ? Moi, je les aime bien.

LA MERE.

Pourquoi les aimez-vous ?

EMILIE.

C'est qu'ils sont drôles, ils m'amusent ; ils ont une mine !... des grimaces !

LA MERE.

Si vous le voyiez de près, ils ne vous amuseroient pas autant ; ils sont d'un naturel méchant, ils sont traîtres, malins, voleurs...

EMILIE.

Bon !.. C'est dommage... mais comme je les vois par la fenêtre, ils ne me feront pas de mal ; ils ont une drôle de mine... je voudrois pourtant bien les voir de près.

LA MERE.

Et qu'est-ce que c'est qu'un singe ? Puisque vous les aimez, vous devez savoir ce que c'est.

EMILIE.

Oui sûrement ; c'est un animal.

LA MERE.

Est-il fait comme un chien, comme un chat ?

EMILIE.

Mais non, Maman, il est fait comme un singe.

LA MERE.

A quel animal trouvez-vous qu'il ressemble le plus ?

EMILIE.

Je ne sais pas, Maman, voulez-vous bien me le dire ?

LA MERE.

C'est à l'homme ; il en a la figure, les mains, les pieds...

EMILIE.

Est-ce que l'homme est un animal ?

LA MERE.

C'est un animal raisonnable.

EMILIE.

Pourquoi dites-vous un animal raisonnable, Maman ?

LA MERE.

C'est la maniere dont on s'exprime pour distinguer l'homme des bêtes ; parce que l'homme est la seule créature qui ait l'usage de la raison & de la parole.

EMILIE.

Les hommes sont donc des animaux ? Cela est drôle ! & nous, Maman, sommes-nous aussi des animaux ?

LA MERE.

Quand je dis *l'homme*, j'entends toutes les créatures humaines; quand je dis *un homme*, je désigne seulement alors une créature humaine du genre masculin; & quand je dis *une femme*, je désigne une créature humaine du genre féminin.

EMILIE.

Ah, Maman, voilà Rosette qui mange ma robe!.. Mais, Maman, les chiens ne parlent pas?

LA MERE.

Non, ils n'ont ni l'usage de la raison; ni celui de la parole; ils sentent comme nous la douleur; ils souffrent & se plaignent quand on leur fait mal.

EMILIE.

Qu'est-ce qu'ils font, les chiens?

LA MERE.

Ils gardent leurs maîtres; & pour les en récompenser, leurs maîtres les nourrissent & ont soin d'eux.

EMILIE.

Et les hommes, pourquoi sont-ils dans le monde?

LA MERE.

Pour y vivre en société.

EMILIE.

Et que font-ils toute la journée?

LA MERE.

Ils s'aident mutuellement dans leurs

besoins, dans leurs affaires, & même dans leurs plaisirs.

EMILIE.

Et celui qui n'aideroit pas les autres, que lui en arriveroit-il ?

LA MERE.

Que les autres ne l'aideroient pas; qu'il ne seroit bon à rien; que bientôt il ne seroit ni aimé, ni estimé, ni recherché; que bientôt il manqueroit de tout, & qu'il finiroit par mourir d'ennui, de besoin & de chagrin.

EMILIE.

Il faut donc être utile aux autres pour être heureux ?

LA MERE.

C'est un des moyens les plus sûrs pour arriver au bonheur.

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est que le bonheur ?

LA MERE.

C'est ce que vous éprouvez, mon enfant, quand vous êtes contente de vous, & que vous avez satisfait à ce que nous exigeons de vous.

EMILIE.

J'entends, quand j'ai été bien obéissante, & que j'ai bien fait mes devoirs; mais quand je serai grande, je n'aurai plus de devoirs à faire, je n'aurai donc plus d'occasion d'être heureuse ?

LA MERE.

Chaque âge a ses devoirs, ses occupations, ses plaisirs...

EMILIE.

Maman, voyez mon ouvrage, il n'est pas mal.

LA MERE.

Est il fini? Je vous ai dit de ne point quitter votre place que votre tâche ne fût faite.

EMILIE.

Mais pourquoi cela, Maman?

LA MERE.

Parce qu'il faut s'accoutumer à faire de suite ce que l'on fait, & à ne point passer sans raison d'une occupation à une autre.

EMILIE.

Mais, Maman, c'est que...

LA MERE.

Point de raisonnement; quand je vous ai dit ce que vous devez faire, il faut vous y soumettre sans replique.

EMILIE.

Maman, je vais obéir; mais permettez-moi de vous demander pourquoi vous voulez bien dans de certains momens que je vous fasse des questions & que je dise tout ce qui me passe par la tête, & que vous ne voulez pas le souffrir dans d'autres?

LA MERE.

Quand nous causons ensemble, soit pour votre instruction, soit pour votre amusement, vous pouvez avec liberté & avec confiance me communiquer toutes vos idées : alors je vous réponds, & vos questions ne sont point déplacées ; mais lorsque je vous prescris votre conduite, vous devez obéir sans replique.

EMILIE.

Pourquoi cela, Maman ?

LA MERE.

Par respect & par confiance. M'avez vous jamais vu exiger rien de vous, qui ne fût pour votre bien ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Je me suis toujours assujettie, autant que votre âge le permet, à vous expliquer les raisons des ordres que je vous donne ; vous le savez, d'où viendroit donc votre répugnance à m'obéir ?

EMILIE.

Cela est vrai, Maman, & je vous assure qu'à l'avenir je vous obéirai sans repliquer ; mais aussi, quand nous causerons, vous me permettrez de vous dire tout ce que je voudrai ?

LA MERE.

Oui, je vous le permets, mais seulement quand nous causerons.

EMILIE.

Causons-nous à présent, Maman ?

LA MERE.

Mais il me semble qu'oui, qu'en pensez-vous ?

EMILIE.

Oh ! je m'en vais donc vous dire bien des choses.... Maman. Mais pourquoi suis-je au monde ?

LA MERE.

Voyez ; dites-moi cela vous-même.

EMILIE.

Je n'en sais rien.

LA MERE.

Et qu'est-ce que vous faites toute la journée ?

EMILIE.

Mais je me promene, j'étudie, je saute, je bois, je mange, je ris, je cause avec vous quand je suis bien sage.

LA MERE.

Eh bien, voilà jusqu'à présent pourquoi vous êtes au monde ; c'est pour boire, manger, dormir, rire, sauter, grandir, vous instruire, voilà ce que vous avez à y faire ; & à mesure que vous grandirez, vos occupations & vos obligations changeront ; au lieu d'être au monde pour sauter, danser & être à charge aux autres, vous y serez pour travailler, pour être utile, pour remplir

d'autres devoirs & jouir d'autres amusemens.

EMILIE.

Être à charge aux autres ? est-ce que je suis à charge ?

LA MERE.

Sans-doute, puisque vous êtes un enfant.

EMILIE.

Mais un enfant, c'est une personne.

LA MERE.

Un enfant, c'est un enfant qui deviendra avec le tems une personne raisonnable.

EMILIE.

Mais qu'est-ce que je suis donc à présent que je suis un enfant ?

LA MERE.

Comment ! vous avez cinq ans & vous n'avez pas encore réfléchi à ce que vous êtes ? tâchez de trouver cela toute seule.

EMILIE.

Maman, je ne trouve rien.

LA MERE.

Un enfant est une créature foible, dans la dépendance de tout le monde ; un enfant est ignorant, étourdi, foible, innocent, importun & indiscret.

EMILIE.

Quoi, j'ai tous ces défauts ?

LA MERE.

Ce sont ceux de votre âge. Vous voyez qu'un enfant ne doit les soins qu'on prend de lui qu'à la tendresse de ses parens, & qu'il ne peut être qu'à charge & insupportable aux autres.

EMILIE.

Il me semble que je ne suis pas si foible.

LA MERE.

La moindre personne peut vous renverser d'un coup de poing, peut vous tuer, vous anéantir.

EMILIE.

Mais est-ce qu'un enfant ne peut pas se défendre comme un autre?

LA MERE.

Sa foiblesse l'en empêche, son ignorance & son étourderie ne lui permettent pas de prévoir ni d'éviter le danger. Il a besoin d'avoir sans cesse auprès de lui quelqu'un qui le garde, qui le protege, qui le garantisse; personne n'a même intérêt à se donner ce soin qui est très-pénible, parce que l'enfant n'a rien en lui qui en dédommage; & ce n'est que par sa douceur, par sa soumission, par ses égards pour ceux qui lui rendent des services, qu'il peut se flatter de les voir continuer; car s'il a de l'humeur, s'il répond avec dureté, si ce n'est pas

son cœur qui lui fait sentir l'obligation qu'il a à tous ceux qui ne lui font pas de mal, il sera bientôt abandonné de tout le monde, & alors il seroit bien à plaindre.

EMILIE.

Mais, Maman, ma bonne n'est-elle pas obligée d'avoir soin de moi ?

LA MERE.

Votre bonne a soin de vous parce que je l'en ai chargée ; mais je ne peux pas l'obliger à vous aimer si vous ne vous rendez point aimable ; & si vous aviez de l'humeur, de la dureté, de l'ingratitude pour elle, je suis trop juste pour exiger qu'elle vous rende des soins que vous reconnoîtrez si mal, & je lui défendrois même d'approcher de vous.

EMILIE.

Alors je m'habillerois toute seule.

LA MERE.

Croyez-vous le pouvoir ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Voyons, défaites votre fourreau, votre collier.

EMILIE.

Voilà mon collier défait.

LA MERE.

Votre fourreau à présent.

EMILIE.

Ah ! je l'ôterai bien toute seule .. Maman, voulez-vous bien défaire les agraffes ?

LA MERE.

Non, vous devez tout faire seule, puisque vous supposez que vous n'avez personne pour vous aider.

EMILIE.

Mais je ferois bien le reste.

LA MERE.

Il vous faut donc quelqu'un pour défaire vos agraffes ? Remettez votre collier.

EMILIE.

Maman, je ne peux pas.

LA MERE.

Il vous faut donc quelqu'un pour renouer votre collier. Jugez par cet essai combien vous avez besoin de votre bonne, combien vous devez craindre de la rebuter & qu'elle ne vous laisse ; car si elle vous quittoit par votre faute, personne ne voudroit vous aider.

EMILIE.

Mais vraiment, Maman, je serois bien à plaindre ; je n'avois jamais pensé à cela : je ne pourrois ni me lever, ni me coucher, ni rien faire toute seule.

LA MERE.

Vous voyez donc bien que, quand on

eſt dans le cas d'avoir beſoin de tout le monde, il faut être polie, reconnoiſſante, corriger ſon humeur, profiter des leçons & des avis qu'on vous donne, & ſentir que quand on vous corrige, c'eſt une preuve d'intérêt & d'amitié, & un moyen qu'on vous procure pour vous faire aimer.

EMILIE.

Je n'avois jamais penſé à tout cela.

LA MERE.

C'eſt qu'à votre âge on eſt étourdi & qu'on ne prévoit rien.

EMILIE.

Mais à préſent je prendrai garde à moi, & j'aimerai bien plus ma bonne, puiſqu'elle a eu tant de peine avec moi. Mais, maman, il y a bien des choſes que je ne fais pas, n'eſt-ce pas?

LA MERE.

Non-ſeulement il y a bien des choſes que vous ne ſavez pas, mais vous voyez bien que vous ne ſavez rien, puiſque vous ne ſavez ni ce que vous êtes, ni ce que vous faites en ce monde.

EMILIE.

Oh! je le ſais à préſent, & je ne l'oublierai pas. Voilà ma tâche finie, Maman, voulez-vous voir mon ouvrage?

LA MERE.

Voyons..... il eſt bien. Vous pouvez jouer, ſi vous êtes laſſe de cauſer.

EMILIE.

Maman, puisque vous êtes contente, je vous en prie, je vous demande en grace de me faire un grand plaisir.

LA MERE.

Quoi ?

EMILIE.

Contez-moi l'histoire de cette dame dont vous parliez hier au soir avec mon Papa.

LA MERE.

Volontiers. Quand vous êtes raisonnable, je n'ai rien à vous refuser. Cette dame étoit veuve d'un homme de condition. A sa mort, elle étoit restée sans bien avec une fille & un garçon.....

EMILIE.

Comment s'appelloit-elle ?

LA MERE.

Vous ne la connoissez pas.

EMILIE.

Mais sa fille ?

LA MERE.

Elle s'appelloit Julie. Elle lui dit un jour : « Mon enfant, je ne suis point
» riche, je viens de m'épuiser pour faie
» entrer votre frere au service. Jusqu'à
» présent il s'est distingué des jeunes gens
» de son âge par sa sagesse & son émula-
» tion. Il fera son chemin, je l'espère,
» & il pourra un jour vous être utile,

» mais pour vous, vous n'avez rien. Je
» ne suis point en état de vous donner
» des maîtres, ni de vous procurer des
» talens agréables. Ce n'est donc que de
» vos vertus, de votre émulation à ac-
» quérir les qualités qui vous manquent,
» que vous pouvez attendre des secours.
» Je vous aiderai des lumieres que l'ex-
» périence & la connoissance du monde
» m'ont données. Si vous ne vous faites
» pas aimer, si vous n'intéressez pas par
» vos qualités personnelles, vous ne trou-
» verez point d'établissement à faire,
» vous ne vous marierez pas. »

EMILIE.

Pourquoi, Maman, cette dame lui dit-elle cela ?

LA MERE.

Parce qu'elle n'étoit pas riche & que quand on n'a rien, il faut être meilleure qu'une autre pour être recherchée ; car si vous êtes pauvre & méchante, on n'à rien de mieux à faire qu'à vous laisser-là.

EMILIE.

Je ne voudrois pas d'un mari qui fût pauvre & méchant.

LA MERE.

Vous devez donc trouver tout simple qu'on ne veuille pas d'une femme pauvre & méchante.

EMILIE.

Cela eſt vrai. Eh bien, Maman ?

LA MERE.

Eh bien ! Julie étoit malheureſement d'un mauvais caractere, boudeuſe, pareſſeuſe, ſujette à l'humeur, s'en prenant toujours aux autres de ſes torts, ingrate envers ſa mere, qui la voyant incorrigible, fut obligée de la mettre dans un couvent. L'exemple de ſon frere n'avoit pu la changer. Il avoit le plus grand reſpect pour ſa mere ; il ne l'approchoit jamais ſans lui en donner des marques ; il avoit une extrême confiance en elle. Sa plus grande peur étoit de lui déplaire. Pour mademoiſelle Julie, elle manqua un mariage conſidérable, parce que les informations qu'on fit à ſon ſujet au couvent lui furent ſi défavorables qu'on n'en voulut pas, malgré ſa jolie figure, qui avoit ſéduit d'abord.

EMILIE.

Et qu'eſt devenue mademoiſelle Julie ?

LA MERE.

Elle eſt reſtée au couvent, & y ſera toute ſa vie.

EMILIE.

Mais elle ſe corrigera peut-être ?

LA MERE.

A un certain âge, ma fille, on ne ſe corrige plus. Quand on n'a pas fait ſes

efforts dès l'enfance, cela devient preſqu'impoſſible.

EMILIE.

Etoit-elle jolie, mademoiſelle Julie ?

LA MERE.

Fort jolie ; mais elle n'étoit pas aimable.

EMILIE.

Il vaut donc mieux être aimable que jolie. Cependant..... Maman, ſuis-je jolie ?

LA MERE.

Juſqu'à préſent vous ne l'êtes pas.

EMILIE.

Mais pourquoi donc tout le monde dit-il que je ſuis charmante ?

LA MERE.

Je vous dirai cela demain. Allez jouer avec votre bonne en attendant la promenade, & amuſez-vous bien, puiſque vous avez bien travaillé.

DEUXIÉME CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, comment s'appelle..... ce n'eſt pas cela que je voulois dire.... maman, vous m'avez promis de me dire une choſe, voulez-vous bien me la dire ?

LA MERE.

Qu'est-ce que c'est, mon enfant ?

EMILIE.

Mais pourquoi, si je ne suis pas jolie, me dit-on toujours que je suis charmante ?

LA MERE.

On peut être charmante sans être précisément jolie, & l'on peut être très jolie sans être charmante ; car. . . .

EMILIE.

Ah ! je sais, Maman ; pour être charmante, il faut être sage, modeste, ne parler qu'à propos, n'être pas importune ; n'est-ce pas Maman, vous m'avez dit cela ?

LA MERE.

Cela est vrai. Dites-moi si vous êtes jolie ou charmante ?

EMILIE.

Mais..... je crois qu'oui.

LA MERE.

Lequel des deux ?

EMILIE.

Jolie, Maman.

LA MERE.

Qu'est-ce que c'est que d'être jolie ?

EMILIE.

J'entends quelque chose, mais je ne sais comment dire.

LA MERE.

C'eſt d'être fort blanche ; c'eſt d'avoir de beaux yeux, un nez bien fait, une jolie bouche ni trop petite ni trop grande, enfin des traits bien proportionnés ; l'enſemble de toute la figure agréable, les cheveux bien plantés, ne point faire de grimaces, n'avoir l'air ni boudeur, ni ricannant, avoir l'air affable & modeſte.

EMILIE.

Comme ma couſine ?

LA MERE.

Oui ; avez-vous tout cela ?

EMILIE.

Mais non pas tout.

LA MERE.

Vous n'êtes donc pas jolie.

EMILIE.

Mais pourquoi preſque tous ceux qui viennent ici le diſent-ils ?

LA MERE.

N'avez-vous jamais entendu dire à d'autres enfans comme vous, qu'ils étoient charmans, aimables, quoiqu'ils ne le fuſſent pas ?

EMILIE.

Je ne ſais pas, je n'y ai pas pris garde.

LA MERE.

Mais ne vous a-t-on jamais louée, quoique vous ne le méritaſſiez pas ? Penſez-y bien.

EMILIE.

Je cherche. Je crois que cela pourroit bien être : mais dans le moment où l'on me donnoit des louanges, je croyois les mériter, ou je crois plutôt que j'avois bien peur que vous ne disiez le contraire, Maman...... Ah ! tenez, je croyois aussi une fois qu'on se moquoit de moi.

LA MERE.

Ce n'étoit rien de tout cela. C'est une politesse fausse & mal entendue, qui fait qu'on se croit obligé, lorsqu'on va dans une maison, de louer tout ce qui s'y trouve, depuis la maîtresse jusqu'au petit chien. Vous avez vu des gens à qui ma chienne alloit mordre les jambes, dire également qu'elle étoit charmante. Croyez-vous que ce compliment fût bien sincère, & que Rosette le méritât ?

EMILIE.

Oh ! pour cela non.

LA MERE.

Eh bien, ceux qui vous disent que vous êtes jolie, que vous êtes charmante, ne le pensent pas plus de vous que de Rosette, ou ne savent pas plus si vous le méritez mieux qu'elle, ou du moins ne se soucient pas de le savoir.

EMILIE.

Mais c'est bien bête de parler pour ne pas dire vrai.

LA MERE.

Vous avez raiſon, il vaut bien mieux ſe taire. Auſſi j'ai vu toutes les jeunes perſonnes qui penſent bien, ne faire aucun cas de ces ſortes de complimens, & ſouvent même s'en trouver offenſées. Il eſt bien ſot ou bien léger de tenir ces propos; mais il ſeroit bien plus ſot encore de les croire, & de s'en glorifier.

EMILIE.

Ah! Maman, je n'y ſerai plus attrapée......Mais......quand je ſuis bien ſage, il eſt pourtant vrai alors que je ſuis charmante; car ma bonne me l'a dit, & vous auſſi, Maman.

LA MERE.

Quand vous êtes raiſonnable, nous vous diſons que, ſi vous étiez toujours ainſi, vous ſeriez charmante, parce qu'alors vous l'êtes en effet; mais vous ne ſavez pas encore qu'on n'eſt point charmante avec une conduite inégale, & que ſi vous voulez mériter cette réputation avec le temps, il faut être tous les jours un peu plus raiſonnable.

EMILIE.

Maman, je le ſerai toujours; à commencer d'aujourd'hui je vais être parfaite.

LA MERE.

Qu'entendez-vous par-la?

EMILIE.

J'entends faire toujours bien.

LA MERE.

Vous croyez donc cela bien aisé ?

EMILIE.

Oui, Maman, il n'y a qu'à vouloir.

LA MERE.

Et Comment vous y prendrez vous ?

EMILIE.

En faisant toujours ce que ma bonne & vous me direz, & ne faisant pas autre chose.

LA MERE.

Commencez donc par vous bien tenir.

EMILIE.

Oui, Maman, est-ce comme cela ?

LA MERE.

Oui; & tournez vos pieds. Voilà qui est bien. Avez-vous écrit cette après-dînée pendant que j'ai eu du monde ?

EMILIE.

Oui, Maman; mais je n'ose vous montrer mon écriture, car elle est si mal !... si griffonnée !....

LA MERE.

Ah, vous n'avez pas pris encore la résolution d'être parfaite !..... tenez, voilà déjà vos pieds dérangés, & votre tête.....

EMILIE.

Les voilà remis. Maman, voulez-vous

me permettre de recommencer ma page, je ſuis ſûre que je la ferai très-bien.

LA MERE.

Volontiers. Mettez-vous près de cette *table*... êtes-vous bien ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Vous tenez mal votre plume... votre tête eſt de travers... votre écriture n'eſt pas plus droite... vous vous impatientez. Prenez garde, l'impatience ne va pas avec la perfection... J'en ſuis fachée, mais cette page n'eſt pas meilleure que l'autre.

EMILIE.

Mais comment faut-il donc faire ? Je vais recommencer.

LA MERE.

Non, vous avez aſſez étudié aujourd'hui. Il faut mettre le temps à tout. Il faut vous appliquer pour faire tous les jours un peu moins mal, mais on ne peut pas apprendre à écrire dans un jour, ni même ſe corriger en ſi peu de temps. Vous avez déjà oublié ce que nous avons dit hier ſur votre âge & ſur ce que vous avez à faire dans le monde ?

EMILIE.

Ah! pardonnez-moi, je m'en ſouviens bien : j'y ſuis pour m'inſtruire, ſauter, danſer...

LA MERE.

Oui, & pour croître, grandir, former votre corps, votre cœur, votre esprit. Dites-moi, Emilie, dépend-il de vous de devenir grande comme moi tout-à-l'heure.... d'ici à demain, par exemple?

EMILIE.

Non, sûrement, Maman.

LA MERE.

Eh bien, vous n'êtes pas plus la maîtresse de bien écrire & de vous rendre raisonnable en un jour, que de devenir tout d'un coup aussi grande que moi.

EMILIE.

Il faut donc que j'attende que je sois grande pour être raisonnable?

LA MERE.

Plus vous ferez d'efforts pour le devenir, & plutôt vous y parviendrez; mais il y a la raison de votre âge, qui est la seule à laquelle vous puissiez prétendre.

EMILIE.

Quelle est donc la raison de mon âge?

LA MERE.

A présent c'est de sentir ce que vous êtes, & de reconnoître que vous ne pouvez rien qu'aidée des autres.

EMILIE.

C'est d'être soumise & reconnoissante; n'est-ce pas?

Oui, c'est de vous appliquer à apprendre les choses qu'on vous enseigne, qui sont proportionnées à votre âge & à l'ouverture de votre esprit. C'est de me donner votre confiance entiere, puisque vous convenez que je ne vous ai jamais trompée.

EMILIE.

Ah! cela est bien vrai, Maman; mais après, qu'est-ce que je ferai?

LA MERE.

Après, peu à peu vous grandirez, votre esprit se développera, vos connoissances augmenteront, & vous deviendrez avec le temps une personne raisonnable.

EMILIE.

Oui, parce que j'aurai travaillé à corriger mes défauts.

LA MERE.

Et vous acquerrez une force sur vous-même, qui est ce qu'on appelle *vertu*, & sans laquelle on ne peut se promettre ni bonheur, ni estime, ni succès; mais vous ne serez pas parfaite.

EMILIE.

Mais pourquoi cela? quand est-ce donc que je le serai?

LA MERE.

C'est un avantage qui n'est point donné à l'homme: de même que vous avez vos

défauts, notre âge a les siens, & nous travaillons tous comme vous à nous corriger pour notre propre satisfaction, & pour conserver l'estime des autres.

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est que l'estime des autres?

LA MERE.

C'est l'approbation que les autres donnent à notre bonne conduite, & que les personnes que nous connoissons le moins, ou celles même qui auroient des raisons de ne pas nous aimer, ne peuvent nous refuser.

EMILIE.

Je n'entends pas cela, Maman. Comment peut-on approuver, quand on ne connoît pas les gens?

LA MERE.

Dites-moi: que pensez-vous de ces deux enfans dont je vous ai conté l'histoire hier? de mademoiselle Julie, par exemple?

EMILIE.

Ah, je crois que c'est un méchant enfant!

LA MERE.

Et de son frere, quelle opinion en avez-vous?

EMILIE.

Je pense qu'il est bien aimable, bien vertueux, bien sage.

LA MERE.

Eh bien, cette bonne opinion que vous avez de lui sur ce que vous avez appris de sa bonne conduite, c'est de l'*estime*. Et cependant vous ne le connoissez pas.

EMILIE.

Eh bien, je le connois à présent.

LA MERE.

Vous ne le connoîssez que de réputation; mais cela ne s'appelle pas connoître, puisque vous ne l'avez jamais vu.

EMILIE.

Maman, aurez-vous la bonté de me conter encore une histoire aujourd'hui?

LA MERE.

Non, mon enfant, il est tard, nous allons nous promener, & s'il ne nous vient personne, nous continuerons de causer tout en marchant. Sonnez pour qu'on nous apporte nos mantelets.

TROISIEME CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, j'ai attrapé une mouche!... Ah, qu'elle est brillante!

LA MERE.

Oui, elle est belle.

EMILIE.

Je m'en vais lui ôter les aîles pour qu'elle ne s'en aille pas, & je la nourrirai.

LA MERE.

Doucement, attendez! Vous a-t-elle mordue? Vous a-t-elle blessée?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Et pourquoi donc lui faire du mal?

EMILIE.

Mais cela ne lui en fait pas.

LA MERE.

Cela lui en fait autant que si l'on vous coupoit un pied ou une main. Parce que vous ne l'entendez pas crier, vous supposez qu'elle ne souffre pas : vous vous trompez. C'est une créature tout comme vous, elle souffre donc tout comme vous, & il ne vous est pas permis de lui faire du mal.

EMILIE.

Mais si elle m'avoit mordue?

LA MERE.

Il est permis de se défendre ; & si elle vous eût blessée, vous auriez pu la tuer : mais elle ne vous a rien fait.

EMILIE.

Je ne voulois pas la tuer, Maman ; je voulois la nourrir, & prendre soin d'elle.

LA MERE.

C'est à peu près comme si le premier passant vouloit s'emparer de vous pour vous élever & vous nourrir. S'il commençoit par vous couper le pied, de peur que vous ne vous enfuyiez, comment trouveriez-vous cela ?

EMILIE.

Je n'y consentirois pas.

LA MERE.

Mais si vous n'étiez pas la plus forte, il faudroit bien vous y soumettre. Eh bien, voilà comme vous avez fait avec cette mouche ; vous avez été la plus forte, vous l'avez prise, vous alliez sans moi lui couper les aîles, & vous auriez été toute étonnée demain de la trouver morte.

EMILIE.

J'en aurois été bien fâchée.

LA MERE.

Voyez comme elle souffre.

EMILIE.

Mais, cela est vrai, elle souffre.

LA MERE.

Cette pauvre bête ! pensez à la peine que vous auriez si l'on vous tenoit comme cela suspendue par un bras.

EMILIE.

Cela me feroit mal.

LA MERE.

Pouvez-vous n'être pas sensible au plaisir de lui rendre la liberté ? Laissez-la vîte aller retrouver ses camarades, jouissez de ce plaisir....

EMILIE.

Je le veux bien, mais...

LA MERE.

Souvenez-vous toujours, Emilie, qu'on ne doit se prévaloir de sa force que pour secourir les plus foibles, & non pour les opprimer. Voilà comme on se fait aimer, & comme on se procure du bonheur à tous les instans ; c'est en faisant toujours du bien, & jamais du mal volontairement.

EMILIE.

Mais moi, je ne veux faire du mal à personne, je m'en vais la laisser envoler... Ah, voyez Maman, comment elle est bien aise !

LA MERE.

Oui. Vous avez le plaisir d'avoir fait du bien ; n'êtes-vous pas plus contente que si cette pauvre bête fut morte par votre faute ?

EMILIE.

Oui, Maman, j'en aurois été bien fâchée.

LA MERE.

Voyez ce que vous deviendriez, si

tous ceux qui sont plus forts que vous, vous faisoient un petit mal. Je suis plus forte que vous, votre bonne est plus forte que vous....

EMILIE.

Mais, vraiment oui, tout le monde est plus fort que moi.

LA MERE.

Eh bien, si nous n'aimions pas tous à faire du bien, & si au lieu de trouver du plaisir à vous garantir du mal & à protéger votre foiblesse, nous nous divertissions à vous pincer, à vous tirer les oreilles, à vous arracher les cheveux, que deviendriez-vous?

EMILIE.

Ah, Maman, que je serois malheureuse!

LA MERE.

Voyez donc combien il est important de contracter de bonne heure ce plaisir de faire du bien; car à votre tour, vous serez la plus forte; & si votre cœur ne répugne pas à faire du mal, tout le monde vous haïra. Jusqu'à présent vous n'avez guere de supériorité que sur les mouches; servez-vous-en pour leur faire du bien.

EMILIE.

Je n'oublierai pas cela, Maman; je ne savois pas qu'une mouche souffrit comme nous: mais est-ce qu'il y a autant de

mal à faire souffrir une mouche qu'une personne ?

LA MERE.

Non. Mais il faut s'accoutumer à respecter la nature jusques dans ses moindres productions. Une mouche, un hanneton, un chien, un arbre, tout cela est son ouvrage.

EMILIE.

Moi aussi, je suis son ouvrage....

LA MERE.

Si vous arrachez une aîle ou une patte à cette mouche, il n'est pas en votre pouvoir de réparer le mal que vous lui avez fait. Si vous arrachez l'écorce de cet arbre, il n'est pas en votre pouvoir de l'empêcher de périr ; c'est comme si l'on vous arrachoit la peau.

EMILIE.

Cela leur fait donc bien du mal ?

LA MERE.

Sans doute ; vous ne devez donc pas leur nuire sans nécessité & sans raison ; vous ne pouvez même y trouver aucun plaisir. C'est l'ignorance, c'est l'étourderie de votre âge, qui fait faire aux enfans comme vous tant de mal sans le savoir ; mais à présent que je vous ai appris ce que c'est qu'une mouche, un arbre, &c. vous n'aurez plus de pareils torts, sans quoi vous donneriez une bien mauvaise idée de votre cœur.

EMILIE.

Oui, on diroit que je suis cruelle, que je suis méchante, n'est ce pas, Maman ?

LA MERE.

On seroit fondé à avoir de vous l'opinion que l'on conçut de Domitien....

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est que Domitien ?

LA MERE.

C'étoit un empereur romain, qui dans son enfance n'avoit d'autre plaisir que de tuer des mouches, & de faire du mal à tous les animaux. On n'avoit jamais pu l'en corriger.

EMILIE.

J'aurois bien mauvaise opinion d'un enfant qui ne veut pas se corriger.

LA MERE.

Vous avez raison. Aussi Domitien devint toujours plus méchant ; & lorsqu'il fut empereur, il n'employa son autorité, son pouvoir, qu'à tourmenter les hommes, & à leur faire autant de mal qu'il en avoit fait aux mouches dans son enfance. Il commit des crimes affreux. Il fut cruel & atroce. Il finit par être assassiné, & son nom est encore aujourd'hui en exécration.

EMILIE.

Je le crois, il le mérite bien. Maman, je voudrois bien lire son histoire.

LA MERE.

Vous la trouverez dans l'hiſtoire romaine, nous la lirons enſemble ; & je vous ferai lire auſſi celle de Titus, qui a été le modele des hommes par ſa vertu & ſa bonté. Quand il avoit paſſé un jour ſans faire du bien, il diſoit : *mes amis, j'ai perdu ma journée !*

EMILIE.

On devoit bien l'aimer ! Etoit-ce auſſi un empereur romain ?

LA MERE.

Oui, il avoit régné avant Domitien ; & vous me direz ce que vous penſez de l'un & de l'autre.

EMILIE.

Oh ! je crois que j'aimerois mieux Titus..... Ah ! Maman, il pleut, vîte, vîte, allons-nous-en.

EMILIE.

Et pourquoi ? Il fait très-chaud, il ne tombe que quelques gouttes, la pluie ne durera pas, nous pouvons reſter ; nos habits ſont de toile & ne ſe gâteront pas.

EMILIE.

Mais la pluie me tombe ſur le nez, je n'aime pas cela.

LA MERE.

Comme cela ne peut vous faire de mal, je vous conſeille de vous faire à

cette petite contrariété. Voulez-vous paſſer pour une mijaurée ?

EMILIE.

Mais non, Maman .... Puiſque vous y reſtez, j'y reſterai bien auſſi. Maman....... puis-je faire du bien à quelque choſe, moi ?

LA MERE.

Sûrement.

EMILIE.

Et à quoi ? Comment ? Voulez-vous bien me l'apprendre ?

LA MERE.

Premiérement, vous pouvez faire du bien à votre bonne par votre ſageſſe, votre docilité, votre douceur.

EMILIE.

Ah, c'eſt bon !

LA MERE.

Quand vous n'êtes pas raiſonnable ; quand vous avez de l'humeur dans mon abſence, vous l'affligez, vous l'obligez à parler ſans ceſſe : cela la fatigue & lui fait mal ; & c'eſt une bien mauvaiſe récompenſe que vous lui donnez des ſoins qu'elle prend de vous. D'ailleurs, comme nous avons le cœur bon & compatiſſant, c'eſt un ſpectacle fâcheux & qui nous afflige de voir une petite fille qui ſe tourmente, & qu'on eſt obligée de punir pen-

dant qu'on désireroit pouvoir lui rendre la vie douce & heureuse.

EMILIE.

Mais si ma bonne vouloit me laisser faire tout à ma fantaisie, elle ne se tourmenteroit pas. Qu'est-ce qui en arriveroit?

LA MERE.

Il en arriveroit qu'elle manqueroit à son devoir, qu'elle perdroit ma confiance, & qu'elle seroit mécontente d'elle même, parce qu'elle auroit à se reprocher tout le mal qui vous arriveroit.

EMILIE.

Est-ce qu'il m'arriveroit du mal?

LA MERE.

Pouvez-vous en douter? Toutes les fois que vous vous promenez dans le jardin, par exemple, si on vous laissoit faire, vous mangeriez tout le fruit ou mûr ou verd que vous trouveriez à votre portée, & vous vous rendriez malade, peut-être même à en mourir.

EMILIE.

Oh! oui, j'entends cela, je sais bien que si on ne m'empêchoit pas de manger du fruit entre mes repas, cela me feroit mal.

LA MERE.

Mais vous ne le savez que parce qu'on vous en a avertie; & comme cela ne vous

a pas ſuffi, on vous en a empêchée. Je vous ai donné une gouvernante pour ſuppléer à la raiſon & à l'expérience qui vous manquent.

E M I L I E.

Vous êtes bien bonne, Maman. Tenez, vous aviez raiſon, voilà déjà la pluie paſſée....... Mais tout ce qu'on m'apprend, Maman, c'eſt pourtant parce que vous le voulez ; & ſi vous me laiſſiez faire quand je ne veux pas étudier, alors je ne ſerois pas tourmentée.

L A M E R E.

Non ; mais je le ſerois moi, parce que j'aurois manqué à mon devoir, & je ſerois malheureuſe.

E M I L I E.

Eſt-ce que vous avez auſſi des devoirs, Maman ?

L A M E R E.

Sans doute, il eſt de mon devoir de vous corriger de vos défauts, de vous en montrer les inconvéniens, de vous punir quand vous faites mal ; ſans quoi, lorſque vous ſerez grande, vous auriez à me dire : Maman, j'ai des défauts qui rendent les autres & moi-même malheureux, il eſt trop tard à préſent pour me corriger ; vous m'avez gâtée en me laiſſant faire à ma fantaiſie, c'eſt votre faute ſi je ſuis ſi méchante ; votre complai-

sance m'est bien nuisible. Et je finirois ma vie avec le regret d'avoir fait un mal que je ne pourrois pas réparer. Ainsi, voilà encore un bien qu'il est en votre pouvoir de faire, c'est de profiter de mes avis, pour me préparer une vieillesse paisible & heureuse. J'emporterai au tombeau la satisfaction de n'avoir pas donné des soins à une ingrate, & je me glorifierai de toutes les vertus que vous vous efforcerez d'acquérir.

EMILIE.

Ah, Maman........ que je vous embrasse !...... comme je veux être sage ! comme je veux vous aimer ! Maman, dites-moi, dites-moi je vous prie, toutes les façons dont je puis faire du bien.

LA MERE.

Vous pouvez secourir les pauvres.

EMILIE.

Comment ? Je n'ai pas d'argent.

LA MERE.

Je ne vous en refuse pas pour cet usage ; mais il y a plus d'une maniere de les secourir ; en vous montrant sensible à leurs peines, & les consolant quand ils souffrent ; en leur parlant honnêtement, lorsque vous êtes forcée de refuser l'aumône qu'ils vous demandent ; en leur montrant le regret de ne pouvoir les satisfaire.

EMILIE.

Mais cela ne leur donne rien.

LA MERE.

Il est vrai ; mais si vous ajoutez un refus dur & brusque à leur malheur ; vous l'augmentez. Il est déjà assez humiliant pour eux de tendre la main pour demander, sans augmenter leur honte par votre dureté ! Il n'y a que ceux qui demandent sans besoin, sans nécessité, qui ne méritent point de ménagement.

EMILIE.

Pourquoi, Maman ?

LA MERE.

Parce que c'est la paresse ou la bassesse de leur ame qui les y engage, & alors on ne doit ni leur donner, ni avoir d'égards pour eux, parce qu'il ne faut pas encourager les vices.

EMILIE.

Ceux qui ne sont pas des pauvres & qui demandent autre chose que de l'argent, ont-ils tort ? Moi, par exemple, Maman, est-ce que je fais mal de vous demander quelque chose ?

LA MERE.

Non, on peut demander à son pere & à sa mere tout ce dont on a besoin, on le doit même ; mais on ne doit rien demander ni recevoir d'aucun autre. Les personnes bien nées y attachent tant de

honte qu'elles aimeroient mieux se passer de tout que de le demander à d'autres qu'à leurs pere & mere.

EMILIE.

Mais je ne comprends pas cela !

LA MERE.

Êtes-vous en état de rendre les présens qu'on pourroit vous faire ? d'en faire aux autres de même valeur ?

EMILIE.

Non, puisque je n'ai rien.

LA MERE.

Vous ne devez donc pas en recevoir, parce que vous contractez une obligation que vous ne pouvez pas acquitter.

EMILIE.

Mais si j'avois de l'argent ?

LA MERE.

Il seroit bien plus court d'acheter vous-même ce que vous désireriez, que d'en avoir l'obligation à d'autres.

EMILIE.

Et pourquoi ? Est-ce une honte de demander ce qu'on a envie d'avoir ?

LA MERE.

C'est que vous vous mettez dans le même rang & au même degré d'humiliation que ces pauvres qui demandent sans nécessité. Croyez-vous qu'il soit bien flatteur d'inspirer le sentiment de la pitié ?

EMILIE.

Non.

LA MERE.

Ceux qui demandent par nécessité font pitié : ceux qui demandent sans nécessité inspirent le mépris.

EMILIE.

Je suis bien aise de savoir cela.

LA MERE.

Rentrons, Emilie, il se fait tard. Nous allons à présent faire du bien à toutes ces pauvres plantes qui souffrent de la sécheresse. Il faut les arroser.

EMILIE.

Est-ce que les plantes souffrent ?

LA MERE.

Certainement. Voyez comme elles sont flétries & desséchées par l'ardeur du soleil ! Elles ont soif. Elles sont aussi une production de la nature. J'aime à leur faire du bien.

EMILIE.

Et les plantes sont-elles aussi un animal ?

LA MERE.

Non ; on les appelle végétaux.

EMILIE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Maman ?

LA MERE.

Ce que c'est ? Tenez, je m'en vais

vous l'apprendre. Allez là-bas, cueillez cette tige d'épinard que vous voyez plus haute que les autres. Apportez-la moi.

EMILIE.

Elle est toute pleine de petits grains.

EMILIE.

On recueille tous ces petits grains que l'on appelle *graine* ou *semence*, on les faits sécher au soleil pour en ôter toute l'humidité; ensuite on la met dans la terre, & cela s'appelle *semer la graine.* Quand elle y a été quelque temps, elle pousse une herbe semblable à celle-ci. Tout ce qui se met en terre en graine, ou pepin, ou noyau, & qui pousse au bout d'un temps plus ou moins long des racines, des feuilles, des fleurs, des fruits, des épis, des tiges, &c. s'appelle *végétal*

EMILIE.

Un arbre est-ce.... quoi, Maman; qu'est-ce que c'est,

LA MERE.

C'est un végétal.

EMILIE.

Mais un arbre n'a pas de graine.

LA MERE.

Pardonnez-moi, je vous la ferai voir. Mais allez vous déshabiller, & vous viendrez m'aider à arroser ces plates bandes.

QUATRIEME CONVERSATION.

LA MERE.

QU'AVEZ-VOUS, Emilie ? Vous êtes triſte.

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Eſt-ce que vous n'êtes pas bien aiſe de me revoir ?

EMILIE.

Pardonnez-moi ; mais.....

LA MERE.

Eh bien ?

EMILIE.

Maman, je ne mérite pas que vous ayez la bonté de cauſer avec moi aujourd'hui.

LA MERE.

Pourquoi cela, ma fille ?

EMILIE.

C'eſt que pendant tout le temps que vous avez été abſente..... Tenez, Maman, permettez-moi de ne pas vous le dire. Je ſuis ſi humiliée de ce que j'ai fait, que je n'ai pas le courage de l'avouer.

LA MERE.

Dès que vous ſentez votre faute &

que vous en êtes affligée, j'eſpere que vous vous corrigerez & que cela ne vous arrivera plus.

EMILIE.

Oh, je vous le promets bien, Maman! J'ai prié ma bonne de me le rappeller ſi je l'oubliois, afin de me mieux conduire; car je ſuis trop mal à mon aiſe.

LA MERE.

Vous avez raiſon; c'eſt là le vrai ſecret pour vous corriger. Il n'y a que les méchans qui ne ſe ſouviennent pas du mal qu'ils ont fait. Quand les honnêtes gens ont eu un tort, ils ſe le rappellent toujours, afin de n'y plus retomber. Mais dites-moi donc la faute que vous avez faite. Vous ſavez que vous ne devez me rien taire, & qu'autant il eſt important pour votre réputation de cacher vos défauts aux autres, autant il eſt néceſſaire de me les avouer.

EMILIE.

Je dois vous obéir, Maman, & je vais vous dire tout. Eh bien, Maman, je n'ai rien fait, mais rien du tout, du tout, de ce que vous m'aviez ordonné: j'ai toujours joué, toujours baguenaudé, & je n'ai pas étudié.

LA MERE.

Eſt-ce que votre bonne ne vous a pas engagée à travailler?

EMILIE.

Pardonnez-moi, Maman, ma pauvre bonne s'est donnée bien de la peine pour m'y engager ; mais je ne sais où j'avois l'esprit, je ne l'ai pas écoutée, & c'est ce qui me fait le plus de peine ; car c'est bien mal.

LA MERE.

Vous avez raison ; mais j'espere au moins que vous n'avez pas mal reçu ses avis.

EMILIE.

Oh non, Maman ; je sais bien que ce seroit vous manquer de respect, puisque c'est par votre ordre qu'elle me parle.

LA MERE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il faut faire à présent ? car vous savez bien qu'il ne suffit pas d'être fachée d'une faute commise, il faut la réparer.

EMILIE.

Cela est vrai, Maman ; mais comment faire ? Je ferai tout de suite la pénitence que vous voudrez.

LA MERE.

Ce n'est pas par une pénitence que l'on répare le temps perdu. Puisque vous avez employé à jouer le temps destiné à l'étude, ne trouvez-vous pas juste d'employer à l'étude le temps où vous jouez ordinairement ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Il faut donc vous mettre à lire avec bien de l'attention. Vous allez lire tout haut auprès de moi; & les mots que vous n'entendrez pas, vous m'en demanderez l'explication.

EMILIE.

Maman, je m'en vais ſonner pour que ma bonne apporte mon livre.

LA MERE.

Non, cela ne vaut pas la peine de la déranger. Prenez un livre ſur ces tablettes; celui que voilà au coin ſur la ſeconde planche d'en bas.

EMILIE.

Celui-là, Maman?

LA MERE.

Oui, apportez-le-moi.

EMILIE.

Maman, ce ſont des contes moraux.

LA MERE.

Tant mieux, cela m'amuſera.

EMILIE.

Lequel lirai-je?

LA MERE.

Le premier.

EMILIE.

Ah!.... Maman.....

LA MERE.

Eh bien, quoi ?

EMILIE.

C'est la... Lisons le second, Maman.

LA MERE.

Non. Pourquoi ?

EMILIE.

Maman, c'est la mauvaise fille.

LA MERE.

Eh bien, nous verrons si elle ressemble à quelqu'un de notre connoissance.

EMILIE.

Lirai-je tout haut ?

LA MERE.

Sans doute, & prononcez bien.

EMILIE *lit.*

» Dans une ville de province, presqu'aussi riche & aussi peuplée que Paris, un homme de qualité, retiré du service, vivoit avec sa femme. Ils tenoient un état considérable dans cette ville & dans leur terre qui en étoit peu éloignée. Ces deux époux s'aimoient tendrement, & adoroient tous deux une petite fille de sept ans, qui étoit le seul enfant qui leur restât de trois qu'il avoient eus. Ils donnoient tous leurs soins à son éducation; mais comme l'enfant n'y répondoit pas, ils prirent tous deux le parti de se retirer entiérement dans leur terre; ils

» quitterent la ville pour n'être point
» distraits des soins que demandoit une
» éducation aussi difficile. Leurs amis
» blâmerent cette résolution ; mais la
» crainte de faire tort à la réputation
» de leur enfant, en dévoilant aux au-
» tres ses mauvaises dispositions, leur
» fit cacher les vrais motifs de leur re-
» traite. Chacun raisonnoit diversement
» sur cet événement. Il y a toute appa-
» rence, disoit l'un, que leurs affaires
» sont dérangées, & il falloit bien que
» cela arrivat. Ils font une dépense ex-
» cessive ! une table ouverte ! leur bourse
» au service de tout le monde ! C'est
» fort bien fait d'être généreux ; mais
» il faut pourtant compter avec soi-
» même, sans quoi vous voyez ce qui
» en arrive. Mais non, répondoit un
» autre, ils paient bien exactement ;
» leurs affaires sont en ordre, mais je
» croirois plutôt que le comte d'Orville
» est jaloux de sa femme. -- Bon, ja-
» loux ! Elle est si raisonnable, c'est la
» sagesse même.... « Maman, qu'est-
ce que c'est que d'être jaloux ?

LA MERE.

Ma fille, c'est avoir peur de n'être pas préféré aux autres.

EMILIE.

Est-ce joli d'être jeloux ?

LA

LA MERE.

Non, cela fait bien du mal.

EMILIE.

Oh! je ne veux pas être jaloux.

LA MERE.

Il faut dire jalouſe.

EMILIE.

Mais il y a jaloux dans le livre.

LA MERE.

C'eſt qu'on attribué ce défaut à un homme. Continuez de lire.

EMILIE *continue.*

» C'eſt la ſageſſe même. J'en con-
» viens, reprenoit un autre; mais il
» faut un motif pour prendre un parti
» auſſi violent, & ils n'en donnent point;
» ils ont même annoncé qu'ils ne rece-
» vroient perſonne, excepté quelques
» amis très-intimes, & tout cela ne ſe
» fait pas ſans raiſon. Mais, meſſieurs,
» diſoit le plus raiſonnable de tous, pour-
» quoi ſe preſſer de juger, pourquoi
» vouloir pénétrer dans les affaires des
» autres? Et ſi c'étoit pour veiller de
» plus près à l'éducation de leur fille,
» que le comte & la comteſſe d'Orville
» renoncent au grand monde, qu'en
» diriez-vous? ... Bon, quelle appa-
» rence! Si c'étoit là leur motif, ils le
» diroient; mais quitter tous le agré-
» mens de la vie pour une petite fille de

» sept ans, quelle extravagance! On » donne à cela de la soupe, des maîtres, » le fouet quand cela s'avise de raisonner, une poupée pour qu'elle vous laisse » en repos: voilà à quoi pere & mere » sont obligés. Quand ils font davantage, » ils ont bien de la bonté. D'autant que » j'ai su par un valet qui a servi dans la » maison, que cette petite fille est entêtée & maussade, ainsi elle ne vaut » pas la peine que ses parens s'en occupent tant.... » Ce laquais-là étoit bien bavard.

LA MERE.

Ils le sont tous.

EMILIE.

A la place de M. le comte d'Orville, je l'aurois bien fait taire.

LA MERE.

Comment auriez-vous fait, & de quel droit empêcher un homme de dire ce qu'il a vu?

EMILIE.

Mais il ne faut dire du mal de personne.

LA MERE.

Cela est vrai; mais on ne peut pas toujours empêcher les autres de parler. Ne seroit-il pas plus court de se bien conduire, afin que ceux qui ne peuvent pas s'empêcher de parler, n'aient que du

bien à dire ? Quand on se conduit mal, on s'expose à la médisance.

EMILIE.

Quoi, quand j'ai fait une faute, tous vos domestiques vont le dire, Maman ?

LA MERE.

Mais quand vous faites bien, vous ne craignez pas les bavards. Il faut donc faire toujours le mieux possible, pour n'avoir pas l'inquiétude de ce qu'on dit de vous.

EMILIE.

Je vais continuer, Maman. (*Elle lit.*) » Monsieur & madame d'Orville n'igno- » rerent pas tout ce qu'on disoit d'eux ; » mais contens d'eux-mêmes, & dans » l'espérance de former au bien leur » fille, ils partirent, résolus de ne reve- » nir que quand ils pourroient la mon- » trer dans le monde sans inconvénient » pour elle. Pour mieux exciter son ému- » lation, ils emmenerent avec eux une » de leurs petites nieces, à peu près de » l'âge de leur fille, qu'on appelloit *Pau-* » *line de Perseuil.* Madame d'Orville » prit une pauvre fille de condition, dont » elle connoissoit le caractere & les » mœurs ; elle lui assura un sort, & en » fit la gouvernante de sa fille & de sa » niece. » Qu'est-ce que les mœurs, Maman ?

LA MERE.

C'est un mot qui exprime tout seul le résultat de toute la conduite d'une personne. On dit, les bonnes mœurs, les mauvaises mœurs, les mœurs douces, &c....

EMILIE *lit*.

» Mademoiselle d'Orville étoit paresseuse, volontaire, entêtée, n'avoit aucun sentiment de tendresse pour ses parens, & n'étoit occupée toute la journée que des ses joujoux & de sa parure. Dès qu'on vouloit l'appliquer à l'étude, ou causer avec elle pour lui apprendre ses devoirs, l'humeur s'en mêloit; elle pleuroit, elle crioit, & il n'y avoit point de jour qu'elle ne subît deux ou trois punitions humiliantes. Pauline au contraire étoit douce, polie avec tout le monde; elle ne recevoit pas un avis sans en être reconnoissante, & sans remercier la personne qui le lui avoit donné. Elle faisoit des progrès dans tout ce qu'on lui apprenoit; enfin, elle étoit aimée & chérie de tout le monde, comme la petite d'Orville en étoit détestée. Celle-ci étoit jalouse de la préférence qu'on donnoit à Pauline, & elle n'avoit pas l'esprit de voir qu'il ne tenoit qu'à elle de se faire aimer de même, en corri-

» geant ſes défauts & ſon humeur ; mais
» elle aimoit mieux s'en prendre aux au-
» tres de ſes torts, que de ſe rendre juſ-
» tice. Son pere & ſa mere lui diſoient
» ſans ceſſe : ma fille, vous ſerez toute
» votre vie malheureuſe. D'autres pa-
» rens, moins bons que nous, vous au-
» roient déja abandonnée ; il ne tient qu'à
» vous de jouir du ſort de votre couſine.
» Voyez comme elle eſt heureuſe ! C'eſt
» qu'elle eſt ſage & qu'elle ſuit nos avis.
» Mademoiſelle d'Orville écoutoit à
» peine ce qu'on lui diſoit, & retour-
» noit à l'étude ou au jeu ſans être cor-
» rigée. Elle paſſa ainſi quatre ou cinq
» ans toujours dans les pleurs, dans l'hu-
» meur & en pénitence. Ses parens la
» voyant incorrigible uſerent avec elle
» de la plus grande rigueur, & made-
» moiſelle d'Orville devint ſi malheu-
» reuſe, qu'elle commença à faire des
» réflexions. Sa couſine avoit acquis tou-
» tes ſortes de talens. Elle avoit beau-
» coub lu, beaucoup appris ; elle com-
» mençoit à jouir du fruit de la peine
» qu'elle s'étoit donnée ; elle compre-
» noit à merveille toutes les converſa-
» tions qu'elle entendoit, lorſqu'elle
» étoit en compagnie ; & lorſqu'elle ſe
» trouvoit ſeule, elle ne s'ennuyoit ja-
» mais, parce qu'elle s'occupoit de ſes

» talens. La musique, le dessin, l'ou-
» vrage : elle passoit d'une occupation
» à une autre ; & n'étant jamais désœu-
» vrée, elle n'avoit jamais d'humeur.

» Un jour que monsieur & madame
» d'Orville se promenoient dans leur
» jardin avec leur fille & leur niece, il
» arriva que la petite d'Orville répon-
» dit une impertinence à sa cousine. Le
» pere & la mere, après l'avoir obligée
» à demander excuse à Pauline, l'en-
» voyerent dans sa chambre. Il falloit
» passer par le sallon pour y aller. Un
» homme & deux femmes qui achevoient
» une partie de jeu y étoient restés. La
» petite d'Orville qui le savoit, n'osa ja-
» mais passer devant eux ; elle s'assit en
» dehors sur les marches du perron, &
» ne remuoit pas de peur d'être apper-
» çue. En effet, ceux qui étoient dans
» le sallon ne la soupçonnoient pas d'ê-
» tre si près. Ils parloient d'elle. Quelle
» différence, disoit une de ces dames,
» de Pauline à la petite d'Orville ! Pau-
» line est douce, sensible, prévenante,
» remplie de talens ; elle est d'un carac-
» tere charmant : la petite d'Orville est
» maussade, méchante ; elle est insen-
» sible, paresseuse, ignorante ; elle n'ai-
» me personne, & personne ne l'aime,
» ni ne l'aimera jamais. J'ai vingt fois

» conseillé à son pere de la mettre dans
» un couvent pour toute sa vie. Qu'est-
» ce qu'on peut faire d'un si mauvais
» sujet dans le monde ? ... Pour moi,
» disoit l'autre dame, elle me fait tant
» de mal à voir, que quand elle paroît,
» je tourne la tête de l'autre côté. Ah,
» la vilaine petite fille ! Est-il possible
» que cet enfant ne soit pas touché du
» chagrin qu'il donne tous les jours à
» son pere & à sa mere ? J'ai vu ma-
» dame d'Orville pleurer de douleur de
» l'entêtement & du mauvais caractere
» de sa fille. Vous avez bien quelques
» reproches à vous faire, monsieur le
» baron, disoit-elle à l'homme qui
» jouoit avec elle, il y a de l'inhuma-
» nité à vous de jouer, de causer avec
» elle, comme si elle le méritoit. La
» petite d'Orville n'a pas l'esprit de voir
» que vous vous moquez d'elle, que vous
» vous amusez de ses ridicules & de ses
» défauts, & que vous vous embarassez
» fort peu de ce qu'elle deviendra. Ma
» foi, madame, reprit le baron, ce
» n'est ni ma fille, ni ma niece ; Dieu
» me préserve d'avoir jamais une femme
» comme elle ! Mais elle ne mérite nul
» égard, ainsi je m'en amuse. Si je
» croyois qu'il y eût la moindre res-
» source dans son caractere, je ne la trai-

» serois pas comme une marionnette... »
Ah ! ah ! cela est bon à savoir. Je connois quelqu'un qui cause, & qui rit toujours, toujours avec moi, que je sois sage ou non : apparemment qu'il me regarde aussi comme une marionnette.

LA MERE.

Cela pourroit bien être, jugez-en vous-même.

EMILIE.

Oh ! j'en suis persuadée ; mais voyons la suite, Maman, cela est fort intéressant ! (*Elle lit.*) » Une marionnette...
» Cette conversation frappa mademoi-
» selle d'Orville, & lui ouvrit les yeux
» sur sa conduite. Elle avoit alors douze
» ans ; elle sentit qu'il étoit plus que
» tems de se corriger. Elle entra dans
» le sallon, fondant en larmes. Elle se
» jetta aux pieds de ces dames. Oui,
» mesdames, dit-elle, je mérite tout ce
» que vous avez dit ; mais je vous de-
» mande grace, je veux absolument me
» corriger. Je veux qu'on dise à l'ave-
» nir autant de bien de moi que de ma
» cousine. Ne m'abandonnez pas ! Ai-
» dez-moi, je vous en conjure, à me
» faire pardonner de Papa & de Maman
» que j'ai rendue malade ! Oh, que je
» suis malheureuse ! Que je suis indigne
» de ses bontés ! Jamais, jamais je ne

» pourrai réparer mes torts, mesdames,
» je n'ose paroître.... Elle avoit le visage contre terre, elle sanglottoit; mais ses pleurs ne couloient plus, comme auparavant, par dépit & par humeur; son cœur étoit vraiment touché, & ses larmes étoient celles du repentir. Les dames étonnées de ce changement, mais touchées de l'aveu qu'elle faisoit elle-même de ses fautes, (car c'étoit la premiere fois qu'elle avouoit ses torts) commencerent à en prendre meilleure opinion; elles la releverent. Une d'elles lui dit: mademoiselle, si vous êtes vraiment touchée, si vous sentez vos torts comme je l'espere pour vous, vous pourrez vous corriger & devenir aussi aimable que votre cousine, mais vous avez bien du chemin à faire. J'avoue que je ne répondrois pas de vous; & si j'étois votre mere, je voudrois voir, avant de vous pardonner, si ces bonnes résolutions dureroient..... » Maman!

LA MERE.

Quoi?

EMILIE.

Cette dame est bien dure; je crois que ses enfans sont bien malheureux.

LA MERE.

Elle n'en avoit pas.

» ville fondoit en larmes, sanglottoit &
» serroit sa maman en criant : Maman !
» Maman ! ayez pitié de moi, ayez pi-
» tié de moi ! Je veux tout réparer !

» En effet, de ce moment elle s'appli-
» qua à vaincre son caractere. Elle eut
» plus de peine qu'une autre, mais elle
» y parvint. Elle étudioit jour & nuit,
» & en deux ans de tems elle eut une
» légere teinture de tout ce que sa cou-
» sine savoit à fond, car le tems perdu
» ne peut se réparer entiérement ; mais
» on lui fut gré des efforts qu'elle faisoit,
» & sur-tout d'avoir réprimé son carac-
» tere. On commença à lui marquer de
» l'estime & des égards. Le baron ne la
» traita plus en enfant ; il ne cherchoit
» plus à polissonner avec elle. Il lui par-
» loit avec le respct & la décence que
» les hommes observent & doivent aux
» demoiselles, & auxquels ils ne man-
» quent jamais sans qu'il y ait de leur
» faute. Monsieur & madame d'Orville
» pressés d'effacer la mauvaise réputation
» que malgré leurs précautions leur fille
» s'étoit faite, quitterent le séjour de
» leur terre. Ils revinrent en ville, &
» bientôt tout le monde s'empressa de
» donner à mademoiselle d'Orville les
» éloges qu'elle méritoit. On va inces-
» samment la marier, & l'on ne doute

» pas qu'elle ne faſſe un établiſſement » avantageux. Pauline s'eſt mariée l'an» née derniere. Elle a ſur ſa couſine la » ſupériorité des talens & de la ſcience, » parce qu'elle n'a pas, comme elle, » perdu cinq années de tems qui ſont » bien précieuſes, & dont mademoiſelle » d'Orville n'a connu le prix que quand » il n'en étoit plus tems. » Voilà tout, Maman. Je n'avois jamais lu cette hiſtoire toute entiere.

LA MERE.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

EMILIE.

Je dis qu'il ne faut pas perdre ſon temps comme mademoiſelle d'Orville.

LA MERE.

Vous voyez donc que vous avez eu tort de perdre votre matinée, car elle eſt paſſée, de même que tous les jours où vous avez mal fait vos devoirs. Eſt-il en votre pouvoir de faire revenir tous ces jours-là ?

EMILIE.

Mon dieu, non, Maman ; mais je ferai bien à l'avenir.

LA MERE.

Mais ce qui eſt paſſé eſt paſſé. Mettez-vous à votre table, & écrivez jusqu'au dîner.

EMILIE.

Maman, je voudrois vous demander quelque chose sur ce que j'ai lu.

LA MERE.

Cette après-dinée nous en causerons en nous promenant, si vous êtes raisonnable.

EMILIE.

Mais s'il vous vient du monde? ...... Maman, j'ai envie de faire lire cette histoire à une certaine personne.... à un monsieur qui m'apporte toujours des oranges de la part de M. Arlequin; vous savez bien?

LA MERE.

Oui, je sais bien; mais je ne crois pas que cela soit nécessaire.

EMILIE.

Pourquoi, Maman?

LA MERE.

Nous dirons cela tantôt. Vous n'avez que le temps d'écrire avant le dîner, ne le perdez pas.

CINQUIEME CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, Maman, embrassez-moi!

LA MERE.

Très-volontiers. Vous me direz sans doute pourquoi.

EMILIE.

Oui, Maman ; c'est que je le mérite bien. C'est que je suis bien savante à présent, je sais trois choses de plus.

LA MERE.

Trois choses. Mais vraiment, c'est beaucoup de choses. Sont-elles belles ? Sont-elles utiles ?

EMILIE.

Vous allez voir, Maman ; c'est que je sais qu'il y a quatre élémens, le feu, l'eau, la terre & l'air.

LA MERE.

Bon !

EMILIE.

Oui, Maman, c'est très-vrai. Et puis élément veut dire principe qui fait agir. Vous voyez que je l'ai bien retenu. Mais ce n'est pas tout.

LA MERE.

Eh bien ?

EMILIE.

Tenez, Maman, écoutez. Il y a trois choses encore, qu'on appelle les trois regnes : le regne végétal, que vous avez eu la bonté de m'expliquer l'autre jour ; ce sont les fruits, les arbres, tout ce qui se seme ou se plante ; vous savez bien ? Et puis le regne minéral, qui sont les pierres, l'or, l'argent, le fer, qu'on appelle *mines*, & qui se forment au fond de

la terre. Et puis le regne animal, qui sont tous les animaux, les bêtes, les poissons, les oiseaux & les hommes. Et voilà de quoi tout le monde est composé.

LA MERE.

Et c'est pour tout cela qu'il a fallu vous embrasser?

EMILIE.

Oui, sûrement, ma chere Maman, est-ce que vous n'êtes pas bien aise, bien contente de moi? Je sais tout ce qu'il y a dans le monde à présent.

LA MERE.

Vous croyez cela?

EMILIE.

Mais, oui Maman; est-ce qu'il y a encore autre chose?

LA MERE.

Et à qui avez-vous l'obligation de cette belle science?

EMILIE.

Maman, j'aurai l'honneur de vous le dire. Mais dites-moi donc, ma chere Maman, si vous n'êtes pas bien contente de moi.

LA MERE.

Je le suis de votre émulation & du plaisir que vous avez en croyant m'en avoir fait. Je vous en sais très bon gré, je vous en remercie même, parce que cela me prouve que vous cherchez à me

plaire. Mais, ma chere enfant, si vous voulez me faire un bien plus grand plaisir encore, il faut oublier tout cela.

EMILIE.

Pourquoi donc, Maman ?

LA MERE.

C'est que vous ne comprenez pas un mot de ce que vous croyez si bien savoir, & que rien n'est si dangereux à votre âge que de parler de choses qu'on n'entend pas ; il en arrive toutes sortes d'inconvéniens.

EMILIE.

Mais pardonnez-moi, Maman, j'entends très-bien tout ce que j'ai appris.

LA MERE.

C'est ce que nous allons voir. Reprenons un peu ce que vous avez dit. Savez-vous qu'il y a de quoi causer huit jours, avant de comprendre un seul des grands mots dont vous m'avez fait une si belle litanie ?

EMILIE.

Ah ! tant mieux, Maman, j'aime tant à causer avec vous ; & puis il pleut depuis ce matin ; j'espere qu'il ne viendra personne, nous aurons bien du temps.

LA MERE.

Profitons-en. Eh bien, vous dites donc qu'il y a quatre élémens ?

EMILIE.

Oui, Maman, le feu, l'air, l.....

LA MERE.

Oh! doucement, je ne vais pas si vîte; moi, je dis comme monsieur Gobemouche, entendons-nous.

EMILIE *rit de tout son cœur*.

Monsieur Gobemouche !.... C'est un drôle de nom. Qu'est-ce que c'est que monsieur Gobemouche?

LA MERE.

C'est un original qui n'a que faire à notre conversation; nous en parlerons une autre fois. Nous disions qu'il y a quatre élémens, & n'y en a-t-il que quatre?

EMILIE.

Je ne sais, pas, on ne m'en a montré que quatre.

LA MERE.

Et qu'est-ce qu'ils font ces quatre élémens que vous connoissez?

EMILIE.

Ah! j'avois oublié...... ils font aller le monde.

LA MERE.

Mais qu'est-ce que c'est que le monde?

EMILIE.

Mais, Maman, c'est tout cela; c'est Paris, c'est le bois de Boulogne, c'est Saint-Cloud.... Voilà tout.

LA MERE.

Voilà tout ce que vous en connoiſſez. Eh bien, vos quatre élémens font donc aller Saint-Cloud & le bois de Boulogne? Mais comment cela?

EMILIE.

Ah! je ne ſais pas.

LA MERE.

Bon, voilà déjà votre ſcience en défaut! Tâchons de nous remettre un peu ſur la voie. Voyons, qu'eſt-ce qu'il y a dans le monde que vous connoiſſez? De quoi eſt-il composé? qu'eſt-ce que vous y voyez?

EMILIE.

Des champs, des maiſons, des rivieres, des hommes, des animaux; eſt ce cela, Maman, qui eſt le monde?

LA MERE.

Oui, il y a de tout cela dans le monde. Mais le ciel, les aſtres & beaucoup d'autres choſes dont je ne vous parlerai pas encore, en ſont auſſi partie. Revenons à nos moutons. Vous m'avez parlé de rivieres. Qu'eſt-ce que c'eſt que des rivieres?

EMILIE.

C'eſt de l'eau.

LA MERE.

Mais voilà de l'eau dans cette caraffe? eſt-ce que c'eſt une riviere?

EMILIE.

Non, Maman; mais une riviere c'est pourtant de l'eau.

LA MERE.

Cela est vrai, il y a de l'eau dans une riviere; mais pour que cette eau forme une riviere, qu'est-ce qu'il faut?

EMILIE.

Ah! je le sais, je m'en souviens, ma bonne me l'a dit. D'abord elle sort de terre, elle forme un petit ruisseau, & puis ce petit ruisseau augmente, augmente, & puis quand il est bien grand, on l'appelle riviere. N'est-ce pas cela, Maman?

LA MERE.

A la bonne heure. Une riviere est donc composée d'une grande quantité d'eau qui suit son cours...

EMILIE.

Qu'est-ce que cela veut dire, qui suit son cours?

LA MERE.

Cela veut dire qu'elle ne se perd pas dans la terre depuis l'endroit où elle en est sortie, jusqu'à ce qu'elle trouve une autre riviere où elle retombe, & où elle se perd.

EMILIE.

Ah! ah! & la Seine, où est-ce qu'elle se perd?

LA MERE.

La Seine va tomber dans la mer, & à cauſe de céla on l'appelle un fleuve. Voilà la différence des fleuves aux rivieres: les fleuves retombent dans la mer, & les rivieres retombent dans d'autres rivieres.

EMILIE.

Mais on dit pourtant la riviere de Seine.

LA MERE.

Cela eſt vrai; mais c'eſt un fleuve. Ah ça, il y a une heure que nous parlons & d'eau & de riviere, & il n'eſt pas bien ſûr encore que nous nous entendions. Qu'eſt ce que c'eſt que de l'eau?

EMILIE.

C'eſt ce qui ſert à boire, à faire du thé.

LA MERE.

Vous me dites là ſon uſage, mais vous ne me dites pas ce que c'eſt.

EMILIE.

Maman, je ne le ſais pas; je vous prie de vouloir bien me le dire.

LA MERE.

Ah! je ſavois bien que votre ſcience étoit une ſcience de perroquet: dès qu'on vous change la demande, vous n'y êtes plus, & c'eſt une preuve que vous n'attachez nulle idée à ce que vous dites.

L'eau est un des quatre élémens de la nature.

EMILIE.

Ah ! cela est vrai.

LA MERE.

Mais ce quatres élémens qui font aller le monde, à ce que vous dites, comment s'y prennent-ils pour le faire aller ?

EMILIE.

Ah ! Maman, cela n'y étoit pas.

LA MERE.

Comment, cela n'y étoit pas ? où cela n'étoit-il pas ?

EMILIE.

Dans le livre où j'ai appris.

LA MERE.

Vous avez appris dans un livre?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Emilie, sonnez, qu'on apporte de l'eau froide dans une petite jatte.

EMILIE.

Pourquoi faire, Maman ?

LA MERE.

Vous allez voir. (*On apporte une jatte d'eau sur la table.*) Venez ici, Emilie, approchez votre main, & voyez comme cette eau est froide.

EMILIE.

Oui, c'est bien froid.

LA MERE.

Je vais mettre mes mains dans cette jatte, & je les y laisserai tandis que nous allons parler d'autres choses, ensuite vous verrez. Dites-moi, qu'est-ce que c'est que ce livre qui vous a rendue habile?

EMILIE.

Maman, vous savez bien qu'hier, quand vous m'avez amenée à Paris, vous m'avez descendue au Palais Royal avec ma bonne, pendant que vous alliez à vos affaires.

LA MERE.

Eh bien?

EMILIE.

J'ai trouvé mademoiselle Louise, c'est ma bonne amie, Maman, vous savez bien; elle m'a montré un joli petit livre qu'on lui a donné pour apprendre & pour s'amuser. Il est joli!... il est tout bleu, & il y avoit cela dedans; & moi, je l'ai appris bien vîte, parce que j'ai dit, Maman sera bien surprise, & cela lui fera plaisir.

LA MERE.

Emilie, si vous voulez être bien raisonnable, nous ne nous quitterons plus, & vous ne sortirez plus sans moi.

EMILIE.

Ah, Maman; que je serai aise! Oh, je vais être bien sage; mais pourquoi donc êtes-vous fâchée de ce que j'ai appris les

élémens & les .... les quoi donc ? comment eſt-ce que l'on appelle ce que j'ai appris encore ?

LA MERE.

C'eſt que je ne veux pas faire de vous un perroquet.

EMILIE.

Un perroquet ! c'eſt un oiſeau ?

LA MERE.

Oui, c'eſt un oiſeau qui répete les mots qu'il a entendus, mais qui ne ſait ce qu'il dit, parce qu'il ne peut pas comprendre les mots qu'il prononce ; & quand vous répétez ce que vous avez entendu dire à tort & à travers, comme cela vous arrive ſouvent, vous êtes comme un perroquet.

EMILIE.

Mais, Maman, quand je demande l'explication des choſes que je n'entends pas, je ne ſuis pas comme un perroquet.

LA MERE.

Cela eſt vrai ; mais il y a des choſes que l'on ne ſauroit vous expliquer, parce que vous n'êtes point en âge de les comprendre ; ce que l'on pourroit vous dire ne ſerviroit qu'à brouiller vos idées, ou vous en donneroit de fauſſes. Par exemple, vous ſavez très-bien lire à préſent ; mais avant que vous le ſuſſiez, ſi l'on

avoit

avoit commencé à vous faire lire un mot en entier ſans vous faire connoître vos lettres, qu'eſt-ce qui en ſeroit arrivé ?

EMILIE.

Je crois que je n'aurois pas pu.

LA MERE.

Pardonnez-moi ; le mot *Maman*, par exemple, à force de vous le montrer & de vous le faire prononcer, toutes les fois que vous auriez retrouvé ce mot dans un livre, vous l'auriez enfin reconnu, & vous auriez dit, c'eſt *Maman* ; mais vous n'auriez pas ſu que par-tout où vous auriez trouvé un *m* & un *a*, cela faiſoit *ma*, que par-tout où vous auriez trouvé *m*, *a*, *n*, cela faiſoit *man*. De même ſi l'on commence par vous expliquer aujourd'hui nombre de mots qui demandent des connoiſſances que vous n'avez point encore, vous n'en ſerez pas plus avancée que ſi l'on vous avoit fait lire par routine & par mémoire, ſans vous apprendre à épeler.

EMILIE.

Ah ! cela eſt vrai, Maman, je comprends cela.

LA MERE.

Voilà pourquoi il eſt ſi eſſentiel de ne rien faire, abſolument rien, ſans ma permiſſion. Voilà pourquoi je ne vous laiſſe pas lire dans tous les livres, & pourquoi

je ne vous laiſſe pas cauſer avec toutes ſortes de perſonnes. Et voilà pourquoi, Emilie, je vous recommande tant de ne jamais vous ſervir de termes & de mots que vous ne comprenez pas, avant de m'en avoir demandé l'explication, ſoit que vous les ayez lus, ſoit que vous les ayez entendu dire.

EMILIE.

Et pourquoi, Maman, ne faut-il demander qu'à vous ?

LA MERE.

C'eſt que perſonne ne prend à vous un auſſi grand intérêt que moi. C'eſt que les queſtions des enfans fatiguent & importunent tout autre que leur mere; & pour s'en débarraſſer, on leur répond ſouvent la premiere choſe qui vient en tête, qu'elle ſoit juſte ou non.

EMILIE.

Fort bien, on m'attrappe donc quand je demande aux autres ce que je n'entends pas ?

LA MERE.

Cela arrive très-ſouvent, & lorſque l'on a une fois une idée fauſſe dans la tête, il eſt très difficile de la détruire, ſur tout à votre âge, où vous n'êtes pas en état d'en ſentir le défaut.

EMILIE.

Maman, voilà qui eſt fait, je ne paſ

ſerai plus un mot que je n'entends pas ſans vous le demander, & je ne le demanderai qu'à vous, puiſque vous voulez bien m'inſtruire..... Et puis je dois vous obéir.

LA MERE.

Voilà ce qui s'appelle de la raiſon.

EMILIE.

Et puis vous ne m'attrapez pas, vous Maman, vous ne m'avez jamais trompée.... mais pourquoi donc avez-vous toujours les mains dans cette eau?

LA MERE.

Vous ſouvenez vous comme elle étoit froide quand on l'a apportée?

EMILIE.

Oui, Maman, elle étoit bien froide.

LA MERE.

Eh bien, touchez-la à préſent.

EMILIE.

Ah! elle ne l'eſt plus. Vos mains l'ont échauffée.

LA MERE.

Et comment cela s'eſt-il fait?

EMILIE.

C'eſt que vous aviez chaud.

LA MERE.

Mais qu'eſt-ce qui fait que j'avois chaud?

EMILIE.

Je ne ſais pas.

LA MERE.

Qu'eſt-ce qui vous réchauffe quand vous avez froid ?

EMILIE.

C'eſt le feu. Mais on n'a pas de feu dans le corps.

LA MERE.

Pardonnez-moi, on y a du feu ; & ſi l'on n'en avoit pas, on ne pourroit pas vivre ; le ſang ſe glaceroit dans les veines & l'on mourroit. Ce feu s'accroit & enſuite diminue avec l'âge, & voilà pourquoi le vieux bon homme que vous avez vu l'autre jour, ne pouvoit pas ſe réchauffer, quoique nous ſouffrions tous de la chaleur.

EMILIE.

Oh ! ce pauvre bon homme, je m'en ſouviens, comme il trembloit ; ma bonne lui fit boire du vin. Il n'avoit donc plus de feu dans le corps ? Mais moi, ai-je du feu ?

LA MERE.

Sans doute ; mais nous y avons auſſi de l'eau.

EMILIE.

Bon !

LA MERE.

Sûrement : quand vous pleurez, qu'eſt-ce qui tombe de vos yeux ?

EMILIE.

Ah ! cela est vrai ; les larmes, c'est de l'eau.

LA MERE.

Si l'on n'avoit pas cette eau qui dans le corps humain s'appelle *liqueur*, on mourroit desséché comme les plantes que vous voyez flétries & prêtes à périr, quand la pluie ne les secourt pas.

EMILIE.

Voilà pourquoi vous les arrosez, n'est-ce pas, Maman ?

LA MERE.

Et voilà pourquoi vous buvez ; c'est pour entretenir. . .

EMILIE.

Ah ! . . . . mais, Maman, pourquoi est-ce que j'ai soif, puisque j'ai de l'eau dans le corps ?

LA MERE.

On a plus ou moins de soif, suivant que le feu qui nous anime est plus ou moins fort & qu'il nous desséche plus ou moins.

EMILIE.

C'est donc pour l'éteindre qu'il faut boire ?

LA MERE.

Non, c'est pour maintenir l'équilibre nécessaire à la vie entre les solides & les liquides.

EMILIE.

Je n'entends pas cela, Maman.

LA MERE.

Je le crois bien ; aussi je ne vous ai répondu que pour vous faire voir qu'il y a des choses au-dessus de votre entendement, & dont il vaut mieux remettre l'explication à un autre temps. Reprenons où nous en étions. Vous voyez que le feu & l'eau sont nécessaires à la vie ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

A présent retenez votre respiration ; bouchez vous bien la bouche & le nez.

EMILIE.

Maman, j'étouffe, je ne peux pas.

LA MERE.

Vous voyez donc bien que l'air est aussi nécessaire à la vie que le feu & l'eau. Mais ce n'est pas tout, Emilie. Notre chair est une matiere qui est sujette à la corruption ; & lorsqu'elle est desséchée, elle tombe en poussiere & devient terre.

EMILIE.

Oui, Maman ; j'ai vu cela dans mon catéchisme historique.

LA MERE.

Eh bien, cette terre, le feu, l'air & l'eau sont les principes de la vie. Si vous étiez privée d'une de ces choses, vous

ne pourriez pas vivre, comme je vous l'ai fait voir.

EMILIE.

Cela eſt vrai.

LA MERE.

Et ces quatre choſes, le feu, l'eau, la terre & l'air, ſont ce qui donne la vie à tout ce qui exiſte dans la nature.

EMILIE.

Mais ce ne ſont donc pas des élémens, comme dit ce livre ?

LA MERE.

Pardonnez-moi : on appelle la terre, le feu, l'air & l'eau, les quatre élémens de la nature, parce qu'élément veut dire principe d'une choſe, ce qui lui fait être ce qu'elle eſt. A préſent, vous entendez bien qu'élément veut dire principe d'une choſe ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Eh bien, on dit auſſi les élémens d'une ſcience, les élémens de l'écriture, les élémens de la lecture. Qu'eſt-ce que cela veut dire, par exemple, les élémens de l'écriture ?

EMILIE.

Mais ce n'eſt pas le feu, la terre...

LA MERE.

Non; ce ſont les élémens de la nature ceux-là.

EMILIE.

Mais on ne m'a pas dit les autres.

LA MERE.

Qu'est-ce que nous sommes convenues qu'élémens vouloit dire ?

EMILIE.

Élémens veut dire principes.

LA MERE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est que les élémens de l'écriture ?

EMILIE.

Ah ! c'est-à-dire les principes de l'écriture.

LA MERE.

Cela est vrai : quand on dit, les élémens d'une science, on entend les principes d'une science ; & quand on dit, les quatre élémens de la nature, on entend le feu, l'eau, la terre & l'air, qui sont les principes de la vie.

EMILIE.

A présent, j'entends bien, & je ne l'oublierai pas..... Maman, vous avez donc lu tous les livres ?

LA MERE.

Je ne vous en donne point à lire sans les avoir lus, & je vous en ai dit la raison.

EMILIE.

Je m'en suis bien apperçue ; car l'autre jour en lisant l'histoire de la mauvaise fille, vous saviez que cette dame que je

trouvois ſi méchante, n'avoit pas d'enfans.... A propos, Maman, pourquoi n'eſt-il pas néceſſaire que nous faſſions lire cette hiſtoire à un certain monſieur, qui poliſſonne toujours avec moi ?

LA MERE.

C'eſt que j'eſpere que vous ſerez bientôt aſſez raiſonnable pour qu'on ne poliſſonne plus avec vous.

EMILIE.

Mais, Maman, ſi vous lui diſiez que vous ne voulez pas ?

LA MERE.

Ne vous rappellez-vous pas que le Baron répondoit à mademoiſelle d'Orville, que comme elle ne ſe reſpectoit pas elle-même, il croyoit que les autres pouvoient être diſpenſés de la reſpecter ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

C'eſt donc la faute d'une demoiſelle, quand les hommes ont un air trop libre avec elles, & c'eſt votre faute quand on poliſſonne avec vous.

EMILIE.

Mais comment faut-il donc faire pour ſe faire reſpecter ?

LA MERE.

Il faut reſter aſſiſe auprès de ſa mere ou à ſa table à s'amuſer. Il ne faut point

courir par la chambre comme une folle; en jettant ses bras par-dessus la tête, & levant les pieds d'une maniere indécente. Il ne faut pas adresser la parole aux hommes; mais quand ils vous parlent, il faut seulement leur répondre poliment, & avec assez de sérieux pour montrer que vous ne voulez pas qu'on vous approche; & toutes ces attentions sur soi-même & sur son maintien s'appellent *la pudeur*.

EMILIE.

Mais, Maman, pourqoi ne voulez-vous pas dire à ces messieurs que j'ai de la pudeur?

LA MERE.

C'est qu'ils ne me croiroient pas, en vous voyant vous conduire comme vous le faites. Lorsqu'on en a, elle se voit bien sans qu'il soit besoin de le dire, & il ne faut pas qu'on croie que c'est moi qui vous empêche de vous familiariser avec les hommes; il faut que ce soit votre contenance, votre conduite, qui leur en impose; car si elle se trouvoit contraire à mes propos, tout ce que je dirois ne vous garantiroit de rien, & l'on croiroit que ma tendresse pour vous m'empêche de vous voir comme vous êtes.

EMILIE.

Cela est vrai. Mais, Maman, tout ce que vous dites est vrai.

LA MERE.

Si vous en êtes persuadée, comme je l'espere, vous en profiterez. Mais j'ai encore une autre vérité à vous apprendre, qui est une suite de ce que nous venons de dire, c'est qu'une demoiselle bien née....

EMILIE.

Qu'est ce que c'est qu'une demoiselle bien née ?

LA MERE.

C'est-à-dire, qui a des dispositions naturelles à la vertu & un desir très-vif de fuir le mal.

EMILIE.

Eh bien, Maman, qu'est-ce que fait une demoiselle bien née ?

LA MERE.

Elle doit s'accoutumer de bonne heure à n'avoir pas de garde plus sûre qu'elle-même; c'est à vous à en imposer, ce n'est pas à moi. Car si c'est moi qui oblige les hommes à vous respecter, vous voyez bien que si je suis un instant éloignée de vous, ils ne vous craindront plus, & c'est votre ressentiment qu'il faut leur faire craindre, ce n'est pas le mien.

EMILIE.

Allons, je prendrai bien garde à moi; & je ferai le mieux que je pourrai.

LA MERE.

Vous voyez bien aussi que si vous faisiez lire l'histoire de la mauvaise fille, vous vous exposeriez à vous faire dire que vous lui ressemblez à beaucoup d'égards. Il vaut bien mieux vous corriger de votre étourderie, de votre légéreté, & vous verrez que vous n'aurez plus besoin alors de me prier de faire des leçons aux autres.

EMILIE.

Maman, je croyois... Ah! Maman, à propos j'ai oublié.... ma bonne m'a dit de vous prier, si vous envoyez à Paris, de faire passer chez la couturiere; elle n'a pas apporté ma robe neuve, elle l'avoit promise pour aujourd'hui.

LA MERE.

Eh bien, apparemment qu'elle n'est pas finie, ce sera pour un autre jour.

EMILIE.

Oh! c'est que je serai bien heureuse quand j'aurai ma robe neuve.

LA MERE.

Eh! qu'est-ce qu'une robe neuve peut faire au bonheur?

EMILIE.

C'est que je suis bien aise d'être parée.

LA MERE.

Est-ce que vous n'avez jamais eu de chagrin les jours où vous avez été bien

parée ? N'avez-vous jamais pleuré avec une robe neuve ?

EMILIE.

Oh, pardonnez-moi !

LA MERE.

Est-ce que l'on vous accorde tout ce que vous voulez les jours de parure ?

EMILIE.

Non pas toujours.

LA MERE.

Est-ce que mes amis, est-ce que moi-même, nous faisons plus d'attention à vous, quand vous avez une belle robe ?

EMILIE.

Mais non, Maman.

LA MERE.

Quelles sont donc les occasions où l'on s'occupe le plus de vous, où l'on vous accorde tout ce que vous desirez, & où vous éprouvez cette satisfaction intérieure qui fait que vous êtes si contente de vous, de moi & des autres ?

EMILIE.

C'est quand je n'ai point d'humeur, quand j'ai été bien obéissante, & que j'ai bien rempli tous mes devoirs..... là... tout couramment, sans chercher à me distraire.

LA MERE.

Vous voyez donc bien qu'une robe

neuve ne rend pas heureuſe ; car vous avez beau être parée, vous n'en avez pas été moins chagrine quand vous avez eu des reproches à vous faire ; & je vous ai vue très-gaie, très-contente avec un petit fourreau de toile, ſouvent même à la fin du jour aſſez ſale, mais puiſque nous y ſommes, cherchons un peu quelles ſont les conditions néceſſaires au bonheur.

EMILIE.

Oui ; cherchons... J'allois dire quelque choſe, mais je crois que je me trompe.

LA MERE.

Qu'eſt-ce que cela fait ? dites toujours. Ce n'eſt qu'en me diſant tout ce qui vous paſſe par la tête, que vous apprendrez à penſer juſte.

EMILIE.

Oui, Maman ; mais ſi je dis mal ?

LA MERE.

Eh bien, je vous en avertirai.

EMILIE.

Maman, c'eſt que je voulois dire ; cherchons les élémens du bonheur.

LA MERE.

Eh bien, vous auriez très-bien dit ; car c'eſt préciſément ce que je veux que vous trouviez.

EMILIE.

Mais le bonheur, c'eſt une choſe.... Je voudrois le ſavoir.... Mais non, ce n'eſt pas une ſcience.

LA MERE.

C'eſt la premiere de toutes les ſciences; celle qu'il importe le plus aux hommes de connoître.

EMILIE.

Eſt-elle bien difficile à apprendre?

LA MERE.

Très-difficile & même impoſſible aux méchans, mais très-aiſée pour ceux qui ſe ſervent de leur raiſon.

EMILIE.

Ah! Maman, j'eſpere qu'elle ne ſera pas difficile pour moi.

LA MERE.

Je l'eſpere auſſi. Nous avons déjà dit que les beaux habits ne rendoient point heureux; voyez votre bonne, elle n'a pas de beaux habits, elle n'eſt point riche; eh bien, la croyez-vous heureuſe?

EMILIE.

Oh! ſûrement, Maman, car elle rit & chante toujours. Je ne l'ai jamais vue triſte.

LA MERE.

Tous ces payſans, tout ces domeſtiques que vous voyez danſer les dimanches à la porte du bois de Boulogne,

vous les voyez contens, vous les voyez rire, ils ne sont point riches ; ce n'est qu'à force de travailler toute la semaine qu'ils gagnent de quoi vivre & de quoi se vêtir eux & leurs enfans. Vous m'avez souvent parlé de leur gaieté, nous pouvons donc conclure que les richesses ne sont sûrement pas nécessaires au bonheur.

EMILIE.

Mais qu'est-ce qui fait que tous ces pauvres gens sont contens ?

LA MERE.

Voyez, dites-moi votre idée.

EMILIE.

Mais, je crois, c'est parce qu'ils ont bien travaillé & parce que l'on est content d'eux.

LA MERE.

Vous avez raison. Eh bien, quel sera donc le premier élément du bonheur dans tous les âges & dans toutes les conditions ?

EMILIE.

Ce sera d'avoir rempli son devoir & d'être content de soi, n'est-ce pas Maman ?

LA MERE.

Cela est certain, on peut avoir tous les avantages réunis, bien des richesses, une bonne santé, & n'être point heu-

reux ; mais ſans bien, avec une ſanté foible, telle que vous m'en voyez, on peut ſe trouver heureux, car le vrai bonheur dépend de nous mêmes.

EMILIE.

Oui, il n'y a qu'à être bien ſage.

LA MERE.

Et il n'y a pas de bonheur quand on n'a pas rempli ſes devoirs, parce qu'alors on n'eſt content ni de ſoi, ni des autres.

EMILIE.

Voilà pourquoi les méchans ne ſont pas heureux, n'eſt-ce pas, Maman ?... Bon, voilà du monde !

LA MERE.

Je n'en ſuis pas fâchée ; nous avons aſſez cauſé aujourd'hui, & il eſt temps que vous alliez apprendre votre Evangile & achever vos études.

EMILIE.

Maman, j'ai encore quelque choſe à vous dire ſur ce bonheur, que je n'entends pas bien ; demain vous me permettrez de vous le dire, n'eſt-ce pas ?

LA MERE.

Oui, ſi vous avez mérité que nous cauſions enſemble.



SIXIEME CONVERSATION.

LA MERE.

EH bien, Emilie, qu'eſt-ce que vous vouliez me dire?

EMILIE.

Quoi? Maman, je ne ne ſais pas.

LA MERE.

Il y avoit quelque choſe ſur le bonheur, que vous n'entendiez pas.

EMILIE.

Maman, je ne m'en ſouviens plus.

EMILIE.

Ce ſera pour quand vous vous en ſouviendrez.

EMILIE.

Si vous euſſiez eu la bonté de cauſer hier & avant-hier avec moi, ma chere Maman, je m'en ſerois ſouvenue; mais à préſent....

LA MERE.

Et qu'eſt-ce qui m'en a empêchée?

EMILIE.

Maman, je le ſais bien, c'eſt ma faute; c'eſt que je ne l'ai pas mérité. J'avois pourtant grande envie de bien faire, mais je n'ai jamais pu.

LA MERE.

Et pourquoi n'avez-vous pas pu?

EMILIE.

Je ne sais pas, Maman, je n'étois pas en train d'étudier. Quand je voulois mettre les yeux sur mon livre, mon esprit s'en alloit je ne sais où.

LA MERE.

Mais, mon enfant, si l'on avoit toujours égard à la disposition où l'on se trouve, on ne feroit jamais rien. C'est une raison pour s'appliquer davantage, pour se donner plus de peine; mais ce n'est pas une raison pour ne rien faire.

EMILIE.

Mais, Maman, on n'est pas toujours disposé à étudier, papa vous l'a dit.

LA MERE.

Croyez-vous que je sois toujours disposée à causer ou à jouer avec vous? Vous m'avez vue souvent malade & souffrante, ou la tête remplie d'affaires; eh bien, je les oublie pour m'occuper même de vos amusemens. Si j'écoutois alors mes dispositions, je vous renverrois, vous, votre poupée & votre petit ménage.

EMILIE.

Mais comment donc faire?

LA MERE.

Il faut s'accoutumer à vaincre sa paresse & à faire ce que l'on doit faire, quelque chose qu'il en coûte. Je vous l'ai déjà dit, c'est cet effort que l'on fait sur soi-même, qui s'appelle *vertu*.

EMILIE.

Maman, je tâcherai.....

LA MERE.

Il faut, lorsque vous vous sentez portée à la distraction, demander vous même à votre bonne à vous placer de maniere que vous ne voyiez rien de ce qui se passe dans la chambre. Il faut, si vous apprenez par cœur, apprendre tout haut, afin qu'elle vous avertisse s'il vous prend une distraction, & si vous cessez de répéter, sans vous en appercevoir; il faut enfin montrer de la bonne volonté, si vous voulez qu'on ait pour vous de l'indulgence. Il dépend toujours de vous de ne pas vous laisser aller à l'humeur & à l'opiniâtreté.

EMILIE.

Oh, je le sens bien. Je sens que j'ai mérité mes punitions. Aussi Maman, je suis bien heureuse qu'il ne soit venu personne; car je n'aurois jamais osé me montrer. Maman, vous m'avez promis que vous ne le diriez pas.

LA MERE.

Oh certainement! La bonne réputation d'une jeune personne est tout son bien; c'est ce qu'elle doit chérir comme sa vie; & lorsqu'une fois l'on est prévenu contre elle, il lui est si difficile de la réparer, que je n'ai garde d'aller dire

vos défauts tant que j'aurai eſpérance de vous voir corriger.

EMILIE.

Pourquoi la bonne réputation d'une jeune perſonne eſt-elle ce qu'elle doit chérir le plus, Maman ?

LA MERE.

Pourquoi êtes-vous fâchée, quand on parle des fautes que vous avez faites ?

EMILIE.

C'eſt que je voudrois qu'on dit toujours du bien de moi !

EMILIE.

Et pourquoi ?

EMILIE.

Mais c'eſt que c'eſt humiliant de mal faire ; on croiroit que je ne vaux rien.

LA MERE.

Eh bien, voilà pourquoi la bonne réputation eſt précieuſe, c'eſt qu'on ne peut pas ſe paſſer de la bonne opinion des autres.

EMILIE.

On ne peut pas s'en paſſer ? Et pourquoi ?

LA MERE.

Vous le voyez, puiſque vous ne pourriez pas ſouffrir qu'on crut que vous ne valez rien. Ne ſommes-nous pas convenues ces jours paſſés, que les hommes avoient beſoin les uns des autres ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Pourriez-vous vous trouver à votre aiſe avec quelqu'un qui auroit mauvaiſe opinion de vous ?

EMILIE.

Non ſûrement.

LA MERE.

C'eſt ſur l'opinion que l'on a d'une perſonne, qu'on meſure l'eſtime ou l'amitié qu'on lui accorde; & l'on ne connoît une jeune perſonne que par réputation.

EMILIE.

Comment cela, Maman?

LA MERE.

C'eſt qu'elle ne paroît dans le monde qu'environnée de ſes parens; on ne l'entend preſque pas parler; on ne la voit jamais agir; on ne peut avoir d'opinion ſur elle que parce que l'on en entend dire par ceux qui l'approchent dans l'intérieur de la maiſon.

EMILIE.

Oui, par les domeſtiques.

LA MERE.

Par les domeſtiques, par les maîtres, & par tous ceux qui la voient de près.

EMILIE.

Mais ſi tous ces gens-là ne diſent pas vrai?

LA MERE.

Le menſonge eſt un vice ſi affreux qu'il ne ſe rencontre pas communément ; & pour un menteur, il ſe trouve vingt honnêtes gens, amis de la vérité, qui le démaſquent.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, qui le démaſquent ? Eſt-ce que le menſonge met un maſque ?

LA MERE.

Non, c'eſt une façon de parler. Vous ſavez bien qu'un maſque cache les traits du viſage ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Comme un menteur veut être cru, on dit qu'il emprunte les traits de la vérité....

EMILIE.

Oh oui, & ceux qui prouvent qu'il a menti, le démaſquent. Mais, Maman, eſt-ce qu'un menſonge eſt toujours découvert ?

LA MERE.

Toujours ; un peu plus tôt, un peu plus tard, la vérité ſe découvre.

EMILIE.

Et puis le menteur eſt bien attrapé ; n'eſt-ce pas ?

LA MERE.

Attrapé & puni autant qu'on le peut être ; car il prouve qu'il est bête d'avoir cru qu'il pouvoit faire passer le mensonge pour la vérité ; il est déshonoré, il perd la confiance de tout le monde ; on ne le croit plus, & personne ne veut avoir affaire à lui.

EMILIE.

Mais pourquoi déshonoré ?

LA MERE.

Parce que c'est un vice bas, un vice avilissant, qu'on ne suppose pas aux gens bien nés.

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est que des gens bien nés ?

LA MERE.

Je vous l'ai déjà dit, ce sont ceux qui naissent avec le penchant à la vertu. On se sert aussi de cette expression pour désigner tous ceux qui ne sont pas nés d'un état obscur & bas.

EMILIE.

Et qu'est-ce que c'est que d'être déshonoré ?

LA MERE.

C'est d'avoir perdu l'estime de ses semblables, soit par ses actions, soit par sa façon de penser ; c'est de s'être dégradé & d'avoir mérité de descendre dans l'opinion

l'opinion des autres au-deſſous de l'état où le ſort nous a mis.

E M I L I E.

Mais, Maman, les domeſtiques diront... Si vous les priez de ne rien dire de ce que j'ai fait.

L A M E R E.

Fi donc! vous voudriez vous abaiſſer à prier des domeſtiques de ne pas parler de vous? Voyez comme une faute peut avilir.

E M I L I E.

Mais, s'ils le diſent, cela me fera tort.

L A M E R E.

Ce ſera la ſuite néceſſaire de vos fautes. On ne les répare pas par une baſſeſſe, c'en ſeroit une de plus & bien plus humiliante; & voilà pourquoi il eſt ſi eſſentiel de n'en pas faire. Croyez-moi, corrigez-vous bien vîte, que vos actions, que votre contenance marquent votre repentir, & faites mieux à l'avenir, vous ne craindrez pas qu'on parle de vous; ou, comme je vous l'ai déjà dit, ſi l'on veut abſolument parler, on n'aura que du bien à dire.

E M I L I E.

Si je n'avois pas pleuré & crié comme une petite folle, ils n'en auroient rien ſu.

LA MERE.

Qu'est-ce que cela fait ? En auriez-vous été moins coupable ?

EMILIE.

Non ; mais....

LA MERE.

Le mal est-il qu'on ait su votre faute, ou que vous l'ayez commise ?

EMILIE.

C'est que je l'aie faite.

LA MERE.

Est-ce que vous pouvez vous pardonner d'avoir mal fait, quand même votre faute resteroit ignorée ? Ne voyez-vous pas que, si vous prenez l'habitude de faire des fautes ignorées, vous en ferez bientôt de publiques ?

EMILIE.

Pourquoi cela, Maman ?

LA MERE.

Parce que tout est habitude, mon enfant. Le premier jour que nous arrivons à la campagne, & que nous quittons Paris, êtes-vous aussi en train de courir & de vous promener que quand nous y avons passé plusieurs mois, & que vous vous êtes promenée tous les jours ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

La premiere fois que vous avez joué

au volant, y avez-vous joué aussi long-temps, & avez-vous jétté votre volant aussi haut que vous l'avez fait depuis ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Qui est-ce donc qui vous a donné la facilité d'y jouer comme vous le faites à présent, & de faire des promenades aussi longues sans vous fatiguer ?

EMILIE.

Je ne sais pas.

LA MERE.

C'est qu'en vous promenant tous les jours, vous acquérez la force de faire tous les jours un peu plus de chemin, & vous parvenez enfin à faire de très-grandes promenades sans vous fatiguer, parce que vous fortifiez votre corps par un exercice continuel.

EMILIE.

Maman, si j'étois plusieurs jours sans marcher, je ne pourrois donc plus aller à Saint-Cloud ?

LA MERE.

Cela vous seroit beaucoup plus difficile, & vous reviendriez si lasse que cela vous dégoûteroit peut-être de la promenade. Vous éprouvez la même chose pour vos leçons; quand vous avez été quel-

ques jours ſans apprendre par cœur, vous n'apprenez plus auſſi facilement.

EMILIE.

Oui, parce que j'en ai perdu l'habitude, n'eſt-ce pas ?

LA MERE.

Oui, & il en eſt de même de l'exercice des vertus comme de l'exercice du corps & de l'eſprit.

EMILIE.

Bon !

LA MERE.

Oui, ſans doute ; ſi vous ne vous exercez pas ſeule & volontairement à bien remplir vos devoirs, ſans prendre garde à la diſpoſition où vous vous trouvez, & ſans penſer à la punition & à la récompenſe, vous n'acquerrez jamais de force ſur vous même, & vous ferez des fautes en public, parce que vous n'aurez pas contracté l'habitude de bien faire étant ſeule.

EMILIE.

Eh bien ! je ſens cela, par exemple. Cela eſt vrai : quand j'ai bien fait pluſieurs jours de ſuite, j'ai moins de peine à étudier ; & quand j'ai bien étudié, je n'ai pas d'humeur

LA MERE.

C'eſt que rien n'en donne tant que d'être mécontent de ſoi.

EMILIE

Cela pourroit bien être.

LA MERE.

Prenez donc l'habitude de faire toujours le mieux qu'il vous ſera poſſible ; & pour ne pas vous endormir ſur le danger des fautes cachées, faites-vous une loi de ne me jamais rien taire de ce que vous ferez, que cela ſoit bien ou mal.

EMILIE.

Oui, Maman, je vous le promets, je vous dirai tout.

LA MERE.

Eſt-ce que vous n'avez pas remarqué une choſe ?

EMILIE.

Quoi, Maman ?

LA MERE.

C'eſt qu'une faute a toujours des ſuites fâcheuſes, & qu'on n'en eſt pas quitte pour dire, je ne la ferai plus.

EMILIE.

Ah, je n'avois jamais remarqué cela !

LA MERE.

Voyez vous-même. Repaſſez dans votre eſprit tous les torts que vous avez eus, & vous connoîtrez bientôt que, quand même votre faute ſeroit reſtée ignorée, elle auroit eu des ſuites fâcheuſes pour vous.

EMILIE.

Mais quand j'ai eu de l'humeur & de l'impatience, si on ne l'avoit pas su, qu'est ce qui m'en seroit arrivé ?

LA MERE.

Premièrement, que l'humeur & l'impatience nuisent à la santé. Que tout ce que l'on fait avec humeur & impatience est mal fait & maussade. Que quand on s'y laisse aller, on prend par dépit & par déraison toujours le plus mauvais parti dans ce que l'on a à faire. Il en est de même lorsque vous n'étudiez pas ; en vous voyant rester ignorante, il ne seroit pas difficile de deviner que vous n'avez pas répondu à l'éducation qu'on vous donne.

EMILIE.

Tout se sait donc, Maman ?

LA MERE.

Oui, tôt ou tard tout ce qui est se découvre & se sait.

EMILIE.

Hier, Maman, quand je me suis levée, j'ai dit à ma bonne : aujourd'hui je jouerai toute la journée, & je serai bien heureuse ; & point du tout, toutes les fois que je dis cela, cela va mal.

LA MERE.

Ce n'est pas de faire le projet d'être heureuse qui vous porte malheur, c'est

que vous vous trompez ſur les moyens.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que de ſe tromper ſur les moyens ?

LA MERE.

Quand vous voulez aller promptement de la porte de Boulogne à la Muette, quel chemin prenez-vous ?

EMILIE.

Je vais tout droit au rond de Mortemar, puis encore tout droit à la Muette.

LA MERE.

Et ſi, voulant arriver promptement, vous preniez d'abord le chemin de la porte Maillot pour vous rendre par des allées détournées au rond de Mortemar ?

EMILIE.

Mais je n'y arriverois pas ſi vîte.

LA MERE.

Et pourquoi ?

EMILIE.

C'eſt qu'il y a plus de chemin.

LA MERE.

Vous voyez donc bien que vous vous tromperiez ſur les moyens d'arriver promptement, c'eſt à peu près de même que vous vous trompez ſur les moyens d'arriver au bonheur.

EMILIE.

Mais qu'eſt-ce qui fait cela ?

LA MERE.

Votre légéreté & votre ignorance! C'est que vous n'avez pas des idées assez justes sur ce qui vous est utile, & que vous entendez mal vos intérêts.

EMILIE.

Et comment faut-il faire pour les bien entendre ?

LA MERE.

Il faut causer avec moi comme nous causons, & faire votre profit de ce que je vous dis.

EMILIE.

Oui, il ne faut pas faire comme le petit Duplessis, qui ne fait jamais ce que sa mere lui dit; aussi son pere le bat toute la journée, à ce qu'on dit, car je ne l'ai pas vu, moi; je ne sais pas ce que font les laquais. Vous m'avez dit qu'il ne falloit pas leur parler sans nécessité... Maman... bon! je ne sais plus ce que je voulois dire. Irons-nous promener aujourd'hui ?

LA MERE.

S'il fait beau.

EMILIE.

Oh! je crois qu'il fera beau, il faut aller bien loin, bien loin. Ah! .... si vous voulez, Maman, nous irons boire du lait, & puis vous me direz comment il faut faire pour ne me plus tromper sur les moyens.

LA MERE.

Et sur quels moyens voulez-vous apprendre à ne vous plus tromper ?

EMILIE.

Mais sur ce que nous avons dit, Maman, c'est pour n'être pas attrapée quand je veux être heureuse, & que je me propose de jouer toute la journée.

LA MERE.

Mais, premiérement, vous ne seriez pas heureuse, si vous jouiez toute la journée.

EMILIE.

Pourquoi donc ?

LA MERE.

C'est que le jeu ne vous fait plaisir qu'autant qu'il vous délasse de votre étude.

EMILIE.

Je crois pourtant que c'est bien joli de jouer toujours.

LA MERE.

Si vous n'aviez autre chose pour votre amusement que votre poupée & votre petit ménage, n'en seriez-vous pas bientôt lasse ?

EMILIE.

Oui, mais je change de jeu.

LA MERE.

Et vous vous en lassez de même.

EMILIE.

Ah ! cela est vrai pourtant ; car lorsque quelquefois j'ai joué toute la journée, il y a des momens où je ne sais plus que faire de mon corps.

LA MERE.

Le nombre des amusemens est très-borné ; & pour y trouver toujours du plaisir, il faut les faire précéder du travail & d'occupations sérieuses : alors on n'est jamais désœuvré ni ennuyé.

EMILIE.

Oui, je joue toujours avec grand plaisir quand j'ai travaillé... Mais, Maman, vous savez donc tout ce que je pense ?

LA MERE.

A peu près.

EMILIE.

Ah, comment faites-vous ?

LA MERE.

N'est-il pas vrai que l'objet de tous vos desirs est de vous éviter de la peine & de vous procurer du plaisir ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Quand vous étudiez mal, avec négligence, avec paresse, quelle est l'idée qui vous occupe alors ? Quelle en est la cause ?

EMILIE.

C'est que d'apprendre me donne de la peine.

LA MERE.

Et que vous aimeriez mieux aller jouer, chanter, danser, &c.

EMILIE.

Cela est vrai.

LA MERE.

C'est donc pour fuir la peine & pour avoir plutôt du plaisir, que vous étudiez mal? Eh bien, qu'est-ce qui en arrive?

EMILIE.

Ah, il en arrive tout le contraire! Quand j'ai mal étudié, j'étudie plus long-temps; l'humeur me prend, je fais tout de travers, & je ne joue pas.

LA MERE.

Et quand vous êtes entêtée, & que vous suivez vos fantaisies sans égard pour ce que j'exige de vous, quelle est votre idée?

EMILIE.

C'est que ce que je veux me fait plaisir, & que ce qu'on exige de moi ne m'en fait pas.

LA MERE.

C'est donc pour fuir la peine & pour vous procurer du plaisir. Et qu'en arrive-t-il?

EMILIE.

Que je m'attire une bonne pénitence ; que la peine dure tout le jour, & qu'il n'est plus question de jeu ni de plaisir.

LA MERE.

Et quand vous étudiez bien, & que vous êtes docile, qu'en arrive-t-il ?

EMILIE.

Oh, que mes devoirs sont bientôt faits, que je suis heureuse, heureuse !... Tenez ma petite Maman, je sens là quelque chose dans mon cœur, qui me rend si aise, si aise !... Oh, comme je suis gaye & contente !

LA MERE.

Vous voyez donc bien que quand vous n'êtes pas raisonnable, vous vous trompez sur les moyens qui menent au bonheur. Lorsque vous vous sentez le desir de contenter une fantaisie que je désapprouve, ou quelque chose que je vous défends ; si vous vous disiez, au lieu du bien que je cherche, il va m'arriver malheur, si je m'obstine ; & si au contraire je cede, j'aurai un bonheur plus grand que celui auquel je renonce....

EMILIE.

Et lequel donc ?

LA MERE.

Le plus grand de tous, celui qu'il n'est au pouvoir de personne de vous faire

perdre, quand une fois vous l'avez.

EMILIE.

Maman, dites-moi donc vite ce que c'eſt, je vous en prie.

LA MERE.

Celui d'être contente de vous, de ſentir là, au cœur, ce qui vous rend ſi aiſe.

EMILIE.

Oh! c'eſt vrai, c'eſt le plus grand plaiſir quand j'ai là, au cœur, je ne ſais quoi qui me fait rire toute ſeule: comment cela s'appelle-t-il Maman?

LA MERE.

Cela s'appelle la joie de la bonne conſcience.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que la conſcience?

LA MERE.

C'eſt un ſentiment intérieur, qui nous avertit malgré nous de notre conduite.

EMILIE.

Quoi, eſt-ce que cela parle?

LA MERE.

Oui, cela crie au-dedans de nous, & nous met mal à notre aiſe quand nous avons fait une faute même ignorée, & cela nous fait rougir des louanges qu'on nous donne quand nous ne les méritons pas.

EMILIE.

Et quand nous les méritons, qu'eſt-ce qu'elle dit, la conſcience?

LA MERE.

Elle nous rend la louange agréable ; mais elle nous rend heureux toute ſeule, & indépendamment de l'approbation des autres. Voilà pourquoi une faute eſt tout auſſi fâcheuſe quand elle eſt ignorée, que quand elle eſt connue, & voilà pourquoi une bonne action nous donne tout autant de ſatisfaction quand elle eſt cachée que quand elle eſt ſue ; c'eſt qu'au moment où l'on s'y attend le moins, notre conſcience nous fait un reproche, ou nous approuve & nous met bien ou mal à notre aiſe.

EMILIE.

Je l'ai entendue quelquefois, je crois ; mais je ne ſavois pas ce que c'étoit.

LA MERE.

Vous ne ſauriez trop l'écouter, ni trop chercher à entendre ce qu'elle vous dit. C'eſt un guide sûr. C'eſt un ami que nous avons toujours en nous, & qu'on ne ſauroit trop ménager. Il faut vous accoutumer à queſtionner cet ami en vous-même pluſieurs fois dans le jour.

EMILIE.

C'eſt drôle, quelque choſe qui parle comme cela tout bas en nous-mêmes. Je vous promets, Maman, que je lui parlerai tous les jours, je lui dirai, ma conſcience, êtes-vous contente ?

LA MERE.

Emilie, il est l'heure de quitter votre ouvrage & de vous mettre à l'étude.

SEPTIEME CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, savez-vous que le petit Dupleſſis eſt mort ?

LA MERE.

Oui, je le ſais.

EMILIE.

C'eſt donc pour cela que ſa mere eſt venue ce matin ?

LA MERE.

Oui. Et ſavez-vous la cauſe de la mort de ſon fils ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Il eſt mort pour s'être obſtiné à cacher à ſa mere une faute qu'il avoit faite.

EMILIE.

Comment donc cela, Maman ?

LA MERE.

Il y a environ cinq ou ſix ſemaines que cette pauvre femme ayant à ſortir, avoit enfermé ſon enfant dans ſa chambre ; elle lui avoit défendu de monter ſur les chaiſes. Dès qu'il fut ſeul, il monta

ſur un fauteuil, & de là ſur la commode, pour prendre des confitures qu'il avoit vu mettre ſur une planche. Il en mangea, & en deſcendant il tomba ſur la tête & ſe fit grand mal ; mais il n'en voulut rien dire, de peur d'être grondé. Quelque temps après, il lui prit de grands maux de tête & de la fievre. On le queſtionna beaucoup, pour ſavoir s'il n'avoit pas fait de chûte. Ne prévoyant pas la conſéquence de ce qu'il avoit fait, il ſoutint toujours qu'il ne lui étoit rien arrivé, & enfin ce n'eſt que deux jours avant ſa mort qu'il avoua tout ; mais il étoit trop tard : le dépôt étoit formé dans la tête, & il n'y avoit plus de remede.

EMILIE.

Et s'il l'avoit dit tout de ſuite ?

LA MERE.

On auroit pu le ſauver. Vous voyez bien, Emilie, qu'une faute cachée n'en eſt pas moins une faute, & pour être ignorée, n'en a pas moins ſes effets, dont un enfant ne peut pas prévoir les conſéquences ſouvent funeſtes.

EMILIE.

Je le vois bien, Maman.

LA MERE.

Et voilà pourquoi il faut me dire tout ce que vous faites, afin que je juge pour

vous des ſuites de vos démarches, & que je vous les faſſe connoître.

EMILIE.

Oui, Maman, je vous dirai tout. Mais pourquoi ſa mere eſt elle ſi affligée, puiſqu'il étoit ſi méchant ?

LA MERE.

C'eſt qu'une mere eſpere toujours que ſon enfant ſe corrigera, tant par les avis qu'on lui donne, que par ſa propre expérience.

EMILIE.

Maman, voulez-vous bien me dire ce que c'eſt que l'expérience ?

LA MERE.

Ce ſont les connoiſſances que nous acquérons par le ſouvenir de ce qui nous eſt arrivé. Par exemple, votre expérience vous a montré qu'on eſt malheureux quand on ne fait pas le ſacrifice de ſes fantaiſies à ſes devoirs.

EMILIE.

Bon ! voilà encore un mot que je n'entends pas. Qu'eſt-ce que c'eſt que ſacrifice ?

LA MERE.

On en fait pour ſoi & pour les autres. Ceux que l'on fait pour ſoi conſiſtent à renoncer à un avantage préſent, auquel nous attachons beaucoup de prix, pour s'en procurer un autre ſouvent plus éloigné.

EMILIE.

Comment cela, Maman ?

LA MERE.

Quand vous obéissez sur le champ & sans replique, lorsque je vous dis de cesser votre jeu & d'aller travailler, vous faites le sacrifice d'un plaisir présent pour vous en procurer un plus grand, qui est de remplir vos devoirs.

EMILIE.

Ah ! oui, j'entends bien cela à présent.

LA MERE.

Cela s'appelle sacrifier son plaisir à son devoir. Et les sacrifices que l'on fait aux autres consistent à renoncer à un plaisir ou à un avantage, pour leur en procurer. C'est ce qu'on appelle la bonté. Quelquefois même on consent à son propre dommage ; on s'attire des peines volontaires pour procurer aux autres un très-grand bien, & cela s'appelle ou de la générosité ou de l'héroïsme, suivant que l'objet du sacrifice est plus ou moins grand.

EMILIE.

Maman, me permettez-vous de vous demander une chose ?

LA MERE.

Dites.

EMILIE.

Pourquoi avez-vous fait entrer la

femme de Dupleſſis dans votre cabinet ?

L A M E R E.

Qu'eſt-ce que vous trouvez de ſinguſ lier à cela ?

E M I L I E.

Mais vous l'avez faite aſſeoir.

L A M E R E.

Pourquoi pas ?

E M I L I E.

Mais vous lui avez donné votre main. Elle s'eſt miſe à pleurer, & les larmes vous ſont venues aux yeux ; vous l'avez appellée mon enfant.

L A M E R E.

Qu'eſt-ce que vous concluez de tout cela ? Qu'eſt-ce que vous imaginez ?

E M I L I E.

Mais je crois qu'elle étoit bien affligée ; & que vous vouliez la conſoler.

L A M E R E.

Cela eſt vrai.

E M I L I E.

Je croyois qu'il ne falloit pas cauſer avec les domeſtiques.

L A M E R E.

Non, il ne faut pas cauſer avec eux ſans néceſſité ; mais la premiere de toutes les néceſſités eſt de conſoler ceux qui ont de la peine, & particulièrement nos domeſtiques.

EMILIE.

Et pourquoi cela, Maman ?

LA MERE.

Puiſqu'ils ſont ſoumis à nos ordres; puiſqu'ils nous ſervent, puiſqu'ils nous donnent journellement des preuves de zele & d'attachement, il eſt bien juſte que nous nous chargions de leur bonheur, autant qu'il dépend de nous.

EMILIE.

Cela eſt vrai. Mais comment faire ; puiſqu'on ne joue pas avec eux ?

LA MERE.

En n'exigeant pas d'eux plus qu'ils ne peuvent faire, en les payant exactement, en les ſoignant dans leurs maladies, & en les conſolant quand ils ont de la peine, en ne les laiſſant pas d'ailleurs manquer à leur devoir, en les tenant dans le reſpect ; en un mot, en ſe conduiſant avec eux comme un pere juſte & bon le fait avec ſes enfans.

EMILIE.

Maman, vous êtes donc le pere de toute la maiſon ?

LA MERE.

Votre pere & moi, nous ſommes les chefs de la maiſon ; je ſuis votre mere, & j'en tiens lieu à tous ceux qui ſont ſous mes ordres.

EMILIE.

Voilà donc pourquoi tout le monde vous obéit ?

LA MERE.

Oui. Chaque maiſon eſt regardée comme une famille, chaque famille a un chef qui la gouverne, à qui l'on eſt convenu de s'en rapporter, qui protege, qui veille aux intérêts de chacun, & à qui chacun eſt ſoumis.

EMILIE.

Et moi, Maman, qu'eſt-ce que je ſuis ?

LA MERE.

Vous êtes un des membres de la famille.

EMILIE.

Comment, un des membres ! Je ſuis un membre, moi ?

LA MERE.

C'eſt une façon de parler : comme on déſigne celui qui eſt le premier de la famille & qui la gouverne par le *chef*, qui veut dire *tête*, on continue la comparaiſon, & l'on dit les membres pour déſigner les autres perſonnes qui compoſent la famille.

EMILIE.

Mais les domeſtiques ſont donc mes freres ?

LA MERE.

Comme hommes, nous ſommes tous

freres ; c'eſt à-dire , que toute créature humaine mérite notre bienveillance.... .

EMILIE.

Maman, que veut dire bienveillance ?

LA MERE.

Le mot même vous l'explique. Bien vouloir, vouloir du bien.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai ! Eh bien, Maman, il faut donc vouloir du bien à tout le monde ?

LA MERE.

Sans doute, ſi vous voulez que tout le monde vous veuille du bien. Mais enſuite il y a différens états, différentes claſſes dans la ſociété. Chacune vit entre elle dans l'égalité ; & lorſque nous avons à faire aux hommes des autres claſſes, nous nous conduiſons avec eux ſuivant leur rang. S'ils ſont d'une claſſe au-deſſus de la nôtre, nous leur devons de la déférence, du reſpect ; s'ils ſont au-deſſous nous leur marquons de la bonté, de la protection, &c.

EMILIE.

La claſſe, c'eſt comme au couvent ; n'eſt-ce pas ?

LA MERE.

Pas tout-à-fait, mais cela en donne l'idée. De même qu'au couvent il y a la claſſe des grandes penſionnaires, la claſſe

des petites, la claſſe des novices, &c. de même dans le monde, il y a la claſſe des gens de la cour, celle des militaires, celle de la magiſtrature, &c. On range dans la même claſſe les perſonnes de la même profeſſion. Par exemple, tous les militaires qui ne ſont pas décorés, ſont de la même claſſe que votre papa.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que décoré ?

LA MERE.

C'eſt d'avoir les ordres du Roi, le cordon bleu, le cordon rouge, &c.

EMILIE.

A propos, Maman, je voulois toujours demander ce que c'étoit que le Roi, je l'ai toujours oublié.

LA MERE.

C'eſt le chef d'une grande famille.

EMILIE.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt ? Pourquoi eſt-ce que tout le monde eſt obligé de lui obéir ? Eſt-ce que nous ſommes de ſa famille ? Tout le monde eſt-il de ſa famille ?

LA MERE.

Nous ſommes une des familles qu'il gouverne.

EMILIE.

Bon ! Il eſt donc le chef de toutes les familles ?

LA MERE.

Oui, tous les habitans d'une ville ou d'un village ſont partagés par familles. Un pays eſt composé de beaucoup de villes & de villages. Un royaume eſt composé de pluſieurs pays, & le roi eſt le chef de tout ſon royaume.

EMILIE.

Quoi ? de toutes les familles ?

LA MERE.

Oui.

EMILIE.

Il a bien des affaires.

LA MERE.

Il en a tant qu'il ne peut pas les faire ſeul.

EMILIE.

Et comment fait-il donc ?

LA MERE.

Il choiſit des perſonnes à qui il donne ſa confiance, & qui gouvernent ſon royaume ſous ſes ordres, & on eſt obligé de leur obéir lorſqu'ils parlent au nom du roi.

EMILIE.

Tenez, c'eſt comme votre maître-d'hôtel, à qui vous dites le matin tout ce que vous voulez qu'on faſſe dans la maiſon.

LA MERE.

Précisément.

EMILIE.

Et ceux qui gouvernent pour le roi, les appelle-t-on aussi des maîtres-d'hôtel ?

LA MERE.

Non, ce sont des ministres, des gouverneurs, des intendans. Ils ont différens titres, suivant leurs fonctions.

EMILIE.

Mais est-ce que tout son royaume est obligé de venir tous les matins savoir de ses nouvelles, comme je viens savoir des vôtres ?

LA MERE.

Avec un peu de réflexion, vous verriez que cela est impossible. D'ailleurs tous ses sujets ne sont pas admis à cet honneur. Il n'y a que les princes de son sang, c'est-à-dire ses parens, & la noblesse de son royaume, qui aient le droit de lui faire leur cour.

EMILIE.

On lui doit donc bien du respect ?

LA MERE.

Autant que vous m'en devez, & par la même raison.

EMILIE.

Et monsieur le dauphin, c'est son fils ?

LA MERE.

Dauphin est le titre qu'on donne à

l'héritier du trône de France, c'est-à-dire à celui qui doit être roi après celui qui regne.

EMILIE.

C'est beau d'être roi !

LA MERE.

Oui; car il est le maître de faire du bien à tout le monde.

EMILIE.

Il est donc bien heureux ; on le doit bien aimer ?

LA MERE.

Sans doute, & c'est la récompense de tous ceux qui font du bien.

EMILIE.

Je ne l'ai jamais vu. Pourquoi ne vient-il pas vous voir, Maman, puisque vous avez le droit de lui faire votre cour ?

LA MERE.

Le roi ne va voir personne.

EMILIE.

Pourquoi ? Est-ce qu'il est malade ?

LA MERE.

C'est qu'il est par sa dignité si fort au-dessus des autres, qu'il n'est pas d'usage qu'il accorde cet honneur à des particuliers.

EMILIE.

Qu'est-ce qui fait qu'on est roi ? Tout le monde peut-il être roi ?

LA MERE.

C'eſt ſuivant les pays. En France, c'eſt le plus proche parent du roi, qui lui ſuccede ; & pour vous dire la même choſe dans les termes d'uſage, en France la couronne eſt héréditaire : dans d'autres pays le peuple ſe choiſit & s'élit un roi ; c'eſt ce qui s'appelle un royaume électif. Chaque royaume a ſes loix & ſes uſages.

EMILIE.

Maman, eſt-ce que papa ne tient pas auſſi lieu de pere à ſes domeſtiques ?

LA MERE.

Certainement. Qu'eſt-ce qui vous en feroit douter ?

EMILIE.

C'eſt que c'eſt toujours vous qui ordonnez tout dans la maiſon.

LA MERE.

C'eſt que lorſqu'une femme, par ſa conduite & par ſa vigilance, a mérité la confiance de ſon mari, il lui abandonne le ſoin de l'intérieur de la maiſon, & ſe contente du ſoin des affaires qui ne peuvent ſe traiter qu'au dehors.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, les affaires du dehors ?

LA MERE.

Il faut mettre cette queſtion au nom-

bre de celles dont vous ne pouvez pas encore comprendre l'explication. Nous la renverrons à un autre temps.

EMILIE.

Maman, vous m'avez dit que vous me diriez ce que c'est que monsieur Gobemouche.

LA MERE.

Cela ne vient pas trop à propos; mais n'importe : c'est le nom qu'on donne aux gens qui n'ont point d'avis à eux, qui n'entendent rien aux choses dont ils parlent, & qui veulent cependant en paroître instruits; & moyennant cela, pour ne pas montrer leur ignorance, ils ne disent que des mots qui ne signifient rien.

EMILIE.

Comment font-ils donc ?

LA MERE.

Comme vous faites quelquefois, ils parlent au hasard.

EMILIE.

Oh, je m'en corrigerai; je ne parlerai plus de ce que je n'entends pas. Je ne veux pas qu'on m'appelle mademoiselle Gobemouche. Je voulois encore vous demander autre chose...... Ah! Maman, quand est-ce que je lirai l'histoire de Titus & celle de Domitien ?

LA MERE.

Tout-à-l'heure, si vous voulez, aussi-tôt que vous aurez fini votre ouvrage.

EMILIE.

Oh! Maman, j'en ai encore un grand bout à finir : si vous vouliez, je lirois à présent ; car cela ne sera pas fait d'une demi-heure.

LA MERE.

Non, je veux que vous finissiez votre ouvrage.

EMILIE.

Maman, je vais le finir ; me permettez-vous de vous demander pourquoi je ne puis pas lire à présent ? car il me semble que je finirois tout aussi bien mon ouvrage après avoir lu.

LA MERE.

A douze ou quatorze ans, cela seroit fort égal ; mais ne croyez pas que cela le soit à présent.

EMILIE.

Mais pourquoi, Maman ?

LA MERE.

C'est que l'habitude de ne point interrompre ce que l'on fait est très-essentielle à prendre & doit influer sur toute votre vie. C'est que vous êtes dans l'âge où l'on prend le plus facilement les habitudes que l'on conserve, & que si vous n'en prenez pas de bonnes dès à présent,

il vous en coûteroit beaucoup pour les prendre par la suite. Souvenez-vous qu'il ne faut point passer sans raison d'une occupation à une autre.

EMILIE.

Oui, quand je joue, par exemple, il ne faut pas m'interrompre pour travailler ; & quand je travaille, il ne faut plus penser à jouer, sans quoi je ne ferois rien qui vaille.

LA MERE.

Et quand vous quittez votre ouvrage ; il faut le serrer, de même que quand vous quittez vos jeux, il ne faut rien laisser traîner des choses qui ont servi à votre amusement.

EMILIE.

Oui, il faut remettre chaque chose à sa place, cela donne l'esprit d'ordre. Vous voyez bien, Maman, que je retiens bien ce que vous me dites.

LA MERE.

Mais il ne suffit pas de retenir les mots ; il faut les mettre en pratique.

EMILIE.

Maman, cela viendra.

LA MERE.

Ma fille, cela ne viendra pas si vous ne commencez pas dès-à-présent.

EMILIE.

Maman, permettez-moi encore une petite, petite question.

LA MERE.

Et c'eſt ?

EMILIE.

A quoi ſert-il d'avoir l'eſprit d'ordre ?

LA MERE.

C'eſt que ſans cela on ne ſait jamais ce qu'on fait, & que cela fait gagner du temps, qui eſt une choſe très-précieuſe.

EMILIE.

Comment cela fait-il gagner du temps ?

LA MERE.

Quand vous laiſſez traîner toutes les choſes qui ſervent, ſoit à votre travail, ſoit à votre amuſement, qu'eſt-ce qui arrive, lorſque vous voulez les retrouver ?

EMILIE.

Que je ne ſais plus où elles ſont, parce que les domeſtiques les ont rangées je ne ſais où, & que je ne ſais plus où les prendre.

LA MERE.

Eh bien, comment faites-vous pour les retrouver ?

EMILIE.

Je les cherche.

LA MERE.

Mais vous perdez du temps en les cherchant.

EMILIE.

Cela est vrai.

LA MERE.

Et c'est du temps fort mal employé ; car si vous les eussiez rangées la veille, vous les retrouveriez tout de suite.

EMILIE.

Cela est vrai.

LA MERE.

Et les trouvez-vous toujours ?

EMILIE.

Non, il y en a souvent de perdues.

LA MERE.

Et vous n'avez jamais pensé que c'étoit par votre faute ?

EMILIE.

Mais c'est la faute des domestiques. Pourquoi ne rangent-ils pas ce qu'ils trouvent ?

LA MERE.

Et pourquoi voulez-vous qu'ils mettent plus d'importance aux choses qui vous appartiennent, que vous n'y en mettez vous-même ? Ils ne sont pas fondés à croire que ce que vous laissez traîner mérite d'être conservé.

EMILIE.

Cela est encore vrai.

LA MERE.

Ainsi voilà deux fautes pour une : celle de perdre par votre négligence & votre

manque de ſoins des choſes qui vous appartiennent, & l'injuſtice de vous en prendre aux autres de la faute que vous avez faite. Eh bien, quand on n'a pas l'eſprit d'ordre, les idées ſe perdent & ſe confondent dans la tête, comme vos joujoux dans la chambre; on ne ſait ce qu'on dit, & l'on paſſe pour une folle ou pour une bête. Comprenez-vous à préſent à quoi l'eſprit d'ordre eſt bon?

EMILIE.

Oui, Maman!...... Voilà mon ouvrage fini.

LA MERE.

Allons, il eſt tard, nous pouvons paſſer dans ma chambre, & nous y lirons l'hiſtoire des deux empereurs que vous voulez connoître.

HUITIEME CONVERSATION.

EMILIE.

Maman, il y a bien long-temps que vous ne m'avez conté d'hiſtoire.

LA MERE.

Il eſt vrai.

EMILIE.

Si vous voulez avoir la complaiſance de m'en dire une: j'ai été bien raiſonnable.

LA MERE.

Je le veux bien. Tout en nous promenant je vous conterai l'hiſtoire de deux petits meſſieurs ; mais c'eſt à condition que vous me direz ce que vous penſez de leur conduite.

EMILIE.

Oh ! oui, Maman, je vous le promets. Etoient-ils bien aimables, bien ſages ?

LA MERE.

Vous le verrez. Prenons par cette allée. Le chemin eſt beau, & nous ne rencontrerons perſonne qui nous interrompe.

EMILIE.

Eh bien, Maman ?

LA MERE.

Eh bien, ma fille, deux peres de famille, d'une condition médiocre, mais honnête & aiſée, établis en province, avoient chacun un fils. Ces deux jeunes gens très-bien élevés & liés d'amitié à l'exemple de leurs peres, résolurent un jour, chacun de leur côté & ſans ſe communiquer leurs deſſeins, de quitter la maiſon paternelle & d'aller chercher fortune à Paris.

EMILIE.

La maiſon paternelle, c'eſt la maiſon de ſon papa, n'eſt-ce pas, Maman ?

LA MERE.

Oui.

EMILIE.

Comment ! ils vouloient s'en aller sans permission ? Mais cela étoit bien mal ! Et s'en aller tout seuls, tout seuls ? ..... Ils étoient donc fous ? Qu'est-ce qu'ils vouloient devenir ?

LA MERE.

Ils avoient pourtant tous deux une forte raison pour rester chez eux. L'un étoit sourd ; l'autre, sans être tout à fait aveugle, voyoit à peine se conduire. Il eût été à propos de remédier à ces accidens avant que de se mettre en route. Pour vivre dans le monde, on n'a pas trop de ses deux yeux & de ses deux oreilles.

EMILIE.

Oh ! je crois que non. Je parie que ces deux petits messieurs sont de méchans garçons, n'est-ce pas, Maman ?

LA MERE.

Vous jugez bien vîte. Est ce que vous voudriez qu'on décidât de votre conduite & de votre caractere sur une folie qui vous auroit passé un moment par la tête ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Attendez donc que vous sachiez l'histoire de ces deux jeunes gens, pour arrê-

ter votre opinion ; & si elle doit leur être défavorable, vous ferez bien encore de supposer que leur aventure a pu être exagérée.

EMILIE.

Pourquoi cela, Maman ?

LA MERE.

C'est qu'on ne sauroit trop être en garde contre les propos qui peuvent nuire ; & quand il s'agit de condamner les autres, il faut réfléchir long-temps avant d'établir son jugement. Ne désirez-vous pas qu'on en agisse ainsi avec vous ?

EMILIE.

Oui, sûrement, Maman. Eh bien, qu'est-ce qu'ils firent ?

LA MERE.

Quoique leur infirmité, d'abord peu considérable, augmentât tous les jours, elle ne put arrêter leur projet. La jeunesse est ardente, & souffre impatiemment les conseils. Elle ne doute de rien. Son imagination lui répond de ses succès ; & la raison est presque toujours la derniere consultée.

EMILIE.

Est-ce que la raison est comme la conscience ? Est-ce qu'elle parle aussi ?

LA MERE.

Suivre les avis qu'on vous donne, c'est écouter la raison. « Que ferai-je dans la

» maiſon de mon pere ? » diſait le ſourd qui s'appelloit Daucourt.

EMILIE.

Ah ! j'avois bien envie de ſavoir ſon nom, & je ſuis bien aiſe de ne pas le connoître.

LA MERE.

» Puis-je eſpérer un ſort digne de
» moi, diſoit-il ? Je ſuis grand, bien
» fait, j'ai du mérite & de l'eſprit. Ici,
» je vis ignoré ; & ſous le prétexte que
» j'ai l'oreille un peu difficile, on pré-
» tend me borner à une vie obſcure,
» on me reproche ma ſurdité pour me
» refuſer les éclairciſſemens que je de-
» mande ; mais je ſaurai m'en paſſer,
» je ne perdrai plus mon temps à écouter,
» & je vais faire mon chemin par moi-
» même. »

EMILIE.

Il a bonne opinion de lui, monſieur Daucourt. Il ne veut plus perdre ſon temps à écouter !

LA MERE.

Je connois des gens qui ne le diſent pas, mais qui font de même.

EMILIE.

Qui donc, Maman ?

LA MERE.

Cherchez bien... Vous ne dites mot ? Quand on ne profite pas des avis que

l'on reçoit ; c'eſt comme ſi l'on diſoit qu'on ne veut pas perdre ſon temps à écouter. Ne connoiſſez-vous perſonne dans ce cas ?

EMILIE.

Oh ! pardonnez-moi, Maman, j'entends bien ; c'eſt de moi que vous voulez parler.

LA MERE.

Il faut prendre garde, Emilie, de ne pas condamner dans les autres les fautes dont on peut être coupable.

EMILIE.

J'y prendrai garde, Maman.

LA MERE.

Vous venez de tomber là dans la même faute que Daucourt. Il s'étoit perſuadé qu'on ne lui parloit jamais, parce qu'il n'entendoit point ; il ſe moquoit des défauts de ſon camarade, & il ne voyoit pas les ſiens. » Si j'étois aveugle comme » lui, diſoit-il, je ne me plaindrois pas » d'être négligé. Sans yeux, on n'eſt » bon à rien. Il ne fait d'ailleurs que ce » que je lui ai appris, & il ne peut ſe » flatter d'en ſavoir jamais davantage. » Son accident ne peut ſe cacher, & on » peut très-bien ignorer le mien. La » nature m'en a dédommagé par une » pénétration d'eſprit peu commune. Je » parie que la plupart de ceux qui me

» connoissent sont encore à s'apperce-
» voir de ma prétendue surdité. Il y a
» une maniere de prendre part à tout
» sans y rien concevoir. Un sourire, un
» signe de tête, un mot jetté à propos
» suivant l'air & le geste de ceux qui
» parlent, tout cela m'a donné la ré-
» putation d'un homme qui entend très-
» finement. »

EMILIE.

Mais, c'est comme Monsieur Gobe-mouche cela.

LA MERE.

Précisément. » J'ai vu souvent, con-
» tinuoit-il, les gens les plus graves rire
» de mes bons mots; & le seul reproche
» que j'aie eu à faire à mes oreilles, c'est
» de n'avoir pas toujours entendu l'éloge
» qu'on faisoit de moi. »

EMILIE.

Voilà un drôle de corps! Je parie qu'il faisoit bien des *qui proquo*.

LA MERE.

Est-ce que vous savez ce que c'est qu'un *quiproquo*.

EMILIE.

Oui, Maman, c'est un coq-à-l'âne.

LA MERE.

Et qu'est-ce que c'est qu'un coq-à-l'âne?

EMILIE.

Mais c'est de dire une chose qui n'est pas ce qu'on dit.

LA MERE.

Voilà assurément une définition bien claire ! Tâchez un peu de vous expliquer d'une maniere plus précise ; car enfin on parle pour être entendu.

EMILIE.

Mais, Maman ; vous savez bien ce que je veux dire.

LA MERE.

Quand cela seroit, cela ne suffit pas. Voyons, dites-moi ce que c'est qu'un *quiproquo* ou un coq-à-l'âne.

EMILIE.

Mais, tenez, Maman, c'est quand vous dites une chose, & que moi je me suis trompée, j'en ai entendu une autre, & je réponds à ce que j'ai entendu.

LA MERE.

Cela devient un peu plus clair ; mais donnez-moi un exemple de ce que vous venez de dire.

EMILIE.

Maman, si vous disiez, par exemple, en parlant de moi, voilà une petite demoiselle bien raisonnable, & puis il passeroit une autre petite demoiselle qui croiroit que vous parlez d'elle, & qui diroit, madame, vous avez bien de la

bonté, elle feroit un *qui proquo*. N'eſt-ce pas cela, Maman ?

LA MERE.

Oui, cela n'eſt pas mal.

EMILIE.

Maman, j'ai bien envie de ſavoir la fin de l'hiſtoire.

LA MERE.

Tandis que Daucourt s'occupoit de ſes projets, Sainville (c'étoit le nom de l'aveugle) tenoit conſeil de ſon côté. « La » ſurdité de mon voiſin m'afflige, diſoit-» il, il ſera obligé de paſſer ſa vie chez » ſon père. Que faire dans le monde, » quand on n'entend point ? »

EMILIE.

Fort bien ! En voilà encore un qui voit le défaut d'un autre, & je parie qu'il ne voit pas le ſien.

LA MERE.

Cela eſt vrai. » Pour moi, diſoit-il ; » ſi j'ai la vue un peu foible, j'ai en re-» vanche écouté de toutes mes oreilles. » J'ai acquis des connoiſſances & de la » mémoire. Daucourt eſt orgueilleux & » opiniâtre ; je ſuis docile & me ſou-» mets ſans peine aux volontés des au-» tres. Par là j'ai trouvé le ſecret de me » ſervir de leurs yeux. Il voient pour » moi, & me diſpenſent du ſoin de me » gouverner. Avec les ſecours de bons

» guides, je me tirerai toujours d'affaire.
» On peut compter sur l'assistance des
» autres, quand on veut s'y fier. »

Après avoir ainsi tracé leur plan, ils ne tarderent pas à le mettre en exécution. Ils quitterent la maison paternelle, & prirent chacun une route différente; l'aveugle muni d'un guide, & le sourd se reposant sur son mérite.

EMILIE.

Ah! voyons ce qu'ils vont devenir.

LA MERE.

La premiere journée, Sainville accusa son guide d'avoir choisi le chemin le plus long & le plus pénible: mais étant arrivé le soir à la ville, où il devoit prendre place dans un carrosse public, il se reprocha le peu de confiance qu'il avoit dans les hommes, & se sut mauvais gré d'avoir soupçonné son conducteur.

Comme ses occupations pendant la route se réduisoient à monter en carrosse le matin & à en descendre le soir, il employa son temps à réfléchir sur sa position. Le résultat de ses méditations fut que, dans un pays policé, il étoit fort aisé de se passer de ses yeux.

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est qu'un pays policé?

LA MERE.

C'est un pays où chacun vit en tran-

quillité, sans crainte que son voisin lui nuise & trouble l'ordre.

EMILIE.

L'ordre de qui ?

LA MERE.

Le bon ordre. On appelle ainsi la paix & la tranquillité qui résulte de la vigilance & des soins de ceux qui gouvernent.

EMILIE.

Comment ? est-ce que nous sommes gouvernés ?

LA MERE.

Il ne vous souvient déjà plus de ce que nous avons dit la semaine passée sur le roi & sur ses ministres.

EMILIE.

Ah ! oui..... mais il y a quelque chose que je n'entends pas : Maman, dites-moi, je vous prie, quel rapport le roi & ses ministres ont-ils à ce que nous disions tout-à-l'heure ?

LA MERE.

Vous l'allez voir. Que disions-nous l'autre jour qu'étoit le roi ?

EMILIE.

Le pere d'une grande famille.

LA MERE.

Qu'est-ce que fait un pere de famille dans sa maison ?

EMILIE.

Il gouverne tout.

LA MERE.

Et en gouvernant tout, il établit les regles de conduite pour chacun, ce qui fait que l'ordre & la sûreté sont établis dans sa maison.

EMILIE.

C'est donc cela qui s'appelle policé ?

LA MERE.

C'est ce qui s'appelle la police ; & l'on dit, une ville bien ou mal policée. Or, dans chaque ville le roi établit un magistrat qui s'appelle lieutenant de police, chargé du soin de veiller à la sûreté des particuliers, & de punir ceux qui voudroient la troubler, tels que les voleurs, les brigands, les tapageurs, &c.

EMILIE.

J'entends toujours parler de voleurs ; mais je ne sais ce que c'est.

LA MERE.

C'est que vous ne me l'avez pas demandé. Un voleur est un homme qui s'empare, ou par force ou par adresse, de ce qui ne lui appartient pas ; & comme il n'est pas permis d'user du bien des autres comme du sien, chacun est intéressé dans la société à le découvrir ; & lorsqu'il est découvert, il est puni.

EMILIE.

Maman, qu'est-ce que vous disiez de monsieur Sainville ? Je ne m'en souviens plus.

LA MERE.

Je disois qu'il prétendoit qu'on pouvoit très-bien se passer de ses yeux dans un pays bien policé.

EMILIE.

Mais pourquoi cela ?

LA MERE.

» Cela seroit, disoit-il, une peine
» de plus que d'en avoir de bons. Il fau-
» droit en faire usage pour obliger ceux
» qui ont comme moi la vue mauvaise,
» & qui sont en cela bien plus heureux
» qu'on ne pense, puisquils menent une
» vie dégagée de tous soins. »

EMILIE.

Il étoit donc bien paresseux ?

LA MERE.

Avec ces réflexions, il prit un jour le devant à pieds, pour rejoindre le carrosse à l'endroit où l'on devoit dîner. Il s'étoit assuré un guide ; sans souci du côte des accidens, il marchoit gaiement, écoutoit les propos de son conducteur, & s'occupoit de l'avenir agréable qu'il se préparoit. Cependant la fatigue commença à se faire sentir, & le tira de cet état de contentement. Bientôt son guide

fut obligé de lui avouer qu'il n'avoit jamais fait cette route, & qu'il ne savoit au juste où ils étoient. « Mais j'apperçois quelques maisons, ajouta-t-il; » nous sommes plus heureux que nous » ne pouvions l'espérer.... N'en doutez » point, répondit Sainville; c'est l'en» droit où nous voulions nous rendre... » Du moins, reprit l'autre, on nous y » dira le chemin qu'il faudra tenir. »

En arrivant dans le hameau, ils se trouverent détournés de la route de plus de quatre lieues; mais en revanche, ils furent bien reçus par un vieillard, & son accueil consola notre aveugle. Il ne fut plus question que de bien dîner, pour gagner ensuite avant la nuit la ville où le carrosse devoit s'arrêter.

Avant de poursuivre sa route, il fallut s'assurer d'un autre guide. Sainville remercia le sien de ses peines, & même du hasard qui les avoit égarés & conduits chez un si bon hôte. Il craignit de ne pouvoir jamais remplacer un aussi bon conducteur.

Le fils du vieillard prit sa place. Ce jeune homme marqua d'abord à Sainville beaucoup de surprise de son goût pour les voyages. Il lui donna ensuite de très bons conseils sur les précautions qu'il avoit à prendre & sur la prudence

qu'il devoit apporter au choix de ſes guides. Sainville, ennuyé de ſes leçons, regretta un moment ſon premier conducteur qui l'avoit entretenu de choſes plus agréables ; mais ſe faiſant bien vîte à la maniere de ſon nouveau compagnon, il ne tarda pas à être enchanté de ſa morale.

Le chemin néanmoins lui paroiſſoit long. Il marchoit, il eſt vrai, ſans obſtacle; mais accoutumé depuis long-temps à rencontrer des pierres & à ſe heurter, ce changement même le ſurprit. Il en parla à ſon conducteur, qui lui répondit qu'il avoit choiſi, non la route la plus courte, mais la meilleure. « Quand on » eſt aveugle, dit-il, on ne ſauroit aller » trop lentement & trop ſûrement ; les » guides les plus habiles ne peuvent tou» jours vous faire éviter les mauvais pas ; » il s'agit donc de prendre la route la » moins embarraſſée. » Sainville, charmé de ce diſcours, comprit que ſon premier compagnon, avec ſes propos & ſes contes, n'avoit été qu'un étourdi, & qu'il avoit trouvé en celui-ci un ami ſage & ſincere. Il conçut pour lui autant d'eſtime que de reconnoiſſance. Leur entretien les conduiſit à la ville, où ils apprirent que le carroſſe avoit paſſé. Il fallut continuer la route à pied ; & après

avoir marché jusqu'à la nuit, ils furent obligés de s'arrêter dans un village, sans avoir pu rejoindre le carrosse.

Le lendemain, Sainville ne voulant point abuser de la bonté de son guide, en prit un nouveau qui gagna aussi promptement ses bonnes graces. Celui-ci remarqua d'abord la générosité de notre aveugle, & cette remarque augmenta son zele. Il vanta à Sainville la connoissance qu'il avoit des chemins & du pays. Il lui fit, pour le réjouir, la description de tous les endroits où ils passoient; mais il lui apprit aussi l'aventure de plusieurs voyageurs qui avoient été volés sur cette route.

» Il est imprudent à vous, lui dit-il » en finissant, de garder votre bourse; » c'est à celui des deux qui voit clair, à » la porter. Si nous sommes attaqués, » vous êtes sans défense; mais n'ayant » rien sur vous, il ne peut vous arriver » aucun malheur. Quant à moi, il me » reste la ressource de fuir, de sauver » votre argent, & de venir vous reprendre quand le danger sera passé. » Sainville ne put s'empêcher d'admirer cette prévoyance. » Est-il possible, s'écria-t-il, » que mes guides n'aient point songé à » me garantir d'un danger si évident, & » qu'ils m'aient exposé par leur imprudence

» dence à perdre tout ce que j'ai ! Si je
» conſerve ma bourſe, ce n'eſt pas à eux
» que j'en aurai l'obligation. » Il ſe hâta de la mettre en ſûreté entre les mains de ſon ami du jour, & lui confia qu'il avoit encore une lettre de change couſue par précaution dans la doublure de ſa veſte.

Le guide, approuvant ſa prudence, l'avertit bientôt qu'il y avoit devant eux un ruiſſeau aſſez large. » Déshabillons-
» nous, dit-il, nous en ſerons plus lé-
» gers ; je commencerai par paſſer vos
» habits, & je reviendrai enſuite vous
» tranſporter de l'autre côté. » Sainville, touché de reconnoiſſance, ſe déshabilla ſans balancer, & dans le même inſtant il ſe ſenti ſaiſi par le corps & plongé dans une riviere profonde. La frayeur du danger lui ôta l'uſage des ſens ; il ne revint à lui que long-temps après. Il apprit alors qu'il étoit dans une cabane de pêcheurs, auxquels il devoit la vie & tous les ſecours qui la lui avoient conſervée.

Aſſez long-temps malade, il eut le temps de faire des réflexions ſur la méchanceté des gens qui voient clair. Ces réflexions le dégoûterent des voyages ; & après avoir recouvré ſes forces, il ſollicita & obtint de ſon pere le pardon de ſon double aveuglement. Ainſi, de retour dans la maiſon paternelle, il reſta toute ſa vie

persuadé de trois vérités. La premiere, que le choix d'un conducteur est une chose très-difficile, mais en même temps très-essentielle pour un aveugle. La seconde, que quand on ne peut s'en passer, il vaut mieux rester chez soi. La troisieme, que quand on a trouvé un bon guide, il ne faut jamais s'en séparer.

EMILIE.

Est-ce que c'est tout, Maman?

LA MERE.

C'est toute l'histoire de Sainville.

EMILIE.

Et Daucourt?

LA MERE.

Nous en parlerons après. Voyons d'abord ce que vous pensez de celui-ci.

EMILIE.

Je pense qu'il a raison.

LA MERE.

Qui?

EMILIE.

Sainville.

LA MERE.

Et en quoi?

EMILIE.

Mais en ce qu'il dit à la fin, que quand on a trouvé un bon guide, il faut le garder.

LA MERE.

Êtes-vous bien convaincue de cela?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

En ce cas, vous ne donneriez pas votre confiance au premier venu?

EMILIE.

Non, sûrement. Mais je ne serai pas comme Sainville, moi; je n'irai pas voyager toute seule.

LA MERE.

Est-ce que l'on n'a besoin de conseils que pour voyager?

EMILIE.

Mais je ne sais pas.... je crois pourtant... Tenez, Maman, je ne sais pas ce que je veux dire.

LA MERE.

A quoi pensez-vous que servent les conseils?

LA MERE.

Mais à se bien conduire, à ne point faire de fautes, & puis aussi à apprendre ce que l'on ne sait pas.

LA MERE.

Vous voyez donc bien qu'il n'est pas nécessaire de voyager pour avoir besoin de conseils. Tout le monde en a besoin; mais tout le monde n'est pas en état d'en donner aux autres. Il ne faut accorder sa confiance qu'à ceux que l'on connoît bien, & lorsque leur conduite nous

a prouvé qu'ils ne nous en donneront pas de mauvais.

EMILIE.

Oui ; j'entends bien cela. Par exemple, Maman, je dois ne donner ma confiance qu'à vous, parce que je suis sûre que vous ne me tromperez pas, & que vous avez une patience, une patience... Mais à propos, Maman, & monsieur Daucourt, qu'est ce qu'il est devenu?

LA MERE.

Je m'en vais vous le dire. Il voyageoit seul, comme vous savez. Il s'étoit pourvu d'un cheval, avec lequel il se mit en route. La premiere journée se passa fort heureusement. Il arriva le soir dans un bourg, & descendit à l'hôtellerie pour y passer la nuit. En vain lui demanda-t-on ses ordres. Daucourt n'aimoit pas les questions.

EMILIE.

Je le crois bien, car il étoit sourd, il ne les entendoit pas.

LA MERE.

Pour les éviter, il se hâta de signifier qu'il vouloit être tranquille. Ainsi, après avoir soupé, il congédia tout le monde ; & comme il étoit plus que jamais enivré de ses grands projets, il se mit à y rêver, il se coucha tard. Il ne s'apperçut qu'alors du besoin qu'il avoit de ses hardes.

EMILIE.

Et pourquoi faire, dès qu'il alloit ſe coucher ?

LA MERE.

Il avoit au moins beſoin de ſon bonnet de nuit.

EMILIE.

Où étoit-il donc ?

LA MERE.

Dans ſa valiſe. Et comme on lui avoit demandé s'il n'avoit beſoin de rien, & qu'il n'avoit rien répondu, elle étoit reſtée ſur le dos de ſon cheval.

EMILIE.

Ah, c'eſt bien fait! Et comment fit-il ?

LA MERE.

Toute la maiſon étoit endormie, il fallut qu'il deſcendit lui-même, pour tirer de ſa valiſe ce qui lui étoit néceſſaire. Le bruit qu'il fit éveilla les valets. Ne recevant point de réponſe à leurs queſtions, ils crurent avoir à faire à un voleur, & agirent en conſéquence. Daucourt meurtri de coups, démêla, non ſans beaucoup de difficulté, les cauſes d'un traitement ſi étrange.

EMILIE.

Comment! ils le battirent ?

LA MERE.

Oui, ſans doute. Les valets le virent détacher la nuit la valiſe qui appartenoit

à un étranger logé chez eux ; ils le prirent pour un voleur, ils le battirent.

EMILIE.

Et quand ils le reconnurent, ils furent sûrement bien fâchés ?

LA MERE.

Oui ! mais l'homme étoit battu, & l'on se moquoit de lui.

EMILIE.

Et qu'est-ce que fit Daucourt ?

LA MERE.

Le lendemain il se mit en route d'assez mauvaise humeur, sans juger cependant moins favorablement de sa sagacité & de sa prudence.

EMILIE.

Ah ! je parie qu'il lui arrive encore quelque malheur. Ce sera bien fait, n'est-ce pas, Maman, puisqu'il ne se corrige pas ?

LA MERE.

Le hasard ne le servoit pas mal pendant quelques jours. Il ne fit que très-peu d'étourderies. Il questionnoit beaucoup, devinoit assez juste, & ses succès lui persuaderent plus d'une fois qu'il entendoit comme un autre. Mais ce bonheur dura peu. Le quatrieme jour de son voyage, les habitans des hameaux écartés l'avertirent qu'il s'étoit égaré, & lui conseillerent de regagner promptement

le grand chemin, pour se soustraire aux brigands dont leur canton étoit rempli. Daucourt prit, à son ordinaire, cet avis pour un compliment; & s'applaudissant de son talent de deviner, il continua sa route avec plus de confiance que jamais.

EMILIE.

Oh, le drôle de corps, qui prend un avis pour un compliment! ... Maman, je suis lasse. Voulez-vous que nous nous asséyons?

LA MERE.

Volontiers. Bientôt il se vit attaqué. Il n'est point de sourd qui n'entende le langage des voleurs ....

EMILIE.

Comment est-ce qu'ils parlent donc?

LA MERE.

Ils ne parlent pas beaucoup; ils fouillent dans les poches sans cérémonie. Daucourt fut dépouillé. Cette aventure l'affligea. Il reprit pourtant courage, & se reposant sur son mérite, il se persuada qu'une fois arrivé à Paris, il ne pourroit manquer sa fortune. « Ces malheureux, disoit-il, reculent mes espérances. A pied, je ne saurois faire la même diligence; mais enfin il ne s'agit que de gagner Paris. On y connoît le prix des talens, & cela doit me suffire. » En se consolant ainsi, il

arriva dans une petite ville, où il résolut de passer la nuit. Son premier soin fut de s'adresser à un usurier.

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est qu'un usurier ?

LA MERE.

C'est un homme qui prête de l'argent à ceux qui en ont besoin, à condition qu'on lui rendra le double de ce qu'il a prêté.

EMILIE.

Est-ce qu'il y a des gens comme ça ? Ils sont donc bien riches ?

LA MERE.

Ils le deviennent par ce moyen à peu près comme les voleurs quand ils ont fait une forte capture.

EMILIE.

Oui ; mais s'ils sont pris, les voleurs sont punis parce qu'il n'est pas permis de voler. Vous m'avez dit cela, Maman !

LA MERE.

L'usure n'est pas plus permise que le vol. Mais laissons cela, & pour aujourd'hui contentez-vous de savoir que Daucourt fit à cet usurier un récit touchant de son aventure, & qu'il lui proposa de lui avancer de l'argent à compte de la fortune qu'il espéroit de faire à Paris.

L'uſurier s'apperçut encore plus vîte de la ſurdité de Daucourt & de ſa ſottiſe, que de ſon beſoin d'argent. Il n'en étoit pas à ſon coup d'eſſai. Il lui fit faire par écrit une reconnoiſſance de l'argent qu'il alloit lui prêter. Il emporta le billet, & promit de lui donner dans peu de ſes nouvelles. En effet, Daucourt ſe vit arrêté une heure après & conduit en priſon. Sa ſurpriſe fut égale à ſon courroux; & s'il n'apprit point le ſujet de ſon infortune, ce ne fut pas faute de queſtions mais faute d'entendre les réponſes. Il ſut enfin, par un interrogatoire en forme, qu'il étoit condamné à payer ſur ſon billet cinquante piſtoles qu'il n'avoit pas touchées. On lui apprit par la même occaſion, qu'il étoit ſourd; mais il ne voulut jamais convenir ni de ſa dette, ni de ſa ſurdité. Livré à ſes réflexions dans une priſon aſſez déſagréable; il commença à ſe plaindre de ſa deſtinée, & s'occupa principalement des règlemens qu'il conviendroit de faire pour garantir les voyageurs de la brutalité des vents, de l'attaque des voleurs & de la friponnerie des uſuriers; trois eſpeces d'hommes auxquels il attribuoit tous les malheurs du monde.

Cependant il ſe familiariſa inſenſiblement avec l'idée qu'il pouvoit bien être

un peu sourd. De nouvelles réflexions (on a tout le loisir d'en faire dans la prison) vinrent à l'appui du premier soupçon. Daucourt ne put se dissimuler que, s'il eût voulu se croire sourd & en convenir; il auroit évité presque tous les malheurs qui lui étoient arrivés. Il pensa encore que les jeunes gens, pour savoir si leurs projets étoient bons ou mauvais, ne faisoient pas mal de s'adresser à ceux que l'expérience a mis en état d'en juger. Il se condamna sur-tout d'avoir entrepris de jouer un rôle, sans consulter un pere dont il avoit reçu tant de marques de bonté. Il se détermina enfin à lui apprendre ses malheurs & ses fautes. Ce pere étoit indulgent. Il suffisoit que son fils fût malheureux & repentant, pour lui faire oublier ses écarts. Il pardonna. Daucourt eut la permission de revenir auprès de lui, où il mene actuellement une vie tranquille, bien convaincu qu'il faut avoir des oreilles pour entendre, & qu'on a besoin de conseils, quand on veut réussir dans un monde qu'on ne connoît point.

E M I L I E.

Il lui a fallu bien des choses pour apprendre qu'il étoit sourd.

L A M E R E.

A quoi croyez-vous qu'on doive at-

tribuer les malheurs qui lui sont arrivés ?

EMILIE.

Je crois, Maman, que c'est qu'il avoit trop bonne opinion de lui.... Mais je pense à une chose : être entêté, n'est-ce pas comme si l'on étoit sourd ?

LA MERE.

Précisément. Quand vous êtes entêtée, vous ne suivez que votre idée, & vous croyez savoir d'avance tout ce qu'on va vous dire. Vous vous croyez plus sage & plus habile que ceux qui vous parlent.

EMILIE.

Cela est vrai. Et puis, quand je vois que j'ai-tort, je ne veux pas en convenir. Oh! je veux me corriger ; il ne sera pas dit que je ressemblerai à monsieur Daucourt.

LA MERE.

Emilie, si vous êtes reposée, nous nous en retournerons.

EMILIE.

Comme il vous plaira, Maman...... Maman, je crois que j'aime mieux monsieur Daucourt que Monsieur Sainville.

LA MERE.

Et pourquoi ?

EMILIE.

Il est plus drôle, & puis.... Cependant ils ont tort tous deux ..... Je ne sais pas, mais je l'aime mieux.

LA MERE.

Ne seroit-ce pas parce qu'il vous ressemble un peu ?

EMILIE.

Peut-être bien..... Mais il s'est corrigé, & je me corrigerai aussi..... Maman, nous avons assez causé; si vous permettez, je vais courrir un peu.

LA MERE.

Je le veux bien; mais courez dans cette allée, & ne me perdez pas de vue.

NEUVIEME CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN !

LA MERE.

Que voulez-vous, Emilie ?

EMILIE.

Ah !..... vous écrivez..... j'en suis fâchée.

LA MERE.

Pourquoi ?

EMILIE.

Mais à qui écrivez-vous donc ?

LA MERE.

C'est à quelqu'un à qui j'ai à faire, & que vous ne connoissez pas.

EMILIE.

Et qu'eſt-ce que vous lui mandez ?

LA MERE.

Qu'eſt-ce que cela vous fait ?

EMILIE.

Rien, mais c'eſt pour le ſavoir.

LA MERE.

Vous voyez bien que votre curioſité eſt indiſcrete & ſans objet.

EMILIE.

Comment donc, Maman ?

LA MERE.

Ecoutez-moi ! Lorſque vous me parlez tout bas des choſes qui vous intéreſſent, ſi une de vos petites amies, de vos compagnes, venoit vous interrompre & vous demander ce que nous diſons, qu'eſt-ce que vous diriez ?

EMILIE.

Je dirois qu'elle eſt bien curieuſe, & que cela ne la regarde pas.

LA MERE.

Vous croyez donc qu'elle commettroit une faute contre la politeſſe & la diſcrétion ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Eh bien ! vous venez de commettre la même faute avec moi, & bien plus grande encore, car vous me devez plus

d'égards que votre petite amie ne vous en doit.

EMILIE.

Mais vous ne causiez pas tout bas, Maman, vous écriviez.

LA MERE.

L'écriture est la conversation des absens. C'est le seul moyen que l'on ait de leur communiquer ses idées ; l'on confie alors ses secrets au papier : voilà pourquoi tout ce qui est écrit est sacré. On ne doit pas plus se permettre de lire les papiers que l'on trouve sous sa main, quand ils ne nous sont pas adressés, que d'écouter deux personnes qui parlent bas.

EMILIE.

C'est donc bien mal d'écouter ? Je ne le savais pas.

LA MERE.

Vous devez le concevoir, puisque vous trouveriez mauvais que vos compagnes vous écoutassent quand vous me parlez.

EMILIE.

Oui, & il faut faire pour les autres comme nous voulons qu'ils fassent pour nous. Je sais bien cela.

LA MERE.

Souvenez vous donc que ce seroit manquer à l'honnêteté, à la probité, à

toutes les loix de l'honneur & de la société, que de lire un papier adressé à un autre, & d'écouter ce que l'on dit avec dessein de n'être pas entendu.

EMILIE.

Tous les jours j'apprends quelque chose de nouveau.

LA MERE.

Mais ce n'est pas pour savoir à qui j'écris que vous êtes venue ?

EMILIE.

Mon dieu non ; je suis bien fâchée d'avoir fait cette sotte demande. Je vous promets, Maman, que je ne serai plus curieuse de ce qui ne me regarde pas. Mais je crois que ce que j'ai à dire nous fera causer bien long-temps, bien long-temps ; & si votre lettre est pressée, Maman ....

LA MERE.

Elle ne l'est pas. Attendez-moi ici ; je vais revenir.

EMILIE.

Vous allez donc serrer vos papiers, Maman ? Mais vous ne serez pas long-temps ?

LA MERE.

Non.

EMILIE.

C'est bon ; je vais rêver pendant ce temps-là à tout ce que j'ai à dire ....

LA MERE.

Allons, prenons notre ouvrage, & voyons ce qui nous occupe.

EMILIE.

Maman, c'est que j'ai toutes mes idées barbouillées; ma tête est sans-dessus-dessous.

LA MERE.

Eh bien, il faut tâcher d'y mettre l'ordre. Voyons.

EMILIE.

Par exemple, vous m'avez dit, Maman, qu'il falloit que j'eusse une confiance entiere en vous.

LA MERE.

Je ne vous ai jamais dit cela.

EMILIE.

Comment?

LA MERE.

Je vous ai prouvé par votre expérience que vous vous étiez toujours bien trouvée d'avoir une confiance entiere en moi. Je vous ai montré plus d'une fois, & toujours par votre expérience, que vous vous étiez nui à vous-même, lorsque vous vous étiez cachée de moi. Mais je vous ai laissé libre de juger de ce qui étoit le plus avantageux pour vous, ou de la réserve, ou d'une confiance entiere, & vous avez eu le bon esprit de sentir que vous me la deviez; mais je ne vous

ai jamais dit, il faut me la donner.

EMILIE.

Mais c'eſt la même choſe.

LA MERE.

Point du tout; car le jour que vous ne vous trouverez pas bien d'avoir en moi une entiere confiance, il ne tiendra qu'à vous de me la retirer; au lieu que ſi je vous avois dit, il faut me donner votre confiance, ce ſeroit un ordre, & vous ne ſeriez pas maîtreſſe de me la retirer.

EMILIE.

Cela eſt vrai.

LA MERE.

Obſervez en paſſant par ce petit exemple, qu'il eſt très important de bien ſavoir la ſignification des termes dont on ſe ſert & qu'on emploie dans la converſation; ſans quoi il arrivera que vous direz une choſe, & que j'en comprendrai une autre.

EMILIE.

Je parie que voilà ce qui brouille mes idées?

LA MERE.

Cela pourroit bien être: mais ce n'eſt pas ma faute; car je vous ai aſſez recommandé de ne laiſſer paſſer aucun mot ſans me demander ce qu'il ſignifie.

EMILIE.

Cela est vrai ; mais c'est que je les sais tous à peu près ...

LA MERE.

Voilà encore une expression qui n'est pas exacte. Vous voulez dire que vous comprenez à peu près la signification de tous les mots, & ce n'est pas cela que vous dites, car on peut savoir un mot, un terme, sans comprendre toute l'étendue de sa signification. Mais laissons cela. Vous dites donc ? ...

EMILIE.

Je voulois dire d'abord, Maman, que j'ai une confiance entiere en vous, que je vous dis tout, mais tout, tout ; & j'ai remarqué ....

LA MERE.

Eh bien ? ..... Qu'avez-vous remarqué ?

EMILIE.

J'ai remarqué quelque chose.

LA MERE.

C'est ?

EMILIE.

Je n'ose pas dire.

LA MERE.

Vous n'avez donc pas une confiance entiere en moi ?

EMILIE.

Mais pardonnez-moi ; mais c'est que

... Allons, je m'en vais le dire.

LA MERE.

Ce que vous avez à me dire eſt donc bien humiliant, bien honteux ?

EMILIE.

Oh non, Maman, du tout !

LA MERE.

Il n'y a pourtant que ces ſortes d'aveux qui puiſſent coûter à faire.

EMILIE.

Ah ! Maman, ne penſez pas cela, je m'en vais le dire bien vîte ; c'eſt que j'ai remarqué que vous ne me diſiez pas tout.

LA MERE.

Et qu'eſt-ce que je ne vous ai pas dit ?

EMILIE.

Mais je ne ſais pas ...

LA MERE.

Mais encore, avez-vous eu occaſion de remarquer que je vous aie rien caché de ce qui vous intéreſſe ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

C'eſt donc ſur les choſes qui ne vous regardent pas, que je vous ai fait des myſteres ?

EMILIE.

Oui, Maman ; c'eſt quand vous parlez tout bas avec des perſonnes de vos amis,

quand vous recevez des lettres, & puis d'autres choses comme cela.

LA MERE.

Et vous croyez donc que je manque de confiance en vous ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Ah ! il faut vous rassurer & vous montrer que j'ai toute celle que votre âge peut permettre. Qu'est-ce que c'est que la confiance ? car il faut toujours convenir de nos termes, pour être sûres que nous nous entendons. Répondez-moi.

EMILIE.

C'est de tout dire à quelqu'un, de n'avoir rien de caché pour lui.

LA MERE.

Et qu'est-ce qui détermine en vous cette confiance pour une personnne plutôt que pour une autre ?

EMILIE.

Je n'entends pas, ou pour mieux dire, je ne comprends pas.

LA MERE.

Qu'est-ce qui vous donne de la confiance en moi, par exemple ? qu'est-ce qui fait que vous me dites tout ce que vous pensez & tout ce que vous faites ?

EMILIE.

C'est que je vous aime, Maman.

LA MERE.

Cela ne suffit pas, ma fille. Vous aimez vos freres, vous aimez vos petites compagnes, & vous ne leur dites pas tout ce que vous pensez, & vous avez raison. Voyez pourquoi vous avez plus de confiance en moi qu'en eux.

EMILIE.

C'est que vous ne m'avez jamais trompée, Maman, & que je suis bien sûre que vous ne direz à personne ce que je vous dis.

LA MERE.

Vous croyez donc le secret & la discrétion indispensables pour inspirer la confiance?

EMILIE.

Très-sûrement, Maman.

LA MERE.

Si j'allois confier aux autres tout ce que vous me dites, je perdrois votre confiance, vous n'en auriez plus en moi.

EMILIE.

Je crois que je n'en pourois plus avoir.

LA MERE.

Eh bien, vous devez donc trouver tout simple que je ne vous parle pas des affaires des autres, puisque je ne leur parle pas des vôtres.

EMILIE.

Mais c'est que je voudrois bien savoir tout.

LA MERE.

Pourquoi faire ? Il faut être si réservée pour ce qui ne nous regarde pas, si *dis*crete pour ne pas parler des affaires d'autrui, de peur de nuire sans le savoir en nous en mêlant sans nécessité, qu'il est bien plus heureux de n'en rien savoir.

EMILIE.

Mais c'est que cela amuse.

LA MERE.

Cela amuse les gens désœuvrés, comme les enfans & les ignorans. Il n'y a guère que ceux-là qui soient curieux ; ils sont bavards, redisans & dangereux.

EMILIE.

Et pense-t-on d'eux comme cela dans le monde

LA MERE.

Oui ; on les craint, on les fuit.

EMILIE.

Il faut encore que je me souvienne de cela. Mais, Maman, vous, vos affaires, pourquoi ne me les dites-vous pas ?

EMILIE.

Parce que vous n'êtes point en âge de les entendre & de les connoître, parce que votre âge est celui de la légèreté, de l'indiscrétion, & qu'il faut que vous ayez

mérité ma confiance, comme j'ai mérité la vôtre, pour que je vous la donne.

EMILIE.

Ah! Maman, je vous promets que je ne dirai rien de ce que vous me direz.

LA MERE.

Pour que je pusse m'y fier, il faut d'abord cesser d'être curieuse, & puis j'essayerai votre discrétion par des secrets proportionnés à vos connoissances. A mesure que vous en acquerrez, je vous dirai tout ce qui pourra vous être utile de savoir, mais jamais ce qui concerne les affaires des autres.

EMILIE.

Et moi, Maman, dois-je vous dire les affaires des autres?

LA MERE.

Comme personne n'ira vous choisir à votre âge pour vous rien confier, vous pouvez tout me dire sans manquer à la prudence, & ce n'est qu'en me disant tout, que vous apprendrez ce qu'il faut dire & ce qu'il faut taire aux autres.

EMILIE.

Mais si l'on me prioit de ne pas vous dire quelque chose, comment faire?

LA MERE.

Il faut ne pas recevoir de confidences jusqu'à ce que vous soyez en âge de discerner celles qui doivent être sacrées

d'avec celles qu'il convient de me dire.

EMILIE.

Mais est-ce que je peux empêcher de parler?

LA MERE.

Vous pouvez prévenir la confidence, & dire, si l'on vous demande le secret, je vous avertis qu'il ne faut pas me le dire, si vous ne voulez pas que Maman le sache, parce que je ne lui cache rien.

EMILIE.

On dira que je suis une indiscrete.

LA MERE.

Au contraire, vous n'aurez pas promis le secret, & vous n'aurez pas voulu l'entendre. On dira que vous êtes prudente & vraie.

EMILIE.

C'est joli d'être prudente & vraie, n'est-ce pas, Maman?

LA MERE.

Oui, ce sont deux belles qualités. Mais je voudrois savoir pourquoi vous aviez tant de peine à me dire que je n'avois pas confiance en vous.

EMILIE.

Maman, je ne sais pas; je craignois que cela ne fût pas bien de vous dire cela.

LA

LA MERE.

Et quand cela aurait été mal, eſt-ce que je ne vous juge pas toujours par votre intention ?

EMILIE.

Cela eſt vrai, Maman.

LA MERE.

Vous voyez donc bien que c'eſt une fauſſe honte, & une fauſſe honte a toutes ſortes d'inconvéniens.

EMILIE.

Leſquels donc ?

LA MERE.

Que vous feriez reſtée dans l'idée que j'exigeois de vous une confiance que je ne vous accordois pas

EMILIE.

Oui, & puiſque je n'aurois pas appris quelque choſe ſur la curioſité & ſur la diſcrétion que je ſuis bien aiſe de ſavoir. Mais, Maman, ſi vous vouliez pourtant me dire un ſecret d'affaire, je vous aſſure que je le garderai bien.

LA MERE.

Un ſecret d'affaire ? Et vous êtes fort en état de comprendre ce que je pourrois vous dire, n'eſt-ce pas ?

EMILIE.

Mais je crois qu'oui.

LA MERE.

Allons, voyons.

EMILIE.

Faut-il garder le secret ?

LA MERE.

Non pas absolument, mais comme il n'est ni poli, ni prudent d'entretenir les autres de ses affaires, il est inutile d'en parler.

EMILIE.

Oh ! je vous promets, Maman, que je n'en parlerai pas. Est-ce ce que vous disiez hier au soir avec mon Papa, quand vous m'avez dit de vous laisser causer tranquillement ?

LA MERE.

Oui, vous ne m'interromprez pas.

EMILIE.

Non, Maman, je vous le promets.

LA MERE.

Votre Papa, l'année derniere, a fait afficher sa ferme dont le bail étoit à renouveller. Il s'est présenté plusieurs Fermiers ; mais comme il a fallu faire des informations pour savoir s'ils étoient solvables, cela a donné au Fermier, dont le bail finissoit, le temps de faire des réflexions. Entendez-vous bien ?

EMILIE.

Je ne comprends pas tous ces mots là ; mais je n'ai pas osé vous interrompre. Qu'est-ce que c'est qu'un Fermier, & puis sol..... sol ?.... Comment avez-vous dit Maman ?

LA MERE.

J'ai dit, mon Enfant, toutes choses qu'il vous est impossible de comprendre ; mais ce que vous êtes fort en état de juger vous-même, parce que vous le voyez tous les jours, c'est qu'une mere seroit très-aise de donner sa confiance entiere à son enfant, & qu'elle n'attend pour cela que le temps.

EMILIE.

Comment le temps ?

LA MERE.

Oui, que le temps, que l'âge, que les instructions ayent mis son enfant en état de comprendre les différentes choses qu'elle voudroit lui confier. Elle attend que la prudence & la réflexion lui fassent juger de l'importance de ce qu'on lui confie. Enfin, elle voudroit la voir promptement formée ; mais il faut le temps à tout, & c'est pour en hâter le moment autant qu'il est possible, que je vous engage à profiter des leçons qu'on vous donne. C'est pour cela que nous causons ensemble. Eh bien, que concluez-vous de tout ce que je viens de vous dire ?

EMILIE.

Je conclus, Maman, que lorsque vous me cachez quelque chose, c'est qu'il ne faut pas me le dire, & je n'aurai plus de curiosité pour savoir ce qui ne me re-

garde pas. Voilà ce que je conclus ; & puis encore, que je vais m'appliquer tant que je pourrai, & que je profiterai des avis que vous voulez bien me donner.

LA MERE.

Vous ne croirez donc plus qu'on manque de confiance en vous.

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Cette défiance est affligeante pour les autres, & c'est un vilain défaut que la défiance ; mais il y a bien autre chose qu'il faut que vous ayez le courage de vous dire, parce que cela est vrai, & qu'il faut toujours se dire la vérité.

EMILIE.

Quoi donc, Maman ?

LA MERE.

C'est que vous n'avez encore aucune des qualités nécessaires pour que l'on ait confiance en vous ; ainsi vous n'êtes point en droit d'en exiger, ni de vous plaindre de ce que l'on en manque.

EMILIE.

Et pourquoi donc, Maman ; qu'est-ce qu'il faut faire pour les avoir.

LA MERE.

Il faut être plus grande que vous n'êtes & cela ne dépend pas de vous. Vous avez les agrémens & les inconvéniens de

votre âge. Il faut en grandiſſant, en prenant des années, perdre tous vos petits défauts & acquérir des vertus ſolides; alors vous aurez droit à l'amitié & à la confiance.

EMILIE.

Oui; alors vous en aurez en moi, n'eſt-ce pas Maman?

LA MERE.

Si vous ſavez m'en inſpirer; car la confiance eſt libre & ne peut s'exiger. Vous êtes convenue que je ne vous avois jamais dit d'en avoir en moi.

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Qu'eſt-ce qui vous en a donné?

EMILIE.

Mais c'eſt que j'ai vu que je ferois bien.

LA MERE.

Et comment avez-vous vu cela?

EMILIE.

Maman, j'ai eu l'honneur de vous le dire.

LA MERE.

Oui, mais nous avons beſoin de répéter ſouvent les même choſes?

EMILIE.

C'eſt que j'ai vu que vous me diſiez toujours vrai, que vous ne répétiez jamais ce que je vous avois dit, & puis vous m'annoncez toujours d'avance ce qui m'arrivera.

LA MERE.

La prévoyance, la vérité & le secret sont donc des vertus nécessaires pour inspirer la confiance ?

EMILIE.

Je crois qu'oui.

LA MERE.

Croyez vous les avoir ?

EMILIE.

Oh non ; pas encore ; mais je veux les avoir absolument.

LA MERE.

J'aime à vous voir cette émulation.

EMILIE.

Maman, quand je les aurai, vous aurez confiance en moi, vous me l'avez dit n'est-ce pas ?

LA MERE.

Oui, je vous le promets. Est-ce là tout ce qui barbouilloit vos idées ?

EMILIE.

Oh ! Maman, il y a bien autre chose ; mais c'est bien difficile à dire cela, je ne sais par où m'y prendre.

LA MERE.

Essayez toujours.

EMILIE.

Maman, vous m'avez dit que si je restois ignorante, on n'auroit pas bonne opinion de moi.

LA MERE.

Cela est vrai.

EMILIE.

Voilà pourquoi je me suis dépêchée bien vîte, bien vîte, d'apprendre à lire & à écrire.

LA MERE.

Ah, vous ne vous êtes pas dépêché, si vîte, si vîte.

EMILIE.

Mais un peu vîte, & puis je me dépêche à présent d'apprendre l'Histoire-Sainte, la Géographie, enfin tout.

LA MERE.

Oui, vous en avez eu trois leçons... Eh bien, vous ne dites plus mot ?

EMILIE.

Eh bien, Maman, c'est que je suis toute étonnée !

LA MERE.

Et de quoi ?

EMILIE.

Mais, Maman, vous avez toujours la bonté de m'encourager, & à présent il semble que vous ne soyez pas contente.

LA MERE.

Pardonnez-moi ; mais vous commenciez à faire un si grand étalage de la vîtesse que vous avez mise à apprendre fort peu de chose, que j'ai voulu vous ramener à apprécier au juste votre mérite.

EMILIE.

Mais enfin, Maman, je sais bien lire & bien écrire.

tenoit comme cela en l'air par les cheveux, cela me feroit bien mal. Tenez, Maman, je me ſuis imaginée bien cela; car je me ſuis tirée les cheveux pour voir comme cela me feroit, & puis tout de ſuite j'ai été dans le jardin, j'ai poſé le papillon ſur une roſe; heureuſement, je ne lui avois pas fait mal, car il s'eſt envolé tout de ſuite, & je ſuis revenue bien contente de lui avoir fait plaiſir.

LA MERE.

Venez, que je vous embraſſe, Emilie, vous ne ſauriez croire le plaiſir que vous me faites! Exercez-vous toujours à faire du bien, & à vous trouver heureuſe de celui que vous faites. C'eſt un moyen sûr de l'être toujours, & un moyen qu'il ne dépendra de perſonne de vous ôter. Je parie que vous étiez plus contente que vous ne l'êtes au milieu de tous vos amuſemens ordinaires?

EMILIE.

Oh! cela eſt vrai, Maman; tenez, je me ſentois ſi aiſe, ſi aiſe ..... il me ſembloit que j'étois plus grande! Pourquoi donc?

LA MERE.

C'eſt que quand vous faites du bien, vous vous élevez au-deſſus de votre âge.

EMILIE.

Comment cela, Maman?

LA MERE.

C'est qu'à votre âge, on n'a pas souvent le pouvoir d'en faire, mais revenons à ce que vous vouliez me dire.

EMILIE.

Bon ! je ne sais plus ce que c'est à présent. Qu'est-ce que je disois donc, Maman ?

LA MERE.

Vous me parliez de la peine que vous avez eue à apprendre à lire & que vous avez à apprendre à écrire.

EMILIE.

Oui, mais je voulois dire autre chose. . . . . Est-ce que je n'ai dit que cela ?

LA MERE.

Il me semble que non. Vous avez commencé cependant comme si vous vouliez que je vous expliquasse pourquoi ces premieres sciences, qui sont les élémens de toutes les autres, étoient si nécessaires à savoir.

EMILIE.

Oh, non ! . . . . . . oui . . . . . je me souviens . . . . . voici ce que je n'entends pas. Vous m'avez toujours assurée, Maman, qu'on auroit mauvaise opinion de moi, si je ne savois rien ; & hier, vous savez bien, cette grande compagnie qui est venue, ces Messieurs, ces Dames. . . . .

LA MERE.

Eh bien ?

EMILIE.

Ils se sont moqués de cette Dame. .... J'ai oublié son nom..... Cette Dame, dont ils parloient toujours, qui est si savante, comment s'appelle-t-elle donc ?

LA MERE.

Son nom n'y fait rien. Mais qu'est-ce qu'ils en disoient ?

EMILIE.

Oh ! j'ai bien vu qu'ils se moquoient d'elle, & vous l'avez bien vu aussi, Maman, j'en suis sûre ; car vous avez ri & vous avez fait des signes à Papa. Pourquoi lui faisiez-vous des signes ?

LA MERE.

C'étoit pour le prier de changer de conversation, parce que je n'aime point à entendre donner des ridicules à personne chez moi...

EMILIE.

Monsieur le Comte disoit qu'il ne lui manquoit qu'un chapeau de Docteur, je crois, & qu'on ne pouvoit pas dire un mot, qu'elle ne répondit en grec ou en latin. Et puis ce gros Monsieur qui avoit un habit vert & une si belle veste, il a dit, qu'elle parle toujours de sa science, pendant qu'elle ne sait pas seulement le prix d'un poulet ; & puis qu'elle feroit mieux d'apprendre à parler à sa fille qui ne sait pas lire.

LA MERE.

Eh bien ; qu'eſt-ce que vous en dites ?

EMILIE.

Mais voilà ce qui brouille ma tête. Pourquoi ſe moquer de ſa ſcience, dès qu'il eſt honteux de ne rien ſavoir ?

LA MERE.

Nous allons voir, c'eſt une choſe à examiner. Je me rappelle qu'il y a une de vos compagnes dont la ſociété ne vous plaît pas beaucoup, c'eſt Mademoiſelle Sophie, je crois.

EMILIE.

Ah ! cela eſt vrai, elle m'ennuie.

LA MERE.

Et pourquoi ?

EMILIE.

Vous le ſavez bien, j'ai eu l'honneur de vous le dire.

LA MERE.

Dites-le moi encore, je ne m'en ſouviens pas bien.

EMILIE.

Mais c'eſt qu'elle parle toujours d'elle ; de ce qu'elle a appris, de ce qu'elle a dit, & quand on veut jouer ou parler d'autre choſe, elle ne veut pas, elle prend de l'humeur, & elle ſe donne toujours pour exemple.

LA MERE.

Et vous ne trouvez pas cela bien ?

EMILIE.

Je ne sais pas si cela est bien ou mal; mais cela m'ennuie.

LA MERE.

N'est-ce pas que vous voudriez faire comme elle, & qu'elle ne vous en laisse pas le temps?

EMILIE.

Oh non, ma chere Maman!

LA MERE.

Vous avez raison: car cela est fort ridicule. Eh bien, vous ne devez plus être étonnée qu'on blâme cette Dame de parler toujours de sa science, puisque vous trouvez le même ridicule insupportable dans vos compagnes.

EMILIE.

Mais cependant il faut bien montrer aux autres ce que l'on sait, sans quoi on passe pour une ignorante.

LA MERE.

Point du tout! cela s'arrange tout autrement, vous allez en convenir. Quand vous brodez, quand vous faites de la tapisserie, quand vous lisez, avez-vous besoin d'aller dire, Madame, je sais lire, je sais broder, je sais faire de la tapisserie? On sait pourtant que vous n'ignorez pas ces différentes choses.

EMILIE.

Je le crois bien, Maman; on me les voit faire.

LA MERE.

Eh bien ! à la manière dont on écoute les différentes conversations, à la manière dont on répond lorsqu'on nous adresse la parole, on juge très-aisément qu'une personne est instruite, ou qu'elle est ignorante. N'est-il pas vrai que si on vous parloit de l'histoire de France ou de l'histoire Romaine, vous ne sauriez pas répondre, parce que vous ne sauriez seulement pas de quoi l'on veut parler ?

EMILIE.

Cela est sûr.

LA MERE.

Et si l'on parloit devant vous de quelques points de Religion contenus dans votre Catéchisme, vous seriez tout d'un coup au fait de ce que l'on dit, & vous pourriez même répondre à propos. Vous voyez donc bien qu'on peut apprécier les connoissances que vous avez acquises sans que vous vous donniez la peine de dire, je sais ceci, j'ignore cela.

EMILIE.

Ah, ah, mais vraiment oui, cela est vrai !

LA MERE.

Vous devez sentir par la même raison que c'est une affectation ridicule d'aller se vanter de ce que l'on sait.

EMILIE.

Oui, je sens cela. Mais si on ne parle

pas devant moi des choses que je sais, on croira que je suis ignorante.

LA MERE.

C'est une des raisons qui doit vous engager à apprendre promptement ce que vous ne savez pas, pour être au fait de tout ce qu'on dit. Mais il y a encore une raison, qui rend ridicule cette affectation de se vanter de sa science.

EMILIE.

Laquelle, Maman?

LA MERE.

Pourquoi apprenez-vous à travailler en broderie, en tapisserie, &c.

EMILIE.

Mais c'est pour savoir m'occuper, je crois, & puis pour faire des ouvrages utiles pour moi.

LA MERE.

Pourquoi apprenez-vous à coudre, à raccommoder vos mouchoirs, vos nippes, à faire vos ajustemens?

EMILIE.

Maman, vous m'avez dit que c'étoit pour m'apprendre à me passer des autres.

LA MERE.

C'est donc pour vous même que vous apprenez à travailler, ce n'est pas pour les autres?

EMILIE.

Non sûrement, c'est pour moi, c'est

pour mon avantage ; vous me l'avez dit, Maman, je m'en ſouviens bien.

LA MERE.

Eh bien, mon Enfant ! c'eſt auſſi pour ſoi, pour ſavoir s'occuper ſeule, & pour apprendre à ſe paſſer des autres, qu'il faut avoir des talens & cultiver les ſciences.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que des talens & cultiver les ſciences ?

LA MERE.

La Muſique, le deſſin, la danſe, la peinture, &c. voilà ce qu'on appelle des talens.

EMILIE.

Quoi, il faut ſavoir tout cela ?

LA MERE.

Non, ſur-tout ſi vous n'y avez pas de diſpoſition naturelle ; mais il faut les connoître & apprendre à fond celui de ces talens pour lequel vous vous ſentirez le plus de goût.

EMILIE.

Oh ! je crois que ce ſera le deſſin. Et cultiver les ſciences, qu'eſt-ce que c'eſt ?

LA MERE.

C'eſt ce que vous appellez être ſavante, c'eſt ſavoir l'hiſtoire & la lire ſouvent, c'eſt acquérir des connoiſſances en tout genre.

EMILIE.

Mais on n'a donc jamais le temps de jouer ?

LA MERE.

Quand vous appreniez à lire, vous ne pouviez pas concevoir que la lecture vous serviroit un jour d'amusement ?

EMILIE.

Oh ! pour cela non ; car j'ai bien pleuré pour apprendre à lire, j'en suis bien honteuse à présent.

LA MERE.

Et cependant dans les momens destinés à vos amusemens, je vous vois souvent quitter votre poupée pour lire une Fable ou une Histoire.

EMILIE.

Oui, j'aime beaucoup à lire ; cela m'amuse à présent.

LA MERE.

Vous pouvez donc comprendre que quand je vous presse d'apprendre de nouvelles choses, ce sont de nouveaux amusemens que je vous prépare.

EMILIE.

Comment cela, Maman ?

LA MERE.

Lorsque vous saurez la musique, la géographie, le dessin, vous passerez de l'une à l'autre de ces occupations, & vous vous en amuserez comme vous vous

amusez actuellement de la lecture.

EMILIE.

Oh, si je croyois cela!.... Mais je le crois, Maman, puisque vous me le dites.

LA MERE.

Il viendra un temps où vôtre poupée, votre lanterne magique, votre ménage ne vous amuseront plus. Il faut donc vous préparer dès-à-présent à des ressources pour ce temps-là, & c'est ce que vous faites, lorsque vous étudiez.

EMILIE.

Ah! Maman, je m'en vais bien m'appliquer, afin de savoir le plus de choses que je pourrai. J'ai déjà deux maîtres, Maman, si vous m'en donniez encore quelques-uns, deux ou trois.

LA MERE.

Non; il ne faut pas aller trop vîte! Contentez-vous de bien faire ce qu'on exige de vous, & laissez-moi guider vos progrès.

EMILIE.

Et avec cela je me passerai donc des autres?

LA MERE.

Vous n'aurez besoin que de vous-même & de vos talens pour vous trouver heureuse.

EMILIE.

Mais pourquoi faut-il savoir se passer des autres?

LA MERE.

C'eſt qu'on eſt beaucoup plus ſouvent ſeul qu'avec les autres, & que ſi vous ne ſavez pas vous occuper & vous amuſer ſeule, l'ennui vous gagnera. Quand on s'ennuie, on prend de l'humeur. Votre expérience vous a d'ailleurs appris que l'humeur n'arrive jamais que lorſque l'on eſt déſœuvré.

EMILIE.

Maman, voulez-vous que je demande de la lumière, je ne vois plus clair.

LA MERE.

Oui, ſonnez ?

EMILIE.

Et puis nous verrons la lanterne magique en attendant que mon maître vienne.

DIXIEME CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, j'ai vu hier aux Thuileries quelque choſe de bien extraordinaire.

LA MERE.

Et qu'eſt-ce que c'étoit ?

EMILIE.

C'étoit une petite Demoiſelle bien pa-

rée, qui n'étoit pas plus grande que moi, & qui regardoit toujours, toujours ses nœuds de manches.

LA MERE.

Bon?

EMILIE.

Elle ne regardoit pas seulement autre chose; aussi tout le monde rioit & se moquoit d'elle. Elle ne le voyoit pas; elle rioit aussi.

LA MERE.

Comment! elle ne sentoit pas qu'on se moquoit d'elle?

EMILIE.

C'est que je crois qu'elle est un peu bête.

LA MERE.

Connoissez-vous cette petite Demoiselle?

EMILIE.

Non, Maman, je ne la connois pas; ni ma bonne non plus. Mais la bonne de Mademoiselle Louise a dit, que c'étoit sûrement la fille de quelque cuisiniere, que sa maîtresse s'étoit divertie à parer, parce que si c'étoit une Demoiselle de condition, elle ne seroit pas si étonnée d'être bien mise & d'avoir des nœuds de manches.

LA MERE.

Cela prouve au moins une bien petite tête, bien vuide, bien ignorante.

EMILIE.

Oui, & bien bête de ne pas voir qu'on se moque d'elle. Mademoiselle Louise voit bien quand on se moque d'elle, mais elle ne s'en soucie pas; c'est bien mal cela, Maman?

LA MERE.

C'est encore pis que de ne le pas voir.

EMILIE.

Oui, cela prouve quelle n'a pas de sentiment.

LA MERE.

Et vous, comment faites-vous quand on se moque de vous?

EMILIE.

Moi?

LA MERE.

Oui, vous.

EMILIE.

Je ne sais pas.

LA MERE.

Comment! vous connoissez si bien les défauts de vos compagnes, & vous ne connoissez pas les vôtres?

EMILIE.

Mais, Maman..... c'est que je les

vois, c'est visible cela.

LA MERE.

Vous rappellez-vous la Fable de la besace?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Eh bien, qu'est-ce qu'elle dit?

EMILIE.

N'est-ce pas celle ou tous les animaux sont contens de leur figure?

LA MERE.

Oui, ils se trouvent tous parfaits & critiquent leurs camarades. Dites-moi les six derniers vers.

EMILIE.

Nous nous pardonnons tout & rien aux autres hommes,
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière;
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui:
Il fit pour nos défauts la poche de derrière;

Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

LA MERE.

Avez-vous bien pensé au sens de ces vers, ma fille ?

EMILIE.

Pas beaucoup, Maman ; mais j'y pense à présent.

LA MERE.

Je me meurs de peur que ce ne soit votre histoire.

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Regardez-y bien. Interrogez votre conscience : je crois qu'il y a long-temps que vous ne lui avez rien dit. Voyez, vous avez très-bien remarqué qu'il étoit fort mal d'être insensible à l'improbation ?

EMILIE

L'improbation est le contraire de l'approbation, je crois ?

LA MERE.

Oui, c'est le blâme, la critique. Eh bien ! voyez si vous n'avez aucun des défauts

défauts que vous voyez ſi bien dans les autres.

EMILIE.

C'eſt que mes défauts ſont dans la beſace qui eſt par derriere, vous ſavez bien, Maman.

LA MERE.

C'eſt pour cela qu'il faut interroger votre conſcience ; il n'y a pas de beſace cachée pour elle.

EMILIE.

Eh bien, ce ſoir je lui demanderai, Maman, elle m'a parlé hier au moins.

LA MERE.

Et qu'eſt-ce qu'elle vous a dit ?

EMILIE.

Oh ! c'eſt après ma leçon d'écriture ; vous ſavez bien ce qu'elle m'a dit, Maman.

LA MERE.

Je m'en doute ; elle vous a dit que, ſi vous ne faiſiez pas plus de progrès, c'étoit votre faute & manque d'application.

EMILIE.

C'eſt vrai, Maman.... ah ! .. A propos, j'ai lu hier une belle hiſtoire dans ce livre que vous m'avez prêté. Oh ; elle eſt belle ! belle ! belle ! Savez-vous, Maman, qu'elle a fait pleurer mon frere ?

LA MERE.

Et vous ?

EMILIE.

Moi, je n'ai pas pleuré.

LA MERE.

Est-ce que l'histoire ne vous a pas paru touchante ?

EMILIE.

Ecoutez, Maman ; je m'en vais vous la dire ; vous me direz si j'ai mal fait de ne pas pleurer.

LA MERE.

Sans savoir votre histoire, je vous dirai d'avance que vous avez bien fait de ne pas pleurer, dès qu'elle ne vous a pas assez touchée pour vous en donner envie, & votre frere a bien fait de pleurer dès qu'il étoit attendri.

EMILIE.

Mais je n'entends pas cela, nous n'avons pas fait la même chose, & nous avons bien fait tous deux.

LA MERE.

Oui, parce que vous avez suivi tous deux le mouvement de votre cœur. Le vôtre ne vous a rien dit ; il ne falloit pas le faire parler malgré lui. Le sien s'est attendri, il l'a écouté.

EMILIE.

Maman, que je vous conte l'histoire que j'ai lue.

LA MERE.

Me la conterez-vous d'une maniere bien claire ?

EMILIE.

Oh ! oui, Maman, car je l'ai bien retenue.

LA MERE.

Voyons.

EMILIE.

» Il y avoit deux vieux bons hommes
» qui étoient une fois sur les monta-
» gnes...... les montagnes..... » J'ai oublié le nom de la montagne, mais c'est égal.

LA MERE.

Non pas, s'il vous plaît ; cela n'est point égal, à moins que vous ne me disiez au moins dans quel pays elle est.

EMILIE.

Mais je ne le sais pas, Maman.

LA MERE.

Vous avez cependant lu le nom de la montagne, à ce que vous dites, & vous ne savez pas où elle est ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Voilà ce que c'est que de ne pas connoître la géographie ; moi je suis bien aise de savoir dans quel pays étoient ces bons vieillards.

EMILIE.

Eh bien, Maman ..... Ah ! je m'en souviens ; c'étoit au bord de la mer ..... Non, non, ils y alloient ; mais ils sont restés dans les Alpes, proche de la Savoie, je crois.

LA MERE.

Ah ! vous me faites un grand plaisir de me le dire, parce qu'à présent je les vois d'ici.

EMILIE.

Vous les voyez, Maman ?

EMILIE.

Oui, parce que je sais la géographie, & que voyant leur position, je me les représente bien mieux.

EMILIE.

Et moi donc, Maman, puis-je voir où ils sont ? C'étoit tout ce que je desirois hier en lisant leur histoire.

LA MERE.

Vous n'avez qu'à vous dépêcher d'apprendre la géographie, & vous connoîtrez bientôt le pays qu'ils habitoient.

EMILIE.

Mais est-ce que je ne peux pas les voir aujourd'hui ?

LA MERE.

Non, parce que vous avez des connoissances si superficielles en géographie que cela troubleroit vos idées. Il faut bien

connoitre ſon pays avant de parcourir ceux des autres. Voyons la ſuite de votre hiſtoire.

EMILIE.

Eh bien, Maman, ces deux vieillards étoient là. Ils s'étoient fait une petite maiſon, & ils avoient un lit, & puis des livres, & puis ils prioient le bon Dieu, & puis.....

LA MERE.

Eſt-ce qu'il y avoit tous ces *& puis* là dans votre hiſtoire?

EMILIE.

Mais non, Maman; mais c'eſt que je conte.....

LA MERE.

Je vous ai ſouvent conté des hiſtoires, & je ne me rappelle pas d'avoir jamais orné mon diſcours de tant d'*& puis*.

EMILIE.

Allons, je m'en vais bien dire. Il leur étoit arrivé bien des malheurs à ces deux meſſieurs; il y en avoit un qui étoit bien riche, bien riche, & puis l'autre ne l'étoit pas.

LA MERE.

Je ne comprends rien à votre hiſtoire. Qu'eſt-ce qu'ils faiſoient ſur cette montagne avec un lit, des livres, puiſque l'un d'eux étoit ſi riche?

EMILIE.

Mais non, Maman, c'est qu'il ne l'étoit plus, vous allez voir.

LA MERE.

Ah! c'est-à-dire, que vous avez commencé votre histoire par la fin. Il faut prévenir de ces choses-là, car ce n'est pas l'ordinaire.

EMILIE.

Oh! Maman, cela n'y fait rien.

LA MERE.

Vous ne contez pas apparemment pour être entendue.

EMILIE.

Pardonnez moi, Maman.

LA MERE.

Mais si vous eussiez commencé à lire cette aventure par la fin, est-ce que vous auriez pu y rien comprendre?

EMILIE.

Non, pas trop. Mais je ne saurois dire autrement. Tenez, Maman, parlons d'autre chose.

LA MERE.

Non pas, je vous prie d'achever comme vous pourrez, & puis je vous dirai comment il falloit la conter, afin de vous accoutumer à mettre de l'ordre dans vos idées.

EMILIE.

Si vous vouliez me le dire avant, ma chere Maman?

LA MERE.

Cela m'eſt impoſſible, je ne ſais pas votre hiſtoire. Tâchez de vous en tirer, puiſque vous avez entrepris de la conter. Donnez-vous la peine de penſer avant de parler.

EMILIE.

Je penſe, Maman, & je ne peux pas dire autrement. Ce monſieur qui étoit bien riche a tout donné, parce que l'autre n'avoit rien. Il lui a dit, prenez tout: il a tout pris, il a tout payé, & ſa femme eſt morte dans la priſon en nourriſſant ſon enfant..... & puis.....

LA MERE.

La femme de qui?

EMILIE.

La femme de ce monſieur qui n'avoit rien & qui étoit l'ami de celui-là qui étoit bien riche, & on l'avoit mis en priſon auſſi; c'étoit ſon boulanger, ſon boucher & puis d'autres; & puis ils n'ont plus rien eu ni l'un ni l'autre; & voilà pourquoi ils ſont ſur la montagne, & ils ſont heureux; mais il y en a un qui eſt triſte, c'eſt celui qui a perdu ſa femme & voilà tout. Ai-je bien fait de ne pas pleurer?

LA MERE.

Oh certainement! vous ne pouviez pas pleurer, car vous n'y avez rien compris. Mais cet homme que ſes créanciers

avoient mis en prison, avoit-il été toujours pauvre, ou lui étoit-il arrivé quelque malheur ?

EMILIE.

Je ne m'en souviens pas, je crois.... Ah ! pardonnez-moi, c'est le feu qui avoit brûlé tout son bien la nuit, qui étoit dans son porte-feuille.

LA MERE.

La nuit étoit dans son porte-feuille ?

EMILIE.

Mais non, Maman, c'étoit son bien qui étoit dans son porte-feuille.

LA MERE.

Moi, je comprends les choses comme on me les dit. Ainsi accoutumez-vous à vous expliquer clairement. Point de paresse, s'il vous plaît. Et par quel hasard ces deux messieurs étoient-ils amis ? Comment s'étoient-ils rencontrés ?

EMILIE.

Mais ils ne s'étoient pas rencontrés, c'étoient deux freres.

LA MERE.

Ah ! c'est une petite circonstance assez intéressante, que vous oubliez là. L'amitié est si étroite entre freres, qu'il est tout simple qu'ils partagent leur fortune entre eux. Ils feroient même très coupables de ne pas le faire, car tout ce qui leur arrive doit leur être commun. Il falloit

d'abord commencer votre récit par là ; enſuite dire l'évènement qui avoit privé l'un des deux de ſa fortune, tous les malheurs qui avoient ſuivi la perte de ſon bien, comment ſon frere en avoit réparé une partie autant qu'il étoit en ſon pouvoir ; & vous auriez fini par leur établiſſement ſur les montagnes des Alpes, vous auriez fait le tableau de la vie qu'ils y menoient, & l'on auroit compris quelque choſe à votre hiſtoire.

EMILIE.

Eh bien, ſi vous voulez, Maman, je vais recommencer.

LA MERE.

Oh non, pas pour aujourd'hui, mais demain, pendant ma toilette, vous me la conterez. Tâchez d'ici là d'arranger vos idées d'une maniere un peu plus claire.

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Et n'oubliez pas de dire un mot des raiſons qui leur ont fait choiſir cette habitation de préférence à une autre. Sont-ils partis de chez eux avec le projet d'y aller ?

EMILIE.

Non, Maman. Il y a eu une tempête, parce qu'ils étoient embarqués.....

Ah ! tenez, je me souviens., ils demeuroient à Bruxelles., ils alloient en Italie, & ils sont obligés de rester là.

LA MERE.

Ils ont pris un chemin bien singulier. Je ne vois pas trop comment ils ont fait pour aller par mer de Bruxelles sur les Alpes. Cela est impossible.

EMILIE.

Oh, l'histoire est bien longue ; je n'ai pas tout retenu, & mon frere a dit qu'il la reliroit encore.

LA MERE.

Je vous conseille d'en *faire autant*, si vous voulez la conter. Lisez-là jusqu'à ce que les évènemens soient si bien dans vôtre tête, que vous puissiez y mettre un peu plus d'ordre.

EMILIE.

Oui, Maman...... Mais est-ce que cela est vrai ?

LA MERE.

Je n'y vois rien d'impossible ; & à travers le pot-pourri que vous en avez fait, j'apperçois même qu'elle peut être fort intéressante, & qu'elle est une preuve de la force de l'amitié fraternelle.

EMILIE.

Oh ! oui, ces deux freres s'aimoient

bien . . . . tenez, Maman, autant que j'aime mon frere.

LA MERE.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Mais pourquoi donc vous disputez-vous toujours ?

EMILIE.

Oh ! c'est pour jouer ; & puis il prend mes joujoux.

LA MERE.

Vous n'êtes donc pas disposée à tout partager avec lui.

EMILIE.

Pardonnez-moi, Maman, & mon argent aussi, & mon goûter aussi. Hier je l'ai partagé avec lui.

LA MERE.

C'est très-bien fait ; mais il faut cependant changer le genre de vos amusemens, & ne plus vous disputer ainsi. Vous n'aimez pas à être contrariée, Emilie, & vous contrariez les autres ! Cela n'est pas juste. D'ailleurs, cela est malhonnête ; laissez ce ton à la petite demoiselle aux nœuds de manches, & prenez celui de votre état & d'une fille bien née.

EMILIE.

Maman, vous direz donc la même chose à mon frere?

LA MERE.

Je le lui dirois aussi, s'il se mettoit dans le cas de mériter cet avis; mais rien n'est moins nécessaire avec lui, car il est très-complaisant.

EMILIE.

Maman, je crois qu'on aime mieux mon frere que moi.

LA MERE.

Qui croyez-vous qui aime mieux votre frere que vous?

EMILIE.

Mais tous ceux qui viennent ici. Depuis un mois qu'il est avec vous, on lui donne des louanges toute la journée, & à moi l'on ne dit mot.

LA MERE.

Quelle peut être la raison de cette distinction?

EMILIE.

Je ne sais pas, Maman, je voudrois bien la savoir.

LA MERE.

Il faut la chercher, ma fille, & vous la trouverez.

EMILIE.

Maman, aidez moi à trouver.

LA MERE.

Je le veux bien ; mais commencez par me dire ce que vous imaginez, n'importe quoi.

EMILIE.

Oh ! cela ſera bientôt dit ; je penſe qu'apparemment il eſt plus aimable que moi.

LA MERE.

Oui, mais vous avez de quoi l'être autant que lui, ſi vous voulez.

EMILIE.

Oui, Maman ! Et comment cela ?

LA MERE.

C'eſt qu'il eſt doux, c'eſt qu'il eſt complaiſant ; c'eſt qu'il écoute quand on lui parle ; c'eſt qu'il profite des avis qu'on lui donne, & qu'il n'a point d'humeur.

EMILIE.

Oui, c'eſt laid l'humeur : on ne plaît donc pas avec de l'humeur ?

LA MERE.

Oh ! pour cela non.

EMILIE.

Eh bien ! je n'en aurai plus ; car je veux plaire abſolument, abſolument.

LA MERE.

Et comment vous y prendrez-vous pour n'avoir pas d'humeur ?

EMILIE.

Quand elle voudra venir, je la renverrai.

LA MERE.

Et vous croyez qu'elle s'en ira ?

EMILIE.

Oui, sûrement, Maman. Oh bon, je l'ai chassée souvent comme cela !

LA MERE.

Oh, que non, Emilie, ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre !

EMILIE.

Et comment faut-il donc faire ?

LA MERE.

Il faut savoir d'abord qu'est-ce qui la fait venir ?

EMILIE.

Oh ça, je n'en sais rien ! Elle vient comme une folle, à propos de bottes, au moment où j'y pense le moins.

LA MERE.

Elle ne vient pourtant pas sans raison ; & je la sais bien ; c'est que vous craignez de vous donner de la peine. Vous êtes paresseuse naturellement.

EMILIE.

Croyez-vous, Maman ?

LA MERE.

Oui, j'en suis sûre. Vous avez l'esprit paresseux, voyez vous-même.

EMILIE.

Mais je vais pourtant toujours de bon cœur à l'étude.

LA MERE.

Cela est vrai. Mais dès qu'il faut faire quelque effort, soit de mémoire, soit d'application, vous ne vous en sentez pas la force, & l'humeur vous gagne.

EMILIE.

Mais quand je suis parvenue à la vaincre, j'apprends comme un petit ange ensuite.

LA MERE.

Et quand vous jouez, & qu'il vous arrive la plus petite contrariété, vous aimez mieux laisser là vos jeux que de la surmonter; vous êtes pourtant fâchée de ne pas jouer, & l'humeur vous gagne.

EMILIE.

Cela est vrai, & cela m'humilie.

LA MERE.

Vous avez raison d'en être honteuse; car l'humeur est un aveu de notre foiblesse, & il est fâcheux & humiliant de s'avouer & de montrer aux autres qu'on est si foible.

EMILIE.

Tout le monde voit donc cela?

LA MERE.

Oui, certainement. Rien ne s'apperçoit si vîte que l'humeur. Si vous voulez vous en corriger, il faut commencer par n'être plus paresseuse, & par vous sou-

mettre aux contradictions ; alors vous acquerrez la force de n'avoir plus d'humeur. Savez-vous, Emilie, pourquoi vous êtes occupée toute la journée de rubans, de pompons, d'ajustemens ?

EMILIE.

Pourquoi, Maman ?

LA MERE.

C'est que vous êtes paresseuse.

EMILIE.

Je ne comprends pas cela.

LA MERE.

C'est que vous êtes paresseuse & ignorante, & que pour penser à toutes ces fadaises, votre esprit, votre *mémoire* n'ont aucun effort à faire. Voilà pourquoi vous les préférez.

EMILIE.

Mais, Maman, je parle souvent d'autre chose, & j'écoute.

LA MERE.

Oui, vous écoutez quand il est question de choses que vous connoissez ; acquérez donc promptement de nouvelles connoissances, si vous voulez vous amuser sans gêne & sans humeur, des conversations que l'on tient quelquefois devant vous.

EMILIE.

Oh ! je vais faire tout mon possible ; Maman, je vous assure .... Que ferons-nous aujourd'hui, Maman ?

LA MERE.

Vous allez vous promener avec votre bonne & votre frere.

ÉMILIE.

Et vous donc, Maman ?

LA MERE.

Moi, je vais ſortir, j'ai quelques affaires.

EMILIE.

Rentrerez-vous de bonne heure ?

LA MERE.

Le plutôt que je pourrai.

EMILIE.

Ah ! tant mieux, Maman ; car nous ſommes bien contens, mon frere & moi, quand nous ſommes avec vous.

ONZIEME CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, je viens de me promener aux Thuileries.

LA MERE.

Vous y êtes-vous amuſée, ma fille ?

EMILIE.

Mon dieu non, Maman, je vous aſſure.

LA MERE.

Pourquoi donc ?

EMILIE.

On m'a fait un fort vilain compliment.

LA MERE.

Et qui cela ?

EMILIE.

Une dame & un monſieur qui paſſoient.

LA MERE.

Qu'eſt-ce donc qu'ils vous ont dit ?

EMILIE.

Ils ont dit en paſſant que j'étois bien noire.

LA MERE.

Cela vous a empêchée de vous amuſer ?

EMILIE.

Mais oui, Maman, j'ai été fâchée.

LA MERE.

Cela n'en valoit pas la peine.

EMILIE.

Eſt-ce que ce n'eſt pas vilain d'être noire ?

LA MERE.

Quand on eſt blanche, c'eſt un agrément de plus; quand on eſt noire, c'eſt un agrément de moins : voilà tout.

EMILIE.

Mais quand on eſt noire, on eſt laide.

LA MERE.

Et quand on eſt laide, on eſt donc bien malheureuſe, ſelon vous ?

EMILIE.

Est-ce qu'on ne l'est pas ?

LA MERE.

Je vous le demande. Vous savez bien que vous n'êtes pas jolie jusqu'à présent. Vous trouvez-vous bien à plaindre ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Cela ne vous a jamais empêchée de rire, de danser, de vous réjouir ?

EMILIE.

Oh ! pour cela non.

LA MERE.

Eh bien, répondez vous-même à votre question, croyez-vous la beauté nécessaire au bonheur ?

EMILIE.

Je vois bien que non. Mais, Maman ; je n'étois pas si noire l'année passée, & je n'étois pas si laide.

LA MERE.

Cela est vrai. C'est que vous avez été beaucoup au soleil & à la campagne au grand air.... Ainsi vous voyez bien que vous seriez très à plaindre, si vous faisiez dépendre votre bonheur de la beauté de votre teint.

EMILIE.

Pourquoi, Maman ?

LA MERE.

Puisqu'il est si aisé à gâter, vous courriez risque à tout moment d'être malheureuse.

EMILIE.

Ah ! oui vraiment. Je ne pourrois m'aller promener ni rien faire. J'aime mieux être laide & me divertir.

LA MERE.

Voilà pourquoi toutes les personnes raisonnables & sensées tâchent de se procurer des avantages moins fragiles, qui établissent le bonheur d'une maniere plus solide, & qui les dédommagent de la beauté qu'elles n'ont pas, *ou qui se perd* du moins avec les années.

EMILIE

Et comment faut-il faire, Maman ?

LA MERE.

Je vous en ai indiqué déjà plus d'un moyen.

EMILIE.

Maman ; ayez la bonté de me le dire encore.

LA MERE.

Votre expérience ne vous a-t-elle encore rien appris là-dessus ?

EMILIE.

Oui, quand je suis contente de moi d'abord, & puis quand j'ai pu faire plaisir à quelqu'un, oh ! je suis heureuse ! heureuse !

LA MERE.

Eh bien, voila un bonheur dont rien ne peut vous priver, dès que vous êtes assez bien née pour le sentir & pour le goûter. Faire plaisir aux autres, secourir un malheureux qui souffre, le consoler dans ses peines, y prendre part, cacher les fautes des autres, les excuser dans leurs foiblesses, oublier le mal & le méchant, parce que son idée trouble & dégoûte; en un mot, être juste envers les autres & envers vous-même.

EMILIE.

Maman, je voudrois apprendre cela par coeur, pour ne jamais l'oublier.

LA MERE.

Quand vous serez un peu plus grande, Emilie, je vous donnerai un livre à lire & même à apprendre par cœur, où vous trouverez presque tous ces principes réunis.

EMILIE.

Ah, Maman, à présent, je vous en prie, je vous en prie, je vous demande en grace!

LA MERE.

Il y a dans ce livre des choses fort au-dessus de votre portée

EMILIE.

Mais, Maman, seulement un petit endroit à apprendre par cœur, je vous

demande en grace, je vous promets que vous serez bien contente de moi. Tenez, je serai sage. Ah, ma bonne Maman !.... Ah ! vous souriez ; c'est bon.

LA MERE.

Eh bien, je vous en ferai un extrait au premier moment que j'aurai de libre, & je vous le donnerai.

EMILIE.

Ah, Maman, que je vous remercie ! Que vous êtes bonne ! Sera-ce bientôt ?

LA MERE.

Oui ; mais reprenons notre conversation.

EMILIE.

Oui, Maman..... Eh *bien*, *tenez*, je ne sais plus, moi, où nous en étions.

LA MERE

Tant pis ; car pour être heureuse, il ne faut pas avoir une tête de linotte.

EMILIE.

Maman, je voulois vous demander.... Qu'est-ce que c'est qu'un extrait ?

LA MERE.

C'est de ne prendre d'un ouvrage que ce qui vous intéresse, en laissant tout le reste. Par exemple, dans celui dont je vous parle, je transcrirai tout ce qui a rapport aux principes que vous desirez graver dans votre tête & dans votre cœur, & je laisserai tout ce qui est étran-

ger. Cela s'appelle extraire un ouvrage, faire un extrait.

E M I L I E.

J'entends. . . . . . . Eh bien, Maman ; qu'est-ce que vous voulez bien me dire encore ?

L A M E R E.

Nous parlions des différens objets sur lesquels il faut fonder son bonheur.

E M I L I E.

Ah ? oui, j'ai bien retenu.

L A M E R E.

Retenez bien aussi qu'un des plus sûrs & des plus indépendans de tout événement, c'est le goût du travail & de l'occupation, parce qu'il nous rend indépendans des autres, comme je vous l'ai déjà dit.

E M I L I E.

Oui ; c'est il y a aujourd'hui huit jours que nous avons dit cela.

L A M E R E.

L'occupation est une distraction sûre, quand on a des peines & des contradiction. C'est une ressource contre l'ennui. La lecture, les talens, l'ouvrage, en un mot, toutes les diverses occupations auxquelles peuvent se livrer les personnes de notre sexe qui, comme vous, reçoivent une bonne éducation, sont une compagnie toujours prête, avec laquelle on

ne craint pas de suites fâcheuses, ni de mauvais complimens, comme vous en a fait votre dame des Thuileries.

EMILIE.

Oh ! Maman, laissons cette dame, je vous en prie, je suis fâchée.....

LA MERE.

De quoi ?

EMILIE.

De m'être fâchée.

LA MERE.

Eh bien, vous en tirerez du profit, & les fautes qui tournent à profit sont moins fâcheuses que d'autres à votre âge. Mais comme vous dites, laissons cette conversation. Comme je suis contente de vous, il faut que je vous lise un conte de fée qui a assez de rapport à notre conversation.

EMILIE.

Ah, ma chere Maman, que vous êtes bonne ! Est-il vrai ce conte ?

LA MERE.

Autant que peut l'être un conte de fée, la morale n'en est point exagérée, elle est vraie, la fable ne l'est pas. Ecoutez-vous ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

La princesse Régentine, souveraine de

l'isle Heureuſe, avoit deux filles, qui toutes deux pouvoient ſe promettre de faire un jour des mariages avantageux. Elles étoient riches & de grande naiſſance. Régentine jouiſſoit d'une excellente réputation, & l'on ſavoit qu'elle n'avoit rien épargné pour l'éducation de ſes filles, & qu'elle ne les avoit jamais perdues de vue. Elles avoient toutes deux beaucoup d'eſprit. L'ainée étoit belle comme un ange, ce qui l'avoit fait nommer Céleſte. Elle avoit un caractere vif & gai. La cadette, qu'on nommoit Reinette, parce qu'elle étoit ronde comme une pomme, étoit laide, & avoit d'ailleurs tout autant d'agrément que ſa ſœur dans le caractere.

Régentine voyoit beaucoup de monde. Ses filles étoient toujours avec elle. Chacun ſe récrioit ſur la beauté de Céleſte; tout le monde lui adreſſoit la parole, & perſonne ne diſoit rien à Reinette. Quelquefois on rioit de ſes reparties; on diſoit qu'elle avoit de l'eſprit, mais que ſon ainée en avoit autant qu'elle, & que ſa figure étoit ſi ſéduiſante qu'on ne pouvoit pas s'empêcher de s'occuper d'elle de préférence .....

EMILIE.

Quel âge avoit-elle, Reinette

LA MERE.

Elle avoit treize ans.

EMILIE.

Et l'ainée ?

LA MERE.

Elle en avoit près de quinze. Reinette se désoloit d'être ainsi délaissée ; elle en avoit même quelquefois de l'humeur. Sa mere, qui les jugeoit très-bien toutes deux, leur dit un jour : » Mes enfans, » il y a long-temps que je vous examine » l'une & l'autre en silence. J'étudie vo- » tre caractere. Vous êtes sœurs, vous » ne devez rien avoir de caché l'une » pour l'autre ; votre bonheur réciproque » doit vous toucher également. Il ne peut » rien arriver à l'une de vous que l'autre » n'y prenne part. Malheur, plaisir, bon- » heur, en un mot, l'amitié entre deux » sœurs est si intime, que tout doit être » commun. Je vais vous faire part de » mes remarques ; d'ailleurs il est temps » que je vous révele un secret que je » vous ai toujours tenu caché pour ne » pas vous affliger. » Céleste & Reinette prierent leur mere de vouloir bien les en instruire. » Vous, ma fille, dit-elle à » l'ainée, la nature vous a accordé une » figure distinguée, & c'est un des moin- » dres dons que le ciel pouvoit vous » faire. La beauté est souvent plus nui-

» sible qu'utile au bonheur. D'ailleurs
» c'est un avantage passager ; quand vous
» aurez atteint l'âge de vingt ou vingt-
» cinq ans, chaque jour apportera une
» petite dégradation à votre beauté ; &
» si vous continuez à fonder sur elle
» votre bonheur, vous vous trouverez
» insensiblement fort à plaindre & sans
» ressource. Vous vous enivrez journel-
» lement des hommages & des complai-
» sances que vos charmes vous attirent.
» Vous y bornez votre existence. Vous
» vous accoutumez peu à peu à penser
» que tout est fait dans le monde pour
» être soumis à vos volontés. Il arrive
» de là que la plus légere contradiction
» est pour vous un malheur, & que vous
» trouvez injustes tous ceux qui ne vous
» admirent pas ; vous ne prévoyez pas,
» comme je l'ai dit souvent, que c'est
» dès la grande jeunesse & tout en jouis-
» sant de ses belles années, qu'il faut se
» prémunir contre les événemens de la
» vie & se préparer des ressources sûres
» contre l'adversité & les inconvéniens
» d'un âge plus avancé. C'est dès à pré-
» sent qu'il faut établir votre bonheur
» sur des fondemens solides. Je vous ai
» dès l'enfance donné des principes qui
» me répondent de votre vertu & de
» votre honnêteté. Je vous ai donné des

» maîtres pour vous instruire & multi-
» plier vos connoissances ; vous auriez
» pu en acquérir beaucoup , car vous
» avez de l'esprit ; mais vous négligez
» vos études , vous n'êtes occupée que
» de votre toilette & de vos ajustemens.
» Vous avez beau faire ; ils ne vous dé-
» dommageront pas dans quelques an-
» nées de votre beauté perdue.

» L'exemple de votre sœur vous a
» donné la même tournure , Reinette.
» Vous vous affligez de n'être pas jolie ;
» vous en avez de l'humeur , & vous
» passez des heures entieres devant votre
» miroir pour voir si , à force de pom-
» pons , la beauté n'arrivera pas. Vous
» avez beau faire , mes enfans , je le
» répete , Céleste ne sera pas toujours
» belle , & vous , Reinette , vous resterez
» comme vous êtes. Croyez-moi , au lieu
» de perdre votre temps dans des regrets
» inutiles , travaillez à vous dédommager
» de la beauté qui vous manque. Cha-
» cune de vous a été douée en naissant ,
» de divers avantages. Céleste a reçu la
» beauté ; mais la fée Prévoyante , qu'on
» oublia d'inviter à mes couches , n'a
» jamais voulu depuis se laisser fléchir en
» sa faveur , & a prononcé qu'elle ne
» verroit jamais plus loin que le bout de
» son nez sur tout ce qui concerne les

» événemens de la vie. La fée Prudente
» eut pitié de mes alarmes. Je ne puis,
» me dit-elle, m'oppoſer aux volontés
» de Prévoyante, qui eſt mon ancienne.
» J'ai vu dans le livre des deſtinées,
» qu'un ſort heureux attend Céleſte;
» mais elle n'en jouira que lorſqu'elle
» aura perdu ſa beauté, & qu'elle aura
» pu faire naître une paſſion ſans le ſe-
» cours de ſes charmes.

» Vous voyez ma fille; continua-t-
» elle en adreſſant la parole à Céleſte,
» que vous avez un grand intérêt à pro-
» fiter de mes conſeils, & que vous
» avez grand tort de n'être occupée que
» de votre beauté qui ſera toujours un
» obſtacle à votre bonheur.

» La faute que j'avois faite en vous
» mettant au monde, me rendit atten-
» tive, lorſque votre ſœur naquit. J'en-
» voyait huit jours d'avance inviter Pré-
» voyante & ma bonne amie Prudente,
» ma marraine la fée Lumineuſe ne fut
» point oubliée: la fée Beauté étoit ab-
» ſente & ne put pas venir, mais elle
» m'envoya ſa couſine iſſue de germai-
» ne, Laidronette. Elles vous reçurent,
» Reinette, & vous prirent l'une après
» l'autre entre leurs bras. Laidronette
» vous doua d'une phyſionnomie ſpiri-
» tuelle & vive. La fée Lumineuſe vous

» donna l'aptitude à tous les talens ; &
» vous doua de fermeté & de courage.
» Prévoyante, qui est rancuniere, vous
» permit seulement d'être réfléchie,
» mais ne vous accorda la prévoyance
» que lorsque vos malheurs vous au-
» roient éclairée. Et moi, s'écria promp-
» tement la fée Prudente, je la doue
» du talent d'être heureuse au milieu
» de l'adversité. Lumineuse ajouta, j'y
» consens ; & pour multiplier son bon-
» heur, je la doue d'une ame sensi-
» ble & bienfaisante. Voilà, Reinette,
» le sort qui vous attend. Nous pressâ-
» mes en vain Prévoyante de s'expliquer
» sur les malheurs dont vous êtes me-
» nacée, elle s'est obstinée au silence.
» C'est à vous, mes filles, à profiter
» de ce que je viens de vous révéler ;
» vous, Céleste, en vous efforçant de
» plaire par votre caractere & par vo-
» tre esprit, sans le secours de vos
» charmes ; vous, Reinette, en acqué-
» rant promptement des connoissances
» & des talens, pour vous en faire des
» ressources dont il paroît que vous au-
» rez besoin. »

EMILIE.

Est-ce que c'est déjà tout, Maman ?

LA MERE.

Oh ! que non.

EMILIE.

Tant mieux, car cela m'amuse bien.

LA MERE.

Ce discours fit peu d'impression sur Céleste. Une visite arriva, on la trouva belle comme un ange ; elle oublia bientôt l'oracle, & ne pensa qu'au plaisir de plaire & d'entendre louer sa beauté. Reinette fit quelques réflexions, fut touchée des alarmes de sa mere, résolut de s'appliquer davantage au dessin, à la musique, à la lecture ; mais elles étoient l'une & l'autre priées à un bal : l'heure de la toilette arriva, elles y coururent avec le même empressement & le même désouci que si elles n'avoient rien appris de leur sort à venir.

Céleste trouva dans sa chambre un bel habit de bal de satin bleu & argent, dont chaque falbalas étoit attaché avec un diamant jaune. La fée Prévoyante l'avoit envoyé, afin de la séduire & de lui faire oublier plus promptement les avis de sa mere. Ce présent produisit tout l'effet qu'elle en attendoit. Céleste ne se possédoit pas de joie. Elle courut montrer à Reinette son bel habit. Celle-ci, qui étoit encore un peu occupée de la conversation qu'elle venoit d'avoir, fut affligée pour sa sœur de l'ivresse où elle la voyoit. Elle alloit lui communi-

quer ſes réflexions, lorſque la fenêtre de ſon appartement s'ouvrit, & elles virent tout-à-coup entrer quatre pigeons blancs comme la neige. Ils portoient une grande corbeille qu'ils poſerent aux pieds de Reinette ; elle s'ouvrit toute ſeule : les quatre pigeons déployerent un bel habit de ſatin couleur de roſe & argent, pareil à celui de Céleſte, & relevé par des émeraudes. C'étoit en-encore un préſent de prevoyante qui pré-voyoit tout. Les quatre pigeons, après s'être acquittés de leur commiſſion, s'en allerent par le même chemin, & la fenêtre ſe referma. Reinette fut bientôt auſſi éblouie que ſa ſœur Régentine, qui vit l'impreſſion que les préſens faiſoient ſur l'eſprit de ſes filles, fut un moment tentée de les ôter ; mais la crainte d'attirer encore de plus grands malheurs ſur elles, l'arrêta.

Dans cette perplexité, elle ſe retira dans ſon boudoir ; elle appella intérieurement Prudente à ſon ſecours, qui lui apparut tout-à-coup. » Vous avez rai-» ſon, lui dit la fée, d'être inquiete de » l'effet que ces préſens peuvent pro-duire ſur vos filles. Vous n'en con-» noiſſez pas encore tout le danger. Ils » ont la vertu d'ôter à celles qui les por-» tent, la réflexion & la mémoire, &

» de ne les rendre sensibles, qu'au plaisir » de s'admirer. Je vous ai déja dit que » je ne pouvois rien changer à la destinée de Céleste, il faut qu'elle subisse » son sort. Quant à Reinette, je viens » de lui faire trouver sur sa toilette une » parure de tête, qui la garantira du » sort jeté sur son habit. Toutes les » fois qu'elle se trouvera exposée à faire » mauvais usage de ses réflexions (car » elle n'en feroit que de fausses), les roses qu'elle aura dans sa tête la piqueront » si fort qu'elle en perdra de vue ce qui » l'occupoit, & que lasse de ce supplice, » elle quittera d'elle-même sa parure. » Régentine remercia beaucoup la fée. » Ce n'est pas tout, reprit-elle ; voici » un miroir que je vous donne, qui a » la vertu de faire voir les objets tels » qu'ils sont. Aussi-tôt que vos filles commenceront à être lasses du bal, présentez leur ce miroir, & suivez exactement ce que dans le premier mouvement de surprise elles vous prieront » de faire. » En finissant ces mots, elle disparut.

Régentine, plus tranquille, mit son miroir dans sa poche, & revint assister à la toilette de ses filles qui étoient déjà prêtes à partir. Reinette lui montra les roses & les pierreries qu'elle avoit trou-

vées sur sa toilette & dont elle s'étoit parée, & après maintes & maintes folies que la joie fit dire aux deux sœurs, elles partirent pour le bal.

Elles éblouirent toute l'assemblée. Céleste étoit si belle qu'on ne pouvoit pas soutenir sa vue. Elle eut, comme à l'ordinaire, la préférence sur sa sœur; mais Reinette étoit si contente de sa parure, si gaie, si ivre, qu'elle ne s'en appercevoit pas, & qu'elle se croyoit aussi belle que Céleste, ce qui revenoit au même.

Le prince Colibri pensa perdre la tête en voyant danser Céleste. Il forma dès cet instant le projet de la demander en mariage. Céleste reçut avec complaisance tous les hommages de cette brillante assemblée, & elle pensoit en elle-même qu'il n'y avoit pas de bonheur plus grand sur la terre que d'être belle, & d'avoir un habit de satin bleu & argent, relevé de topazes. La même réflexion venoit à Reinette sur son habit couleur de rose & argent relevé d'émeraudes; car ces deux habits ayant reçu de la fée Prévoyante le même pouvoir, la même idée vint en même temps aux deux sœurs. Reinette porta sa main à sa tête, & jetta un cri qui fit retourner tout le monde; chacun s'empressa de la secourir, mais elle ne

pouvoit définir ce qu'elle avoit ſenti. Tout ce qu'on lui dit d'obligeant excita en elle un mouvement de ſotte vanité, qui lui valut une ſeconde piquure plus forte encore que la premiere. Elle jetta un ſecond cri. Elle dit alors qu'il lui avoit pris ſubitement une douleur inſupportable à la tête, mais qu'elle avoit preſque diſparu. Elle remercia beaucoup ceux qui s'empreſſoient autour d'elle, & elle recommença la danſe comme ſi de rien n'étoit. Ce ne fut pas pour long-temps. En paſſant devant une glace, les deux ſœurs ſe contemplerent avec tant de ſatisfaction, qu'une troiſieme piquure plus longue & plus forte que les précédentes, faillit à la faire trouver mal. Comme elle penſoit juſte tant que la piquure ſe faiſoit ſentir, elle n'oſa crier, de peur qu'à la fin on ne la prît pour folle. Elle chercha ſa mere. Elle l'apperçut dans un coin de la ſalle. Elle lui vit les larmes aux yeux de la folie & de l'extravagance de ſes filles. Son premier mouvement fut d'aller ſe jetter dans ſes bras; mais la piquure s'affoiblit, & elle ceſſa de la ſentir en donnant la main à un cavalier qui vint la prier à danſer. Enfin le plaiſir & la vanité l'enivrerent tellement, & les piquures devinrent ſi fréquentes & ſi continues, que l'une n'attendoit pas l'autre,

Ce fut alors qu'elle vint supplier sa mere de quitter promptement le bal. Heureusement pour elle, Céleste fit un faux pas en dansant qui lui donna le même désir. Alors Régentine tira son miroir de sa poche, & leur dit : » Voyez » vous-mêmes si vous n'avez pas perdu » quelques pierreries. » Elles se regarderent toutes deux en même temps. Céleste fit un éclat de rire, & Reinette fut si humiliée qu'elle se cacha de ses deux mains. » Maman dit-elle, faites » chercher par-tout ces vilains pigeons, » qu'ils reprennent leur habit, je ne » veux plus le voir. Et moi, dit Cé- » leste, je vous prie, Maman, faites- » moi peindre comme cela, pour que » je ne sois plus tentée de m'habiller » de même. J'ai l'air d'une folle. »

EMILIE.

Mais qu'est-ce qu'elles avoient donc vu dans le miroir, Maman ?

LA MERE.

Vous êtes bien pressée, Emilie, j'allois vous le dire. Eh bien ! dans ce miroir elles étoient si rapetissées, elles paroissoient si petites, si petites, qu'un enfant qui vient de naître ne l'est pas davantage. Céleste n'apperçut dans sa tête que des hochets, des poupées, des polichinels & toutes sortes de jouets d'enfans, au

lieu des fleurs qu'elle croyoit y avoir, & elle vit dans un coin de la ſalle la plupart de ceux qui lui avoient prodigué tant d'éloges, la tourner en ridicule, & lever les épaules de pitié en parlant d'elle.

Reinette vit toutes ſes roſes changées en épines. Son extrême parure lui parut faire un contraſte ridicule avec ſa figure qui n'étoit pas jolie, & elle entendit qu'on diſoit quand elle partit, c'eſt dommage qu'avec de l'eſprit on ſoit ſi ignorante & ſi frivole : Céleſte & Reinette ne ſavent que ſauter & rire comme des enfans. Régentine, qui a tant de mérite, eſt bien à plaindre d'avoir de tels hannetons à gouverner.

De retour chez elle, Régentine fit monter à cheval quatre de ſes pages pour chercher par-tout quatre pigeons blancs. Elle donna ordre auſſi qu'on lui amenât le meilleur peintre. En attendant, elle & ſes filles ſe mirent au lit; mais Céleſte fut obligée de coucher toute habillée. Son habit reſta collé ſur ſon corps, quelqu'effort qu'on fît pour l'en débarraſſer. Celui de Reinette tomba de lui-même dès qu'elle fut dans ſa chambre. Il n'y eut que les fleurs qu'on ne put jamais détacher de ſa coëffure : ce qui lui fit faire des rêves couleur de roſe.

A l'inſtant de ſon réveil, Régentine

demanda si ses pages étoient de retour. On lui dit qu'il y en avoit trois qui avoient parcouru en vain ses états, qu'ils n'avoient jamais pu trouver quatre pigeons blancs. Quant au peintre, il y avoit une heure qu'il attendoit le réveil des princesses. Régentine fit venir Céleste, & le peintre commença aussi-tôt son portrait. A mesure que le tableau s'avançoit, l'habit de Céleste se détachoit de lui-même; & le portrait achevé, elle se trouva vêtue de blanc d'une toile très-fine, sur laquelle se trouvoient peintes toutes sortes de mouches & de papillons.

Tandis qu'on peignoit Céleste, le quatrieme page arriva tout essoufflé & tout en nage. Il avoit parcouru, ainsi que ses camarades, tous les états de Régentine, & tout aussi inutilement qu'eux. Il s'en revenoit tristement, lorsqu'il apperçut au coin d'un bois une petite vieille qui donnoit à manger à quatre pigeons blancs. Il conduisit au grand galop son cheval vers elle. La vieille, le prenant pour un voleur, remit promptement ses pigeons dans un panier, & s'enfonça dans le bois. Le page y arriva presqu'en même temps qu'elle: mais il ne comprit pas comment elle avoit pu faire; car le bois étoit si touffu, qu'on ne pouvoit y pénétrer. Il

tourna long-temps sans pouvoir trouver l'entrée ; il alloit renoncer à son entreprise, lorsqu'il vit auprès de lui une jolie petite fille qui lui présenta un panier de chenevis. » Mon beau monsieur, lui » dit-elle, voulez-vous acheter mon » reste ? J'ai là aussi de belles pommes ; » croyez-moi, vous ferez bien de les » acheter ; & puis vous ferez une bonne » action, car j'ai ma mere bien malade, » elle m'a donné tout cela à vendre, & » je n'ai encore rien vendu d'aujourd'hui. » Le page prit une de ces pommes : il mouroit de soif, il la mangea avec avidité & la trouva délicieuse. Il lui vint en esprit, qu'en jettant du chenevis devant le bois, cela attireroit peut-être les pigeons ; & enchanté de cette heureuse rencontre, il donna à la petite fille tout ce qu'il avoit d'argent dans sa poche, & elle s'en alla très-contente. Aussi-tôt le page se mit à semer du chenevis le long des charmilles, & bientôt il entendit le roucoulement des pigeons. Il essaya d'entrer dans le bois ; mais cela lui fut impossible. Il jetta de nouveau du chenevis, & il vit paroître les quatre pigeons. La vieille suivoit le plus vîte qu'il lui étoit possible. Il voulut prendre les pigeons qui alloient de branches en branches, mais ils lui échappoient toujours.

Enfin, voyant que la vieille étoit hors d'haleine : » Remettez-moi vos quatre » pigeons, lui dit-il, & je vous donnerai » des pommes pour vous rafraîchir. — » Ne perdez pas votre temps à en offrir, » lui cria-t-elle, jetez-les contre la char- » mille jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus » dans le panier. » Le page obéit à la vieille, & s'en trouva bien ; car la char- mille prit feu & s'enflamma à mesure qu'il jetoit les pommes. La vieille rap- pella ses pigeons qui vinrent se percher sur sa tête & sur ses épaules, & tout le bois fut consumé sans qu'il lui en coûtât un cheveu ni une plume à ses pigeons. Le page comprit alors qu'il avoit à faire à une fée, & se prosterna devant elle. » Vous êtes courageux & constant, mon » beau jeune homme, lui dit-elle, & » vous en recevrez la récompense. Ra- » massez votre chenevis, & mettez-le » dans vos poches pour nourrir mes pi- » geons, & marchons ; car la princesse » Régentine nous attend avec impa- » tience. » Il obéit sans hésiter, tant il étoit rempli de vénération pour elle.

Lorsque la vieille fut seule avec la princesse, elle se fit connoître pour la fée Prudente. » Aussi-tôt que je vous » eus quittée hier, lui dit-elle, je courus » m'emparer des pigeons de Prévoyante ;

» car il n'y a qu'eux qui puissent dé-
» barrasser Reinette de son habit. Je
» m'étois auparavant munie de la per-
» mission de notre souveraine, qui me
» donna une de ses filles d'honneur pour
» me secourir des pieges que me ten-
» droit Prévoyante. En effet, dès que
» votre page parut, je vis en même temps
» un faucon prêt à fondre sur les pigeons.
» Je connus qu'il étoit envoyé par mon
» ancienne, & je me retirai dans le bois.
» Aussi-tôt il s'éleva une charmille im-
» pénétrable. La fille d'honneur de la
» souveraine vint à mon secours, en
» donnant au page les moyens d'abattre
» le bois enchanté, & me voilà ! Ne
» perdons point de temps, remettons l'ha-
» bit dans la corbeille ! dès que les pi-
» geons seront envolés, Reinette sera
» débarrassée de sa coëffure qui étoit un
» préservatif contre le pouvoir de Pré-
» voyante. »

Elles passerent ensemble dans l'appartement des jeunes princesses. Elles trouverent le portrait achevé: mais Céleste n'en fut pas contente, car il la représentoit telle qu'elle devoit être, quand elle auroit perdu sa beauté. Reinette faisoit de profondes réflexions sur tout ce qui lui étoit arrivé, & le page jetoit du chenevis aux pigeons, comme la vieille le lui

avoit recommandé. Elle donna un coup de son bâton sur les deux habits qui tomberent en poussiere & s'évaporerent en fumée. Alors elle congédia les pigeons, dont elle n'avoit plus que faire. Ils partirent en jettant de longs sifflemens, & se transformerent en hiboux. La vieille dit au page qu'il pouvoit faire l'usage qu'il voudroit de ce qu'il lui restoit de chenevis. Il mettoit déjà la main dans sa poche pour le jetter par la fenêtre ; mais il la retira pleine de diamans & de pierres précieuses de toutes couleurs. » C'est, » lui dit la fée, la récompense de votre » bienfaisance & de votre zele à exé» cuter les ordres de Régentine. Vous » m'avez offert de partager vos pom» mes avec moi, tandis que vous mou» riez de faim & de soif. Je vous donne » de quoi faire la fortune de plus d'un » cadet comme vous. — Grand merci, » madame la fée, lui répondit le page, » je m'en vais porter cela à ma mere.

» Souvenez-vous, Céleste, continua » Prudente, de regarder ce tableau tou» tes les fois que vous voudrez vous en » faire accroire. Et vous, Reinette, » vous avez eu tout le temps de faire des » réflexions sur votre oreiller ; vous pou» vez détacher vos roses & vos pierre» ries. — Ah ! ma marraine, s'écria Rei-

» nette, de grace, laiſſez-moi au moins
» une des roſes pour m'avertir toutes les
» fois que je ſerai tentée d'oublier vos
» leçons. — Je ne le peux, mon enfant,
» répondit la fée ; mais quand vous vous
» trouverez dans l'embarras, je vous en
» tirerai, ſi vous n'oubliez pas de m'ap-
» peller ; car je n'ai le pouvoir de ſecou-
» rir que ceux qui m'appellent avant de
» prendre un parti. » Reinette en donna
ſa parole, la fée partit, & on lui ſou-
haita un bon voyage.

Cependant le prince Colibri . . . .

EMILIE.

Mais pourquoi s'appelloit-il Colibri, Maman ? voilà un drôle de nom ?

LA MERE.

C'eſt que, par le pouvoir d'une méchante fée, il avoit été transformé pendant pluſieurs années en un oiſeau qui porte ce nom. Le prince Colibri avoit été ſi frappé de la beauté de Céleſte, qu'il retourna promptement chez le prince Tout-Rond, ſon pere, pour obtenir la permiſſion de la demander en mariage. On prépara une belle ambaſſade. Le prince Tout-Rond n'aimoit cependant pas trop les cérémonies ; mais il ſentit que dans cette occaſion on ne pouvoit s'en diſpenſer, & il fit les choſes de bonne grace. Son pays étoit limitrophe

de celui de Régentine, & rien ne convenoit mieux aux intérêts des deux cours que cette alliance. Aussi la demande fut-elle agréée, les préparatifs de la noce se firent promptement & avec la plus grande magnificence. Le pere de Colibri céda à son fils la souveraineté, & se réserva une seule terre où il se retira. Le mariage fut célébré, & Céleste partit avec le prince son époux pour se rendre dans ses états, où elle fut reçue en souveraine.

Reinette comprit à merveille qu'elle ne seroit pas si aisée à marier que sa sœur. Elle pensa donc sérieusement à se consoler de n'être pas jolie, & à se procurer d'autres avantages. Elle prit du goût pour l'occupation & l'étude. Elle avoit toujours appris avec assez de facilité, mais elle n'approfondissoit rien; elle choisit la musique comme un genre d'étude qui lui parut préférable, & elle tenta de s'y perfectionner. De là elle se fit un plan de lectures, les unes instructives, les autres amusantes, & insensiblement elle acquit un très-grand nombre de connoissances. Elle en retira plus d'un avantage; car indépendamment de son amusement journalier, l'instruction donna un nouvel agrément à son esprit & bientôt elle fut plus recherchée & plus fêtée que ne l'avoit éte sa sœur avec toute sa beauté.

Le fils cadet du prince des Trois-Étoiles, qui étoit sans apanage, n'ayant rien à faire dans les états de son pere, voyageoit pour son plaisir. On l'appelloit Pacifique, parce qu'il terminoit tous les différends & toutes les querelles qui survenoient dans sa famille. Il vint à la cour de Régentine pour y passer trois semaines; mais il fut si enchanté de la réception qu'on lui fit, qu'il y resta trois ans. Le prince Colibri lui donna des fêtes. Céleste & lui saisissoient toutes les occasions de montrer leur magnificence, & ils étoient si accoutumés à ce genre d'amusement que, quand on étoit par hasard cinq ou six jour sans inventer un nouveau spectacle, ils s'ennuyoient, ils bâilloient, & finissoient par prendre de l'humeur & par gronder tout le monde. Comme on se lasse de tout, quand on en abuse, Céleste & Colibri ne trouverent bientôt plus rien de saillant dans les plasirs qu'on leur offroit. L'intendant des menus plaisirs du prince fut menacé d'être chassé, s'il ne faisoit pas mieux. Il écrivit dans tous les pays pour requérir les idées de tous les gens célèbres. On lui envoya des plans, des ouvrages, & des sujets pour les exécuter. Le prince & la princesse trouverent tout cela très-beau; mais la fête n'étoit pas

finie, qu'ils bâilloient comme auparavant. Enfin, on eut recours aux fées. Quelques-unes prétendirent que, si Céleste & Colibri s'ennuyoient, c'étoit la faute de la vie oisive & désœuvrée qu'ils menoient. D'autres plus indulgentes se prêterent à les secourir, & se firent fort de les faire mourir de rire; mais le rire est un bien-être momentané, & ne rend pas heureux. Le prince & la princesse l'éprouverent. La fée Fanfreluche, dont tous les revenus consistoient dans les contributions qu'elle tiroit des marchandes de modes & des fabricans d'étoffes, fit présent à Céleste de deux mois de son revenu pour effiloquer. Ce présent enchanta Céleste; elle effiloqua du matin au soir pendant quelques jours; mais cette occupation lui donna bientôt des vapeurs. Alors Fanfreluche ordonna un spectacle d'un nouveau genre. On l'établit dans une prairie en face du château, de sorte que Céleste pouvoit en jouir sans quiter la chaise longue; elle n'avoit que la peine de tourner la tête; ce qui lui coûtoit beaucoup; car à force de ne rien faire, elle étoit devenue extrêmement paresseuse. Cette fête devoit se passer la nuit. Par le pouvoir de la fée, la prairie fut tout-à coup environnée d'une colonnade d'albâtre avec des feuillages en or

& en pierreries, montant autour des pilastres ; il y avoit des amphithéâtres dans toutes les travées, où les dames & les seigneurs de la cour étoient placés. Le peuple étoit derriere, & voyoit par le moyen de grandes & grosses lunettes, où dix personnes pouvoient regarder à la fois, pour la commodité du public. La fée fit distribuer de belles tabatieres aux dames & aux seigneurs ; ensuite elle donna un signal : toutes les tabatieres s'ouvrirent à la fois, & il sortit de chacune une jolie petite paire de doigts bien potelés, qui, saisissant chaque spectateur par le nez, les forçoit à lever la tête tous en même temps, & ils virent dans les airs le plus beau feu d'artifice dont on eût jamais oui parler. Les doigts enchantés dirigeoient leur attention avec une dextérité surprenante, en leur faisant tourner le nez à propos. La princesse & le prince firent de grands éclats de rire, en voyant tous ces nez en l'air. Mais bientôt un spectacle plus flatteur s'offrit à leurs yeux. Tous les spectateurs prirent subitement la figure de Céleste & de Colibri, & ils eurent la satisfaction de se voir par-tout où ils jettoient leurs regards, dans différens âges & dans toutes sortes d'attitudes. Céleste & Colibri penserent mourir de plaisir ; mais bientôt

ils sentirent l'ennui d'eux-mêmes qui les gagnoit, & ils prierent instamment Fanfreluche de faire cesser le charme. Tout disparut, dès qu'ils en eurent formé le désir. Il n'y eut que les doigts enchantés qui vinrent se ranger auprès de la fée pour recevoir ses ordres. Elle les mit tous dans un mortier, les fit piler, & bientôt il en sortit un beau jeune homme que le prince & la princesse trouverent si aimable, qu'ils en firent leur favori, & ensuite leur premier ministre. Les affaires en allerent beaucoup mieux; mais leur ennui accroissoit tous les jours davantage, leur santé se derangea, & bientôt ils se trouverent excessivement malheureux.

Tandis que Céleste & Colibri faisoient de vains efforts pour trouver le bonheur hors d'eux-mêmes, le prince Pacifique devint tous les jours plus éprisdu mérite de Reinete, & regrettoit d'être un cadet sans apanage & de n'avoir pas un trône à lui offrir. » Que je serois heureux, » disoit-il, d'avoir une femme si douce, » si modeste, si raisonnable! Elle est rem- » plie de talens, & il ne lui échappe » jamais un mot qui puisse la faire soup- » çonner d'en avoir, & qui puisse humi- » lier celles qui ne sont pas si habiles » qu'elle. La pudeur & la décence, qui

» sont

» sont la plus belle parure des femmes,
» se remarquent dans toutes ses actions.
» Elle n'a de volonté que celle de sa
» mere ; elle n'aura de volonté que celle
» de son mari. Elle sait s'occuper, elle
» trouve ses ressources en elle-même ;
» elle sera économe. Elle est sensible, elle
» sera bienfaisante & généreuse. Ah, que
» n'ai-je un trône à lui offrir ! » C'étoit là son refrain.

De son côté, Reinette n'étoit point insensible au mérite du prince Pacifique, & regrettoit comme lui qu'il ne fût pas un parti sortable pour elle. Régentine s'apperçut de leur voeu mutuel, & en parla à sa fille. Reinette, qui n'avoit rien de caché pour sa mere, lui confia l'inclination qu'elle avoit prise pour le prince. Régentine trouva un moyen de tout arranger ; c'étoit de donner à Pacifique sa fille & ses états, & de ne se conserver que la régence. Elle n'en eut pas plutôt formé le projet, qu'il fut exécuté. On envoya des ambassadeurs au prince des Trois-Etoiles son pere, qui se hâta de donner son consentement, & le jour de la noce suivit de près le retour des ambassadeurs. Comme le prince Pacifique & Reinette n'avoient pas un goût décidé pour les fêtes, on n'en donna pas d'extraordinaires ; on se contenta de tenir

grand appartement à la cour de Régentine & de donner un bal paré. Ce bal rappella à la princesse Reinette celui où elle avoit été deux ans auparavant. Ce souvenir la fit penser à la fée Prudente, à qui elle avoit tant d'obligations. Elle rougit en réfléchissant qu'elle avoit négligé de la consulter sur son mariage, & courut à sa mere pour lui faire part de cette réflexion. Régentine la rassura du mieux qu'elle put, & se reprocha néanmoins intérieurement la précipitation avec laquelle elle avoit conclu le mariage de sa fille sans l'avis de ses protectrices. Elle eut beau se dire que sa tendresse pour Reinette & l'envie de lui faire promtement un sort heureux ne lui en avoient pas donné le loisir, elle ne pouvoit se dissimuler son tort. Elle quitta l'assemblée, & appella Prudente à haute voix. Prudente ne répondit pas. Enfin, à force de lui demander grace, elle parut. » Je ne peux plus rien pour » vous, lui dit-elle ; vous avez négligé » de m'appeller vous & votre fille, dans » l'occasion la plus importante de sa vie ; » il faut qu'elle en subisse la peine ; il » faut que son expérience lui apprenne » de quelle importance il est de ne rien » faire sans moi. Et vous, princesse, » pour vous punir de n'avoir pas dirigé

» votre tendreſſe & vos démarches par
» mes avis, vous ne vous réveillerez que
» quand vos filles ſeront changées. » En
diſant ces mots, Prudente frappa Régentine de ſa baguette, & elle s'endormit profondément.

Cependant Reinette, inquiete de ne point voir revenir ſa mere, la fit chercher par-tout. On la trouva endormie dans ſon boudoir. On crut d'abord qu'elle s'étoit trouvée mal, mais on ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle étoit enchantée. Alors tout le palais retentit des cris de Reinette. Chacun parla diverſement de cet évènement; chacun en tira parti pour mettre à profit le moment où perſonne ne tenoit encore les rênes du gouvernement, & le prince Pacifique travailla à ſe faire reconnoître régent comme héritier de la ſouveraineté, en attendant qu'il plût aux fées de réveiller ſa belle-mere. » Doucement, lui dit ſa fem-
» me, il faut appeller Prudente & Lumi-
» neuſe à notre ſecours; Prévoyante
» doit être auſſi conſultée, pour ſavoir
» comment nous devons nous y prendre.
» .... Je n'ai que faire de cette bande de
» ſorcieres, répondit Pacifique : chez
» mon pere des Trois-Etoiles je me gou-
» vernois tout ſeul; je crois que vous
» me prenez pour mon beau-frere Coli-

» bri. Je m'en vais assembler le con-
» seil, & tout ira bien..... Vous ne savez
» pas, lui répondit affectueusement Rei-
» nette, à quoi vous vous exposez, cher
» prince. » Alors elle lui révéla tous les secrets de famille, & le sort dont elle étoit menacée. » Eh bien, lui répondit-il,
» assemblez-les, consultez-les, divertis-
» sez-vous bien. Si leur avis est bon, je le
» suivrai, car j'aime la paix; s'il ne vaut
» rien, je suis votre serviteur, & je vais
» au conseil. »

Reinette invita promptement Lumineuse, Prévoyante & Prudente. Elles arriverent. » Vous avez bien fait de nous
» appeller, lui dit tout bas la fée Pru-
» dente. Quant à moi, mon avis vous est
» interdit; mais ma présence vous garan-
» tira d'une partie des pieges que pour-
» roient vous tendre mes anciennes. » Reinette leur exposa la situation où le prince son époux & elle se trouvoient. Lumineuse aussi-tôt donna vingt projets que Prévoyante détruisoit à mesure que sa compagne les exposoit. Reinette expliqua humblement ceux de son mari. Prévoyante se mit à sourire, & lui fit une longue énumération de tout ce qu'il ne falloit pas qu'il fit. Le prince arriva, les écouta, se tenoit les côtés de rire, & partit pour ne suivre que son avis. Les

trois fées ſe retirerent en lui ſouhaitant bien du ſuccès.

Pendant l'eſpace d'une année tout alloit aſſez bien ; mais un jour en entrant dans l'appartement de Régentine, on la trouva diſparue. Peu de jours avant, Reinette avoit mis au monde un prince & une princeſſe. Elle n'étoit pas encore éveillée, le prince défendit qu'on lui annonçât cette nouvelle avant qu'on eût fait toutes les recherches poſſibles. Elles furent vaines. On ne put ſavoir ce que Régentine étoit devenue. Enfin il fallut bien en inſtruire ſes filles. Elles furent dans un déſeſpoir ſi violent, qu'elles penſerent en perdre la vie. Cet évènement redoubla la mélancolie dans laquelle Céleſte étoit depuis long-temps tombée. Colibri faiſoit ce qu'il pouvoit pour la diſtraire, & n'y put réuſſir. » Vous êtes » une ſinguliere femme, lui diſoit-il » quelquefois ; vous avez tout à ſouhait, » vous n'avez pas une fantaiſie qui ne » ſoit ſur le champ ſatisfaite ; vous ne » formez pas un deſir qui ne devienne » une réalité ; je n'ai d'yeux que pour » vous ; je fais vos volontés du matin au » ſoir, & vous ne vous trouvez pas heu- » reuſe. Que vous faut-il donc ?... Je » n'en ſais rien, répondit-elle ; mais je » m'ennuie. »

Reinette fut aussi vivement touchée que Celeste de la perte de sa mere, mais son caractère n'étant pas le même, la douleur produisit sur elle des effets différens. „ Je suis mere aussi, se disoit-elle, „ il faut que je me conserve pour élever „ mes enfans ; mon mari est à la tête des „ états de ma mere, il est surchargé „ d'affaires ; sans vouloir m'en mêler au-„ delà de ce qu'il jugera à propos, „ voyons si je ne peux pas lui être utile. „ Par exemple, visitons la veuve & l'or-„ phelin, voyons si le pauvre dans sa „ chaumiere n'est point abandonné. J'ai „ des peines ; consolons ceux qui en ont „ plus que moi. Le soir, je rentrerai le „ cœur plein de joie du bien que j'aurai „ répandu autour de moi, & je me trou-„ verai heureuse. Alors le prince mon „ époux verra mon visage toujours serein „ & gai ; j'emploierai mes talens à le „ délasser des affaires, & il me verra cha-„ que jour avec un nouveau plaisir. Je „ vois bien que je ne dois plus compter „ sur la protection des fées. Rendons-„ nous heureuses par nous-mêmes & sans „ le secours des autres. „

Reinette mit à profit ses réflexions. Elle suivit son plan exactement. Elle eut bientôt sujet de s'en applaudir.

Le prince Songecreux, dont les états

n'étoient séparés de ceux de Régentine que par une petite riviere qui en bornoit les limites, trouva un jour, en feuilletant dans ses archives, que son arriere-bisaïeul avoit été possesseur de l'apanage dont jouissoit Reinette. Il trouvoit bien la cession qui en avoit été faite en bonne forme ; mais il prétendoit qu'elle ne donnoit pas le droit à Régentine d'en disposer en faveur d'un gendre, & qu'elle devoit lui revenir après elle, faute d'enfans mâles. Il dépêcha un ambassadeur à Pacifique, pour lui signifier ses prétentions. Pacifique ne laissa pas que d'en être alarmé. Il examina tous les titres de Régentine, & trouva qu'en effet elle avoit disposé en sa faveur un peu légèrement de son héritage. Reinette lui représenta cependant que comme régent & comme gendre, il ne pouvoit se dispenser de défendre les droits de sa mere, & qu'il falloit promptement mettre tout le pays sous les armes & garnir les frontieres. L'avis du conseil fut au contraire d'éluder la question, & de répondre qu'il seroit temps de l'examiner quand l'héritage seroit vacant. Régentine existoit, elle pouvoit revenir d'un moment à l'autre ; enfin, ce n'étoit pas le moment d'écouter de telles prétentions, ni de les disputer. Cet avis pouvoit être le plus

prudent, il plaisoit même assez à Pacifique ; mais la vanité de Reinette fut blessée qu'on osât mettre en question le pouvoir & les droits de sa mere. Les ambassadeurs furent renvoyés, & la guerre défensive résolue.

E M I L I E.

Sera-t-elle bientôt finie la guerre, Maman ? Je ne l'aime pas, car je n'y entends rien.

L A M E R E.

Je m'en doute, aussi je veux vous en épargner les détails.

E M I L I E.

Mais, Maman, pourquoi Reinette ne consulta-t-elle pas Prudente avant de faire la guerre ?

L A M E R E.

Vous avez raison ; elle auroit d'autant mieux fait, qu'il n'est pas sage de prendre un parti dans le premier mouvement du ressentiment. Enfin, elle négligea cette sage précaution, & tout fut en armes. Songecreux arriva en personne pour attaquer Pacifique dans ses états, & comme vous n'aimez pas les détails, vous saurez seulement, qu'après s'être bien défendu, toujours battu & poussé de poste en poste, Pacifique fut fait prisonnier, & ses troupes dispersées. Songecreux resta vainqueur, s'empara des états de Régen-

tine par droit de conquête, & Reinette fut obligée de fuir chez sa sœur avec ses deux enfans, sans biens & sans moyens de racheter son mari. Sa désolation dans le premier instant fut extrême. Elle se repentit d'avoir déterminé son mari à faire la guerre, mais il étoit trop tard, elle sentit que de vains regrets ne remédient à rien. Elle avoit emporté avec elle toutes ses pierreries & ses diamans. Elle les vendit pour payer la rançon de son mari. Colibri & Céleste reçurent Pacifique, & lui offrirent, ainsi qu'ils avoient fait à Reinette, tout ce qui étoit en leur pouvoir. Pacifique reçut leurs offres avec reconnoissance; mais le malheur de se trouver à son âge frustré de belles espérances, lui donna un profond chagrin. Sans état, sans revenus, chargé d'une femme & de deux enfans, cette situation l'affecta si vivement, qu'elle changea tout-à-fait son caractere. Il étoit sombre, inégal, inquiet; tout l'impatientoit & lui donnoit de l'humeur; il grondoit sa femme, ses enfans: enfin, il devint insupportable. Reinette, peu accoutumée aux mauvais traitemens & aux bizarreries, gémissoit en secret d'un changement si funeste; mais comme elle avoit un grand courage, elle n'opposa à ces mauvais traitemens qu'une patience inal-

térable, de la douceur & de la fermeté. Voyant combien elle étoit nécessaire à son mari & à ses enfans, elle fit taire jusqu'à sa douleur secrete, & pour y parvenir elle mit en usage toutes ses ressources; elle passoit sans cesse d'une occupation à une autre; elle n'étoit jamais un instant à rien faire, & elle parvint à se faire une maniere d'être agréable. Sa santé à la fin s'altéra, sans que son courage en fut ébranlé. On la voyoit toujours avec un visage serein & gai, & souvent elle parvenoit à tirer Pacifique de sa mélancolie.

„ Qu'est-ce donc que les hommes,
„ s'écrioit Colibri! Ma *femme possede*
„ tout ce que l'on imagine de plus
„ nécessaire au bonheur; elle meurt d'en-
„ nui & de chagrin, elle est maussade
„ & insipide. Ma belle-sœur est acca-
„ blée de tous les revers possibles; elle
„ est gaie & heureuse, & sa conversation
„ enchante, on ne la quitte qu'à regret.
„ J'ai épousé la plus belle femme de la
„ terre; sa figure se perd tous les jours
„ par sa faute. Reinette étoit laide; sa
„ santé est foible & se détruit, & plus
„ elle prend d'années, plus sa physiono-
„ mie devient intéressante. Ah! je n'y
„ comprends plus rien. „

Ces réflexions que faisoit Colibri,

Céleſte un beau matin les fit auſſi. Elle comprit par l'exemple de ſa ſœur, que ſon déſœuvrement & l'ivreſſe où elle avoit été de ſa belle figure, étoient la premiere cauſe de ſa triſteſſe. Elle s'avoua que depuis qu'on ne lui diſoit plus qu'elle étoit belle, on n'avoit plus rien à lui dire. Il lui vint dans l'eſprit qu'apparemment il valoit mieux être aimable que d'être belle, & elle forma la réſolution de ſe tirer de l'apathie où elle vivoit depuis ſi long temps. Elle demanda des livres à ſa ſœur, & lui communiqua ſon projet. Reinette en fut enchantée, & voulut l'aider dans ſa réforme. Un évènement, qui fut le premier malheur réel que Céleſte eût eſſuyé, acheva de la faire rentrer en elle même ; car juſques-là elle avoit un peu confondu les contrariétés indiſpenſables dans la vie, avec les malheurs. Le prince Colibri fut tué à la chaſſe, d'un coup de fuſil. Céleſte fut au déſeſpoir de la mort de ſon mari. Ce malheur touchoit de très-près Reinette & Pacifique, & par plus d'une raiſon. Quel alloit être leur aſyle ? Céleſte n'avoit point d'enfans, & le pere de Colibri rentroit dans tous les droits dont il s'étoit dépouillé volontairement en mariant ſon fils. Reinette, inſtruite par l'expérience & par le malheur, ne manqua

pas cette fois d'appeller la fée Prudente à son secours. Elle arriva. » Je suis contente, lui dit-elle, de la maniere dont » vous vous êtes tirée de vos épreuves, » & dont vous avez réparé vos fautes. » Vos malheurs finiront bientôt. Il ne » faut plus que perfectionner votre ouvrage, en rendant à votre sœur le » service de la soutenir dans le découragement qui s'emparera d'elle plus » d'une fois avant d'embrasser une vie » aussi utile & aussi occupée que la vo» tre. — Et ma mere, s'écria Reinette ? » Madame, par pitié, donnez-m'en des » nouvelles; je ne cesse de la pleurer. — » Votre mere existe, & vous la reverrez bientôt, répondit la fée. — Et ses » états....... continua tristement Rei» nette, elle les a perdus par ma faute! — » Ne veuillez point pénétrer dans l'a» venir, reprit Prudente, soyez plus cir» conspecte, & espérez la récompense de » votre mérite. — Eh bien, je me tais, » dit Reinette; mais que devons-nous » faire, ma sœur & moi ? Quelle con» duite devons-nous tenir ? — La plus » simple est toujours la meilleure, ré» pondit la fée; notifiez la mort du » prince à son pere, & attendez. Mais » vous devez bannir toute crainte, je » serai désormais toujours à vos côtés,

» & vous n'agirez plus qu'inſpirée par » moi. Je vous quitte pour vaquer à d'au- » tres affaires ; mais je ne vous perdrai » point de vue. Voici trois préſens que » je vous fais, ſervez-vous-en à pro- » pos. Quand vous vous trouverez em- » barraſſée, vous caſſerez cette noiſet- » te, & vous ſuivrez la premiere pen- » ſée qui vous viendra dès qu'elle ſera » ouverte ; enſuite vous en remettrez » les morceaux dans votre poche, ils » ſe reprendront tout ſeuls, & à chaque » nouvel embarras vous la caſſerez de » nouveau. Voici un flacon qui ren- » ferme une liqueur qui a la vertu de » rendre la beauté, vous en ferez l'u- » ſage qu'il vous plaira. Ce livre-ci eſt » le plus précieux de mes dons, dit- » elle en tirant de ſa poche un petit » livre bleu dont les feuillets étoient » blancs. Vous êtes jeune encore, & il » vous reſte bien des choſes à connoître. » Ecrivez-y chaque jour vos réflexions » ſur tout ce qui vous ſera arrivé & ſur » ce que vous avez à faire le lendemain ; » mettez-le ſous votre oreiller : en vous » éveillant vous y trouverez mes répon- » ſes. Adieu ; profitez, & ne vous dé- » couragez pas. »

Reinette remercia beaucoup la fée, mit ſes préſens dans ſa poche, & cou-

rut chez sa sœur pour lui faire part des conseils de Prudente. Au moment d'entrer dans son appartement, elle pensa qu'elle n'avoit point demandé si elle pouvoit lui parler de sa mere & des présens que la fée lui avoit faits; elle se trouva fort embarrassée, & elle cassa sa noisette. Elle y trouva un billet où il étoit écrit: *de votre mere seulement*. C'est » bon, dit-elle en elle-même: ce sera » un moyen pour hâter le changement » de ma sœur. » Elle remit les morceaux de sa noisette dans sa poche. Elle lui annonça en effet que sa mere se réveilleroit aussi-tôt qu'elle se seroit corrigée des petits défauts contractés dans l'opulence & dans l'oisiveté, & elle parvint en même temps à calmer sa grande douleur, en lui montrant toujours le retour de sa mere attaché aux efforts qu'elle feroit sur elle-même.

On se hâta de faire part de la mort de Colibri à son pere. Ce bon vieillard s'étoit retiré dans une petite terre, où il vivoit paisiblement avec quelques gentilshommes de son voisinage. Il reçut cette nouvelle avec les démonstrations de la plus vive douleur. Celui qui avoit été chargé de la lui annoncer, lui dit que Céleste attendoit ses ordres. Il rêva un moment, ensuite il dit : » Mon bien-

„ est bien à moi, j'en peux faire ce que „ je veux ; dites à Céleste, au prince „ Pacifique & à Reinette de venir me „ voir, je leur ferai connoître mes in- „ tentions. „ Plusieurs jours se passerent, pendant lesquels Céleste, aidée des conseils de sa sœur, fit des progrès rapides ; mais la perte qu'elle avoit faite se représentoit toujours à elle avec amertume, & sa douleur détruisoit sensiblement sa figure. La premiere idée de Reinette fut de lui donner son flacon ; mais se rappellant que sa beauté avoit été cause des défauts qui l'avoient rendue si malheureuse, elle remit à un autre temps à en faire usage.

Elles se préparerent avec le prince Pacifique à aller rendre visite au prince Tout-Rond. En arrivant chez lui, on leur dit que l'on doutoit qu'il put les recevoir, parce que n'ayant pas de portrait du défunt, il étoit occupé à écrire dans le pays de Colibri, pour qu'on lui en envoyât un qui ressembloit à son fils quand il étoit sous cette forme, & il avoit défendu qu'on l'interrompit tant qu'il écriroit. Reinette demanda s'il étoit long-temps ordinairement dans son cabinet, on répondit qu'il n'étoit guere plus de vingt-quatre heures à écrire une lettre. Pacifique, à qui cette visite répu-

gnoit beaucoup, fut d'avis de s'en aller. Céleste & Reinette lui représenterent que le bon-homme pourroit en être blessé. Pacifique insista. Reinette passa dans un cabinet pour consulter sa noisette. Elle la cassa; il en sortit un charmant colibri. Reinette aussi-tôt rentra, & pria un valet de chambre de présenter cet oiseau de sa part à son maître. Il n'hésita pas de lui obéir, bien sûr du plaisir qu'il alloit lui faire. Céleste & Pacifique ne comprenoient pas où Reinette avoit pris ce colibri. Elle leur dit que c'étoit un présent que venoit de lui faire la fée Prudente.

Le prince & les deux princesses furent bientôt admis en la présence du beau-pere de Céleste. Il combla Reinette de remerciemens. « Vous m'avez rendu un » grand service, lui dit-il, car je ne » suis pas grand écrivain : ce n'est pas » que je n'aie écrit comme un autre; » mais, ma foi, il y a temps pour tout. » Après cette belle harangue, il embrassa sa belle fille, & se mit en frais pour la consoler; puis il passa avec Pacifique dans son cabinet : ils furent environ une heure ensemble, pendant laquelle Céleste & Reinette ne laisserent pas que d'être fort en peine du motif de cette conversation. Enfin, elle finit. Ils revinrent,

» J'ai voulu ſavoir, dit le bon-homme, » ce que le prince Pacifique avoit dans » l'ame ; je ſuis content de lui ; & comme » je n'ai plus d'enfant, je l'adopte ; » & je le fais mon héritier. Dès aujourd'hui » il peut entrer en jouiſſance de » mes états ; je lui remets tous mes » droits, tels que je les avois cédés à » mon fils ; je ne me réſerve que mon » petit canton de terre. Mais j'y mets » cependant la condition qu'il fera un » ſort convenable à la veuve du prince » Colibri, dit-il à Céleſte. — Fixez-le » vous-même, madame ; je m'en rapporte » à vous, répondit Pacifique ; je » n'ai aucun droit au bienfait que je » reçois, je ſerai trop content de ce qui » me reſtera. — Prince, répondit Céleſte, » ce ſera ma ſœur qui me guidera » ſur la demande que j'aurai à vous » faire.... Elle alloit continuer, mais un grand bruit qu'on entendit tout-à-coup l'interrompit. Une muſique céleſte ſe fit entendre, & l'on vit deſcendre du ciel un palais de cryſtal avec des portes de rubis & d'émeraudes. » Quel diable » de train eſt-celà, s'écria le prince » Tout-Rond ? Eſt-ce encore quelque » fée qui vient faire des ſiennes ? Elles » ne me laiſſeront jamais en repos. » Meſdames, c'eſt à vous ſans doute à

„ qui elles en veulent, je vais m'enfer-
„ mer dans mon cabinet avec mon char-
„ mant Colibri ; & quand elles seront
„ parties, vous n'avez qu'à me faire
„ appeller ; il y a long-temps que je ne
„ me mêle plus des affaires des grands. —
„ Je vous demande la permission de vous
„ suivre, prince, lui dit Pacifique ; je
„ ne suis guere plus curieux que vous
„ de la conversation de ces magicien-
„ nes. — A la bonne heure, reprit le
„ vieillard, mais partons. „

Dès qu'ils furent sortis du sallon, le palais, qui s'étoit placé dans la cour, s'ouvrit, & les trois fées, Lumineuse, Prévoyante & Prudente en sortirent. “ Où sont les princes, demanderent-„ elles ? „ Les princesses n'osoient répondre. Point tant de façons, dit Prévoyante en frappant de sa baguette le cabinet où ils s'étoient retirés. La porte s'ouvrit. “ Nous venons, dit la
„ fée, vous donner un bon avis, prince.
„ Nous approuvons fort le don que vous
„ faites de vos états au prince Pacifi-
„ que, dit-elle au beau-pere de Cé-
„ leste ; mais gardez-vous de le publier ;
„ les succès de Songecreux pourroient
„ l'engager à s'emparer aussi de vos
„ états, s'il vous voyoit y renoncer. Il
„ faut tenir vos dispositions secrettes.

„ Il faut retourner prendre la place de
„ votre fils. Pacifique gouvernera en
„ effet ; mais il gouvernera en votre
„ nom juſqu'à ce que vous n'ayez plus
„ rien à redouter de Songecreux. —
„ L'avis eſt bon, dit le vieillard, je
„ n'en diſconviens pas ; mais quand
„ n'aurons-nous plus rien à redouter de
„ Songecreux ? — Quand il plaira à Cé-
„ leſte, dit la fée Lumineuſe : voilà
„ tout ce qu'il nous eſt permis de vous
„ annoncer. — Moi, s'écria-t-elle, &
„ comment cela dépend-il de moi ? —
„ Oh qu'oui ! reprit Tout-Rond, atten-
„ dez-vous qu'elles répondent à cela.
„ Allons, allons, il faut prendre ſon
„ parti, & faire comme elles l'enten-
„ dent. Mais, meſdames, entre vous
„ trois, ne pourriez-vous pas me ren-
„ dre un ſervice ? . . — Il eſt rendu,
„ ſe hâta de répondre la fée Lumineuſe,
„ qui avoit pénétré la demande qu'il
„ [illegible]loit leur faire. — Oh parbleu ! je
„ vous défie, madame Lumineuſe, avec
„ tout votre eſprit, de deviner ce que
„ je voulois dire. — Vous vouliez lui
„ dit-elle, nous demander de faire par-
„ ler Colibri ; il répondra déſormais à
„ toutes les queſtions que vous lui fe-
„ rez, toutes les fois que vous le tien-
„ drez ſur le doigt, & que vous le re-

» garderez fixement ; mais il ne sera
» entendu que de vous, & il ne par-
» lera jamais que vous ne l'interro-
» giez.... Bravo, répondit le bon-hom-
» me, c'est encore mieux que je ne
» demandois. Vivent les fées! C'est un
» plaisir d'avoir à faire à elles. Mais
» voyons cependant si vous ne m'attra-
» pez pas. » Il prit le petit Colibri sur son doigt, & lui demanda quelque chose à l'oreillle, puis le regarda fixement, ce qui fit venir les larmes aux yeux de Céleste. ,, Il parle comme un oracle,
,, s'écria-t-il! Eh bien, mesdames, vous
,, dites donc....... Je dis, reprit Pru-
,, dente, que vous perdez le temps en
,, paroles inutiles. Partez, retournez
,, dans vos états, abandonnez cette bi-
,, coque...... Bicoque vous-même, re-
,, prit Tout-Rond; pourquoi injuriez-
,, vous ma maison, madame? Je la quitte
,, avec peine, & puis je n'aime point à
,, voyager.... Ne faut-il pas aussi vous
,, en épargner la peine, reprit Pré-
,, voyante? Allez vous coucher, & le-
,, vez-vous demain de bonne heure,
,, car vous aurez plus d'une affaire.....
,, Je ne demande pas mieux, reprit-il
,, encore, mais je suis en peine des prin-
,, cesses & de Pacifique; je n'ai d'ap-
,, partement ici que pour moi, &....

» Vous devenez modeste ou vilain, dit
» Prévoyante en l'interrompant ; où
» donne cette porte que voilà au fond
» de votre cabinet ? — Pardieu, dit-il,
» c'est ma garde-robe, prétendez-vous
» les coucher là ? — Vous ne nous en
» imposez pas, reprit Prévoyante. »
En disant cela, elle frappa la porte de sa baguette ; la porte s'ouvrit, & l'on vit un magnifique appartement, destiné à Reinette & à son mari. De-là on passa dans un autre plus petit, & décoré suivant l'étiquette des veuves, ce qui désignoit que Céleste devoit l'occuper.
» Vous avez très-bien fait d'y pour-
» voir, mesdames, dit le bon-homme,
» en admirant les appartemens ; tant
» que vous ne ferez que de ces tours-
» là, vous serez les bien venues. Si vous
» voulez aussi vous mêler du souper,
» je crois qu'il n'y aura pas grand mal,
» & alors je vous proposerai sans fa-
» çon...— Et où est la salle à manger, de-
» manda Prudente ? — La salle à manger,
» dit-il, est par-tout où je me trouve
» quand j'ai faim. Ici, par exemple. »
Aussi-tôt une table somptueusement servie descendit du plafond, & l'on se mit à table. Céleste paroissoit seule insensible à toutes ces merveilles. Elle regardoit les larmes aux yeux le petit Colibri que

son beau-pere tenoit toujours sur son doigt. La fée Lumineuse consulta ses compagnes pour savoir si elles ne tâcheroient pas par quelques charmes d'abréger le terme de ses regrets, & il fut résolu qu'on en donneroit le pouvoir à Reinette, dont Prudente guidoit toutes les actions.

Le souper fait, les fées prirent congé de la compagnie, chacun se retira dans son appartement, se coucha, & le lendemain en se réveillant, ils se trouverent tous transportés dans le palais de Céleste. Tout rentra dans l'ordre ordinaire. Pacifique se mit à gouverner; le bon vieillard causoit toute la journée avec son Colibri. Reinette reprit ses occupations, & Céleste fit tous ses efforts pour l'imiter. Elle consultoit toujours sa sœur; celle-ci consultoit son livre bleu & sa noisette, & tout alloit le mieux du monde. La paix & l'union régnoient entr'eux : Céleste finit par se trouver heureuse. Tous les soirs on chantoit en chorus :

Ou peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille ?

Une année se passa ainsi sans qu'il arrivât rien de remarquable. Un jour où ils étoient tous rassemblés, on leur an-

onça la viſite de Songecreux. Cela les fit trembler. Il fallut pourtant bien le recevoir. La curioſité l'attiroit, & il ne se cacha pas. Il avoit tant entendu parler du bonheur de cette famille & du mérite de celle qu'il avoit dépouillée de ſon héritage, qu'il voulut en juger par lui-même. Il ſe fit accompagner par un de ſes neveux, qui étoit un jeune prince d'une beauté parfaite : auſſi on l'appelloit Phénix. La réception qu'on leur fit, fut aſſez froide. Le jeune prince trouva Céleſte fort au-deſſous de la réputation de ſa beauté, mais beaucoup plus aimable qu'on ne le lui avoit dit.

De retour chez ſon oncle, il ne parloit que de la *famille heureuſe*; c'eſt le nom qu'on lui donoit à vingt lieues à la ronde. » Mon oncle, diſoit Phénix, » avez-vous remarqué ces deux ſœurs ? » Et Céleſte, quelle modeſtie dans ſes » regards ! — Ne m'interrompez pas, » je ſonge . . . répondoit Songecreux. — » Et à quoi ſongez-vous, mon oncle ? — » A ce qui me plaît, mon neveu. » Songecreux fut trois mois entiers à ſonger tout ſeul à ce qui lui plaiſoit, ſans jamais en faire part à perſonne. Pendant ce temps, Phénix alloit fréquemment faire ſa cour aux princeſſes ; il les trouvoit toujours occupées & toujours plus aimables.

Il prit pour Céleste un goût si vif, qu'il vint un jour interrompre les rêveries de son oncle. Il se jeta à ses genoux, & lui avoua qu'il ne pouvoit plus vivre sans épouser Céleste. » Parbleu, répondit *Son-* » *gecreux*, tu aurois bien dû me le dire » plûtôt : il y a trois mois que je songe » comment je pourrois faire pour répa- » rer le mal que j'ai fait à toute cette » famille, sans leur avouer que j'ai eu » tort, & je ne trouvois rien. Mais » voilà l'arrangement tout fait : tu épou- » seras Céleste ; je te donne mes états, » après moi s'entend, & je rends à Rei- » nette & à Pacifique pour présent de » noce ce que je leur ai pris. » *Phénix* fut dans un transport de joie difficile à rendre. » Je vous tiens quitte des re- » merciemens, lui dit son oncle, allez- » vous-en trouver votre céleste épouse, » & laissez-moi, il faut que je me re- » mette à songer. — Et pourquoi faire, » mon oncle ? — Belle demande ! Et le » contrat & la noce ? Laissez moi songer, » vous dis-je, & partez. » Phénix ne se le fit pas dire deux fois. Il s'adressa au prince Pacifique, & lui dit les intentions de Songecreux, en le priant de lui être favorable auprès de Céleste. Reinette, qui vit dans cette proposition l'accomplissement de tout ce qu'avoit annoncé

Prudente,

Prudente, pressa sa sœur d'accepter la main de Phénix. On consulta cependant son beau-pere, qui répondit : » Eh ! mais » qu'est-ce qu'on prétend donc que je » devienne moi ? est-ce que je resterai » tout seul ici ? — Il ne tiendra qu'à » vous, lui dit Reinette, de venir de» meurer avec nous. — Parbleu, prin» cesse, vous n'en serez pas dédite ; à ce » compte, je consens à tout. »

Dès que le mariage fut public, Songe-creux vint lui-même chercher Reinette & Pacifique pour les remettre en possession de leurs biens, ce qui se fit avec la plus grande solemnité. Reinette ne fut pas plutôt dans son palais, qu'elle courut avec Céleste à l'appartement de leur mere. Elles entrerent en tremblant dans le boudoir où elle s'étoit endormie, & dont elle avoit disparu. Reinette, plus vive que sa sœur, entra la premiere, & jetta un cri, en voyant sa mere qui se réveilla en sursaut au bruit qu'elle fit. On peut plus aisément se représenter que décrire les transports de joie des deux princesses & de Régentine. Les princes furent appellés. Le bruit du retour de Régentine se répandit bientôt, & la satisfaction devint générale. Régentine donna son consentement au mariage de Céleste. Elle apprit l'heureux change-

ment qui s'étoit fait dans son caractere & dans sa façon de penser, & pensa en mourir de plaisir. Reinette fit présent à sa sœur de son flacon de beauté ; mais elle dédaigna d'en faire usage, bien sûre par son expérience que la beauté ne rendoit point heureuse.

Les fées assisterent aux nôces de Céleste, & l'on chanta un hymne en l'honneur de Prudente & de Prévoyante. Céleste convint & promit de ne jamais oublier que la beauté ne l'avoit jamais rendue heureuse, qu'elle avoit été au contraire un obstacle à son bonheur, & qu'elle n'avoit joui d'une *satisfaction* sans nuage que depuis qu'elle avoit contracté l'habitude de faire succéder sans cesse une occupation à une autre.

Depuis cet évènement, ils ont tous vécu heureux. Les fées fixerent les limites des états de Régentine, de Songrecreux & du pere de Colibri ; ils furent entourés d'une riviere profonde. Ce pays est inaccessible à tous ceux qui ne sont pas aussi vertueux que ses habitans. Ce qui fait que depuis on l'a toujours appellé l'*isle Heureuse*.

LA MERE.

Eh bien ! comment trouvez-vous cette histoire ?

EMILIE.

Elle m'a fort amusée, Maman; je voudrois bien ressembler à Reinette.

LA MERE.

Vous savez ce qu'il faut pour cela.

EMILIE.

Oui, Maman, je la lirai encore, n'est-ce pas?

LA MERE.

Quand il vous plaira.

EMILIE.

Il y a bien des choses que je vous prierai de m'expliquer.

LA MERE.

Volontiers; mais ce sera pour un autre jour.

DOUZIEME CONVERSATION.

EMILIE.

Que ferons-nous aujourd'hui, Maman?

LA MERE.

Ce que vous voudrez. Voyez ce que vous voulez faire; vous avez bien rempli vos devoirs, je vous laisse maitresse de choisir vos occupations pour le reste de la journée.

EMILIE.

Vous êtes bien bonne ma chere Maman ! Eh bien, il faut si vous voulez... ou bien je voudrois... Oh non, non, tenez Maman, causons, cela vaudra mieux.

LA MERE.

Cela vaudra mieux que quoi ?...

EMILIE.

Que tout ce qui me passoit par la tête. Mais, Maman, si vous voulez, puisque vous êtes contente de moi, j'aime mieux causer. Il y a près de huit jours au moins, Maman, que nous n'avons parlé ensemble.

LA MERE.

Je croyois que nous causions ensemble tous les matins.

EMILIE.

Ah ! oui, mais c'est à déjeûner ou en étudiant ; mais faire la conversation comme une dame, il y a bien long-temps.

LA MERE.

Cela est vrai. Eh bien, je vous écoute ; avez-vous bien des choses à me dire ?

EMILIE.

Oui, Maman, mais commencez.

LA MERE.

Volontiers. Par exemple, il me *passe* aussi une idée par la tête ; rendez-moi un peu compte de tout ce qui vous est arrivé & de la maniere dont vous avez

passé votre temps depuis notre derniere conversation.

EMILIE.

Ah, voyons! Premierement, ma chere Maman........ faut-il parler de mes devoirs?

LA MERE.

S'ils vous ont fait faire quelques réflexions nouvelles depuis que nous en avons parlé, à la bonne heure.

EMILIE.

Non. Ainsi je dirai seulement que lundi dernier nous sommes sorties ensemble.

LA MERE.

Et où avons-nous été? Je ne m'en souviens pas trop.

EMILIE.

Comment, Maman, vous ne vous en souvenez pas? Je m'en souviens bien, moi; nous avons été acheter de la soie pour faire de la tapisserie, & nous avons trouvé une dame qui étoit si impertinente; vous savez bien, Maman, cette dame qui étoit dans la boutique.

LA MERE.

Ah! oui vraiment, je me la rappelle; mais j'avois oublié & la dame & son impertinence.

EMILIE.

Elle avoit pourtant grand tort.

LA MERE.

C'est pour cela que j'ai été si pressée de l'oublier, d'autant qu'elle a été très-fâchée de l'impertinence qu'elle ma faite.

EMILIE.

Je le crois.

LA MERE.

Vous avez donc senti qu'elle avoit eu tort.

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Et en quoi?

EMILIE.

Mais parce qu'elle est entrée dans cette boutique comme une folle, qu'elle a voulu prendre votre chaise en vous faisant ranger, & sans seulement faire la révérence, comme si vous étiez une femme-de-chambre.

LA MERE.

Si j'avois été une femme-de-chambre; elle n'auroit donc pas eu tort?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Vous vous trompez, Emilie. La femme-de-chambre n'auroit pas eu le droit de lui résister comme moi; mais la dame auroit eu tout autant de tort.

EMILIE.

Comment cela, Maman?

LA MERE.

En se conduisant comme elle l'a fait, elle étoit impertinente avec moi, elle auroit seulement été impolie avec une femme-de-chambre, & il ne faut être impolie avec personne. Voilà précisément en quoi consiste la faute que son étourderie lui a fait faire.

EMILIE.

Voilà donc pourquoi, Maman, vous me dites toujours de faire la révérence à tout le monde?

LA MERE.

Sans doute: il faut s'accoutumer de bonne heure à cette politesse générale, qui n'est jamais déplacée & qui n'a rien de faux.

EMILIE.

Est-ce que la politesse est de la fausseté?

LA MERE.

Quand elle est exagérée, quand elle est outrée, elle en a l'air.

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est que la politesse, Maman? Car c'est une de ces choses que j'entends à-peu près & que je voudrois bien savoir tout-à-fait.

LA MERE.

La politesse est une expression douce & volontaire des sentimens d'estime &

de bienveillance que nous éprouvons. Elle se marque par le maintien, ou par les paroles. Elle est quelquefois aussi une simple marque d'égards.

EMILIE.

C'est quand on fait la révérence à ceux devant qui l'on passe sans les connoître, qu'elle est une marque d'égards, n'est-ce pas, Maman ?

LA MERE.

Oui, précisément. Celle-là est sans conséquence, & il vaut mieux la prodiguer que d'y manquer.

EMILIE.

Et l'autre ?

LA MERE.

Celle qui se marque par les propos affables, ou par ce qu'on appelle complimens d'usage, demande plus de distinction, pour ne pas passer les bornes de la droiture. Je vous les ferai faire à mesure que l'occasion s'en présentera.

EMILIE.

Pourquoi pas à présent, ma chere Maman ?

LA MERE.

C'est que les maximes générales sont presque toujours fausses ou sujettes à tant d'exceptions, qu'il faut bien mieux attendre le moment où l'exemple se présentera.

EMILIE.

Oui ? Eh bien, parlons d'autre chose ! Maman, Je suis bien aise d'être au monde !

LA MERE.

Et pourquoi ?

EMILIE.

C'est que c'est joli tout ce qu'on voit. Et puis, il y a des momens où je suis si heureuse, si heureuse ! Hier, par exemple, cette comédie où vous m'avez menée, cette petite demoiselle qu'on avoit renvoyée, elle étoit bien affligée, elle pleuroit, mais aussi quand je l'ai vue revenir, cela m'a fait tant de plaisir !...... Comment est-ce qu'elle s'appelle ?

LA MERE.

Nanine.

EMILIE.

Oui, Nanine ! Pourquoi donc est-ce qu'on l'avoit renvoyée ?

LA MERE.

C'est qu'on avoit dit du mal d'elle à on maître, & il l'avoit cru.

EMILIE.

Mais il avoit tort. Pourquoi ne lui demandoit-il pas si cela étoit vrai ? Moi, si j'avois été à la place de ce monsieur, je lui aurois dit : mademoiselle, on m'a dit.... Mais qu'est-ce qu'on lui avoit donc dit ? Je ne sais plus.

LA MERE.

Son maître lui avoit donné de l'argent ; elle l'envoyoit en cachette à son pere, & on l'avoit accusée de l'avoir donné à un autre.

EMILIE.

Eh bien, je lui aurois demandé si cela étoit vrai.

LA MERE

Vous auriez mieux fait. Mais son maître étoit piqué de ce qu'elle avoit manqué de confiance en lui, & il n'écoutoit que son ressentiment.

EMILIE.

Mais elle faisoit bien d'envoyer *son* argent à son pere ; on ne devoit pas *la* punir.

LA MERE.

Certainement. Voyons un peu, quelles réflexions ferons-nous sur tout cela ?

EMILIE.

Oh, je ne sais pas, tout cela m'embrouille ! Aidez-moi, Maman, s'il vous plait.

LA MERE.

Il me semble que nous pouvons conclure qu'en général il y a un grand danger à ne pas donner sa confiance entiere à ceux qui veulent bien nous diriger & nous guider.

EMILIE.

Oui, cela est vrai.

LA MERE.

Que l'on est très-blâmable de suivre son premier mouvement de colere ou de ressentiment, parce qu'on court le risque de faire des injustices comme le comte d'Olban.

EMILIE.

Cela est encore vrai. Ah! est-ce qu'il s'appelle d'Olban, ce monsieur?

LA MERE.

Oui. Et qu'enfin celui qui n'a rien à se reprocher peut se consoler comme Nanine des injustices qu'il essuie, parce que tôt ou tard la vérité se découvre, & qu'on rend justice à qui il appartient.

EMILIE.

Oui... Maman, c'est bien commode; la vérité.

LA MERE.

Oui, pour celui qui ne s'en écarte pas; il n'a qu'à se tenir tranquille. Et le mensonge, la calomnie, la fausseté sont en revanche bien incommodes & bien fatigans pour ceux qui s'y laissent entraîner. Il faut qu'ils travaillent sans cesse à cacher leur duplicité, qu'ils craignent toujours d'être découverts, qu'ils se tourmentent; & tout cela fort inutilement, car avec le temps ils le seront certainement.

EMILIE.

Oh! pour moi, je dirai toujours vrai; car je n'aime pas à être tourmentée. Tenez, Maman, quand j'ai tort, je suis si mal à mon aise, & ce seroit bien pis si je mentois. Oh! mon Dieu, je me cacherois comme cela avec mes deux mains sur mon visage : je crois que je n'oserois plus jamais me montrer.

LA MERE.

Vous avez raison; car il y a des fautes qui ne s'oublient pas, & le mensonge est du nombre. Celui qui s'en est rendu coupable perd l'estime & la confiance des hommes, & l'on ne s'en releve jamais. C'est un vice bas & avilissant.

EMILIE.

Mais à propos, Maman, vous savez bien ce que vous m'avez promis.

LA MERE.

Quoi?

EMILIE.

L'extrait de ce livre pour apprendre par cœur. Vous l'avez oublié, moi je m'en souviens bien.

LA MERE.

Je ne l'ai point oublié, car je l'ai dans ma poche; mais j'attendois que vous vous en souvinssiez.

EMILIE.

Ah, ma chere Maman, que vous êtes bonne! Allez-vous me le donner?

LA MERE.

Oui, je serai bien aise que nous le lisions ensemble. Le voici, lisez.

EMILIE.

Voyons.

EXTRAIT des Principes moraux.

» Qu'il est doux d'exister, de penser, » de sentir ! J'existerai pour obéir à l'Au- » teur de la nature. Je penserai pour » connoître la vérité. Je sentirai pour » aimer la vertu.

» Je ferai le bien, parce qu'il est agréa- » ble à faire. Je laisserai le mal, parce » qu'il remplit le cœur d'horreur & d'a- » mertume.

» J'ouvrirai le matin mon cœur à la » joie de pouvoir faire le bien ; je me » livrerai le soir au sommeil avec la » satisfaction d'avoir vécu dans l'inno- » cence. Je travaillerai le lendemain à » faire le bien que je n'aurai pas fait la » veille.

» Je jouirai de tous les biens de la » vie sans orgueil & sans injustice. Je me » passerai de tout ce que je n'ai point, » sans humeur & sans murmure.

» O vérité, sois la lumiere de mon » esprit ! O vertu, sois la seule nourri- » ture de mon ame ! O bienveillance,

» amour, gratitude, amitié, soyez les
» plus douces occupations de ma vie !

» J'aimerai les hommes, parce qu'ils
» sont mes semblables. J'embellirai mon
» existence de celle des autres. J'éten-
» drai ma bienveillance sur tout ce qui
» existe, afin que mon cœur soit tou-
» jours rempli de la douceur d'aimer &
» d'être utile.

» S'il est vrai que les hommes soient
» plus méchans qu'ils n'étoient, je ferai
» de l'indulgence & de la douceur mes
» compagnes ordinaires, afin de n'être
» pas malheureuse des vices & des dé-
» fauts des autres.

» Je serai heureuse du bonheur d'au-
» trui, parce que je le saurai dans l'ai-
» sance. Je plaindrai le malheureux que
» je ne puis secourir ; je partagerai ses
» peines, parce qu'il en sera d'autant
» soulagé. J'oublierai le méchant & ses
» actions, parce qu'il faudroit le haïr.

» Je ne vivrai que pour aimer ce qui est
» bon & aimable. Je fermerai mon cœur
» au poison de la haine & de l'envie,
» afin qu'il n'en soit pas corrompu. Je
» souffrirai les injustices des autres sans
» me plaindre ; parce qu'ils sont assez
» punis d'être méchans.

» Je serai douce & sensible dans le
» bonheur, afin d'en être digne. Je serai

» patiente & courageuse dans le mal-
» heur, afin de le vaincre.

» Je ne murmurerai pas des évènemens
» de la vie, parce que je n'en connois
» ni la cause, ni le but. Je regarderai
» l'immensité de l'univers & ses abymes,
» afin de me guérir de l'orgueil de me
» croire quelque chose. Je regarderai les
» soins de l'Auteur de la nature pour la
» plus petite de ses créatures, afin de ne
» me point croire abandonnée.

» J'emploierai mon loisir à contem-
» pler l'ordre & la magnificence de ses
» ouvrages, afin d'avoir des sujets d'ad-
» mirer & de me réjouir. Tous les êtres
» sont faits pour obéir à sa loi, & ils ne
» trouvent leur bonheur que dans leur
» obéissance. Je serai soumise à sa vo-
» lonté, afin de remplir mon heureuse
» destinée.

» J'admirerai les travaux & les ver-
» tus de l'homme, son courage, son gé-
» nie & la sublimité de ses idées, & je
» serai aise d'être son semblable. O hom-
» me, qui t'es dégradé par la bassesse du
» vice & des mauvaises actions, que ton
» souvenir soit effacé de ma mémoire,
» afin que je ne rougisse pas de mon être !

» O espérance, remplis mon cœur de
» la certitude de passer ma vie dans l'in-
» nocence, afin que la paix de mon ame

» ne soit point altérée ! Que mon cœur
» n'éprouve jamais la lassitude de faire
» le bien ! Je regarderai la vie comme
» un bien passager que je rendrai sans
» regret, parce que je l'aurai fait valoir
» de mon mieux, & que j'en aurai joui
» pour le bonheur des autres & pour le
» mien. La vertu vaut mieux que la vie,
» parce qu'elle rend l'homme heureux,
» & qu'il ne faut vivre que pour le bon-
» heur des autres & pour le sien.

» O toi, qui regles ma destinée, donne
» moi beaucoup de devoirs à remplir,
» afin que mon cœur ait beaucoup de
» sujets de satisfaction ! Que plutôt je
» cesse de vivre que de faire un crime !
» Que je ne sois jamais assez misérable
» pour causer le malheur d'un être vi-
» vant !

La fausseté sera loin de mon cœur.
» Le mensonge ne sera point dans ma
» bouche, parce que je gagnerai à me
» montrer telle que je suis. . . . . &c. »

* *
*

LA MERE.

Eh bien, comment trouvez-vous cela ?

EMILIE.

Quoi ! c'est déjà fini ? Mais il n'y a rien de nouveau là-dedans.

LA MERE.

Comment ?

EMILIE.

Mais je sais tout cela, Maman. C'est ce que nous disons tous les jours.

LA MERE.

Mais le dire ne signifie rien, si vous n'êtes pas convaincue de la vérité de ces principes.

EMILIE.

Et comment ne le serois-je pas, Maman ? Est-ce que je ne l'éprouve pas ? Quand j'ai tort, je suis malheureuse ; quand je suis sage, je suis heureuse ; quand j'ai fait du bien à quelque chose, je suis enchantée. Quand je vois quelqu'un souffrir, cela me fait de la peine ; il semble que ce soit moi qui souffre.

LA MERE.

Puissiez-vous toujours, mon enfant, vous fortifier dans ces sentimens. Croyez-moi, apprenez cet extrait par cœur, pour vous rappeller à tout instant les principes qui doivent diriger votre conduite.

EMILIE.

Ah ! Maman, oui, je les apprendrai ; je vous le promets ; mais, Maman, appellons cela les élémens du bonheur ; n'est-ce pas ?

LA MERE.

Vous avez raison.

EMILIE.

Nous les cherchions l'autre jour, les voilà tout trouvés ! Voulez-vous bien me permettre de les copier ? Je les saurai plus vîte.

LA MERE.

Très-volontiers, les voilà. Allez les écrire.

EMILIE.

J'y vais, Maman, & je ne quitterai pas que je n'aie tout fini.

FIN.

